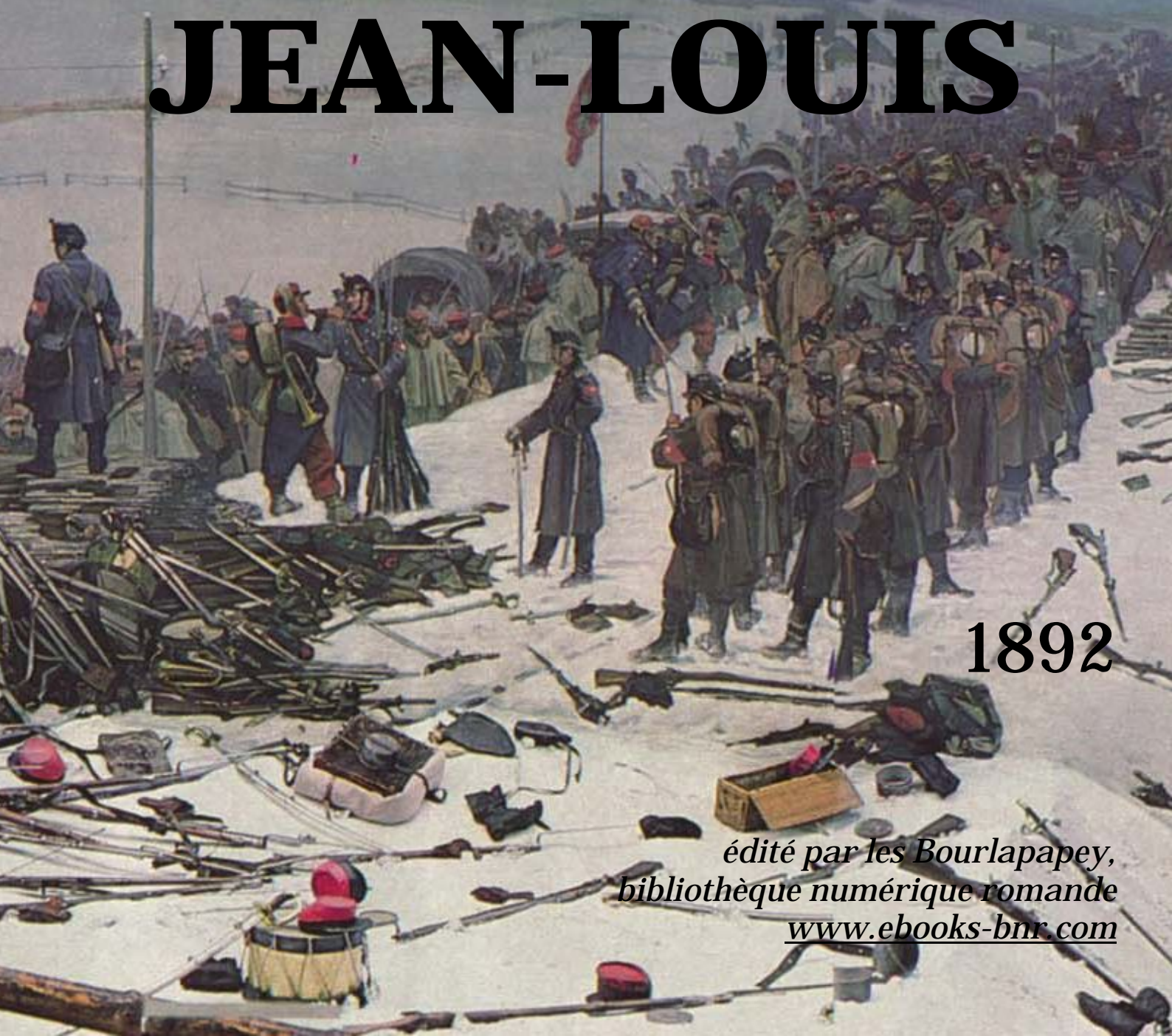


Alfred Cérésolle

# LE JOURNAL DE JEAN-LOUIS

1892

édité par les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande  
[www.ebooks-bnr.com](http://www.ebooks-bnr.com)



---

## Table des matières

---

LE NOTAIRE DE SALINS <i>Récit de Jean-Louis</i> .....	4
DAVID TRINQUIET <i>Conte populaire</i> .....	11
JEAN BRACAILLON AUX SALINES DE BEX <i>Conte populaire</i> .....	22
LA JAMBE À FRANÇOIS <i>Récit vaudois</i> . HISTORIQUE.....	37
CAMBILLON <i>Conte d'autrefois tel que me l'a dit Jean-Louis</i> .....	50
MADÉLON.....	61
Le ménage Torgnolet.....	61
Le bœuf à Sami.....	67
Le cousin Théodore.....	70
Au fond du puits.....	73
LE REVENANT DU CIMETIÈRE.....	78
GANGANET <i>Récit de Jean-Louis</i> .....	83
RODOILLET ET LE BOURREAU DE BERNE.....	97
SCÈNES MILITAIRES <i>Souvenirs des frontières 1870-1871</i> .	108
Le serment au drapeau.....	109
Le canon de Belfort.....	120
La Générale.....	126
La première rencontre.....	137
L'anniversaire du Grütli.....	144
Zouaves prisonniers.....	154
L'entrée des Français.....	159

La dérouté de Bourbaki .....	169
Le trésor conduit à Berne. ....	177
La rentrée au foyer. ....	192
Ce livre numérique.....	195

Vivons de notre vie.  
J. Olivier.

# LE NOTAIRE DE SALINS

## *Récit de Jean-Louis.*

En voilà z'en une dont je veux longtemps me souvenir. On a beau passer pour crâne, on ne l'est pas toujours. Il suffit de la nuit pour changer bien des gens et bien des idées. Ce que je vais vous dire s'est passé à Salins dans une grande carrée, en forme de château, avec un toit dont la ramure pourrait chauffer un bataillon pendant six mois. Autant il passait là de monde autrefois, autant tout y est tranquille aujourd'hui. Aussi, quand, de nuit, la lune éclaire la vallée et qu'à l'entrée de ce bois elle se met à regarder cette vieille maison blanche, elle a l'air de lui dire comme ça : « Eh ! ma pauvre amie ! où sont tes beaux jours ? »

En effet, rien qu'à voir cet endroit, où les haies sont noires de meurons, où les broussailles s'entrecroisent et les vieux pruniers se laissent tapisser de mousse, – à regarder la mine que font ces fenêtres avec leurs grands contrevents dépenaillés, – à écouter le ferblanc qui pleure là-haut en tournant sur les cheminées des toits, en vérité, on peut dire que pour un coin retiré, Salins est un coin retiré.

En tout cas, si, à l'intérieur du bâtiment, ces nids de poussière, ces aragnes dans les corridors, ces vieux plafonds, ces murs noirs pouvaient se mettre à jaser, – pour des cotterds, il en auraient de puissants à nous dire. Pour le coup, ils nous parleraient de ce fameux *chauterai* qui y rendait jadis de si jolis

services, mais surtout de ce malheureux notaire qui revient la nuit, tout habillé de noir, et qui ne fait que gratter du papier, tourner des pages, feuilleter si bien et si fort que chacun, s'il en a le courage, peut l'entendre du soir au matin.

Quoi qu'il en soit de ces dit-on, toujours est-il qu'un jour de décembre, on se trouvait par là. Durant toute la journée, on n'avait fait que de couper du bois dans la forêt de la Chenaux et de le chabler dans les dévaloirs. La nuit venue, on s'était réduit à Salins pour la soupe et pour la couche. Nous étions quatre : Moïse de l'assesseur, un vigoureux gaillard à la franche marguerite, puis Abram, dit Branon, un peu bétion, si bon enfant qu'on lui aurait appointi des échalas sur la tête qu'il n'aurait pas pipé le mot. (Son régent disait de lui qu'« il aurait mis de la glace au chaud ».) Ensuite il y avait Gédéon dit Tocan, un féroce compagnon, qui malheureusement buvait la goutte comme de l'eau et jurait comme un diable. Enfin moi, Jean-Louis, dont je ne veux dire ni bien ni mal.

Nous avons eu une rude journée. De plus, il faisait un froid terrible. Ceux qui, cette nuit-là, se sont vus enfermés dehors, n'ont pas dû avoir de l'agrément. Aussi, près du brasier de la grande cheminée, la soupe du soir trouva-t-elle des gens pour l'apprécier, sans oublier non plus le restant de la barille, où se trouvait encore une goutte de bon vieux qui nous a fait un rude plaisir. Il semblait, en vérité, que ce soir-là, — était-ce la neige, le froid ou le brasier ? je ne sais pas, — bref ! on avait le gosier sec et comme qui dirait plus en pente que de coutume.

Rien de gentil comme ce dernier fricot de la veillée près d'un bon feu, quand de gros grugnons de bois pétillent, quand l'appétit se repose, quand on allume sa boufarde et que tout est tranquille autour de soi. C'est l'heure des bons cottes et des jolies réflexions. On n'entendait pas un bruit. Seulement que, de temps en temps, la bise qui s'était levée faisait chanter, en chassant la neige, les vieilles cheminées sur les toits et que, du côté de Leysin, on entendait la chouette et le hibou s'entre-répondre.

C'étaient des *kouik, kouik*, et des *hou, hou, hou*, à n'en pas finir. En vérité, j'ai peine à entendre les cris de ces oiseaux sans penser à quelque malheur.

– M'étonne, dit Tocan, en fourgonnant le feu, si le notaire viendra nous chicaner cette nuit ?

– C'est pourtant terrible, que je fais, qu'on ne puisse pas nettoyer cette maison de ce garnement !

– En tout cas, ce n'est pas moi qui veux m'y frotter ! ajoute Tocan.

Et voilà qu'à force de parler de ce revenant, le pauvre Branon qui cesse de manger, pique la fringale et change de couleur.

– Oh ! qu'il arrive seulement, dit Moïse, on est là. Il n'a qu'à essayer de se faire tutoyer par ici... T'inquiète ! il trouvera encore des gens pour lui répondre.

Là-dessus, comme la baille commençait à nous démantibuler les mâchoires et que les paupières se faisaient lourdes, on s'est levé ; on a laissé le feu finir de bouronner tout seul, et on s'en fut les quatre ensemble se réduire sous de bonnes couvertes, dans la grande chambre à côté.

Une fois le crézu éteint, chacun, pour faire une bonne donnée, prit comme il faut sa dernière position. À peine fut-on bien tranquille et Tocan commençait-il, en ronflant, à s'emmoder pour scier un nœud, qu'on entendit un bruit tout à fait curieux : c'était, comme qui dirait, une grande plume d'oie qu'on faisait courir sur du papier. On aurait dit quelqu'un qui, dans la chambre, écrivait à la précipitée et qui, de temps à autre, tournait et froissait les feuillets. Branon dresse les oreilles et se met à trembler :

– Oùde vo ? dit-il (Entendez-vous ?) – Va, va ! ié prau oyū, dit Tocan, oh ! lé lou notaire ! (Oui, j'ai assez entendu, c'est le notaire !) – Caïs-te, bedan ! que fait Moïse en se tournant sur le

flanc, ne vin pas no piorna avoué c'ti revenan ! (Tais-toi, sot que tu es, ne viens pas nous battre la tête avec ce revenant !)

– Enfin ! ce vo ne volia pas lou craire, Moïse ! laissi-le, répliqua Tocan. (Enfin, si vous ne voulez pas le croire, Moïse, vous n'avez qu'à le laisser.)

– Je vo de, – ajouta la voix tremblante de Branon, que no sein einnortzi et eintzarahi au tot fin. (Je vous dis que nous sommes endiablés et ensorcelés de la belle manière.)

Aussi longtemps qu'ils parlaient entre eux, le bruit se taisait ; mais il suffisait qu'ils soient tranquilles un instant, pour que ce grattage recommence de plus belle et pour que la plume du notaire se remette à couratter. Il y avait, en vérité, de ces moments où celui qui écrivait paraissait se mettre en colère et où tous les greffiers, procureurs et gratte-papiers du district semblaient réunis en congrès.

– Jean-Louis, allume voir, me dit Moïse, je vais empoigner mon dordon et lui régler ses écritures.

– Eh ! non, Moïse, non ! crois-moi, dit Tocan, ne fais pas le fou, tu pourrais piquer un mauvais sort !

– Laisse-moi faire ; il ne sera pas dit qu'on se laisse insolenter par ce grabelliou.

Bon ! on allume ; on écarquille les yeux ; on regarde de tous les côtés... rien ! pas l'ombre du plus petit notaire !

Comme le bruit ne se faisait plus entendre, on souffle la lumière. Mais, nom de sort ! voilà qu'au bout d'un moment, avec la nuit, le tapage qui recommence de plus belle. Comme ça nous chicanait de la belle manière, sans compter trois, on refait la même manœuvre, sans plus avancer. Là-dessus, – il fallait voir, – Tocan et Branon ouvrent des yeux tout ronds comme si les feux de l'enfer allaient leur griller les mollets ; ils se tré-

moussent, ne peuvent pas y tenir, et ramassent leurs souliers pour décamper.

– Oh ! j’aimerais mieux, dit l’un, me voir couper la garguette plutôt que de rester une minute de plus dans cette cambuse.

– Quant à moi, dit l’autre, vous me donneriez je ne sais pas quoi, que je débagage ! On n’a qu’une vie après tout !

Et voilà mes deux corps qui, sans plus d’explication, attrapent le péclet de la porte, s’élançant dehors et, comme si tous les démons du Creux d’Enfer s’étaient mis à leurs trousses, dégringolent sur Panex.

Sur ce, nous voilà, Moïse et moi, tout seuls à nous regarder !

Franchement, si cela n’avait été un vieux restant de vergogne et surtout les moqueries du lendemain au village, j’aurais bien, je crois, suivi aussi le mouvement. – Ah ! que voulez-vous ? c’est facile d’en rire après ; mais une fois que la détraque s’en mêle, il n’y a pas de grosses moustaches qui tiennent ; on ne vaut plus rien.

Tout de même, le brave Moïse, qui voulait en avoir le cœur tranquille, me remit de suite du courage par quelques bonnes raisons.

Vers les deux heures du matin, comme la gratte allait toujours son train, il me fait comme ça : – Jean-Louis, je commence à en avoir assez ! N’aie pas peur, mais je crois que nous allons découvrir l’affaire. Pour ça, faisons bien attention, n’allumons qu’à bon escient et au bon moment. Allons du côté du bruit, tout doux et sans chandelle ; puis, arrivés au bon coin, crac ! on frotera l’allumette.

– Ça y est ! d’accord !



Bon ! nous voilà de nouveau de pointe, avec un bâton à la main, mais sans lumière cette fois. On s'avance sans bruit comme des matous ; on va piau-piau, sans piper le mot, en tâtonnant, jusque tout près de l'endroit d'où semblait venir le tapage.

Une fois arrivés au bout de la chambre, près d'une vieille grande armoire, crac ! on frotte l'allumette : la lumière brille, et, dans un coin où se trouvaient de vieux manches à balai, une fourche et un vieux *petairu* (fusil) du temps des Bernois, que voyons-nous en guise de notaire ?... un bon gros rat noir, qui grignotait une couenne de lard, entortillée dans un *Nouvelliste*.

Oh ! alors ! taisez-vous ! Quand on a vu ce gratte-pied, on a failli épécler de rire : mais Moïse, d'un coup de bâton bien appliqué sur les reins, lui a réglé son compte.

Puis, le prenant par sa longue queue et le tenant suspendu en l'air, il lui a dit comme ça, en rigolant :

« Eh bien ! mon ami ! Si tu as jamais été notaire, tu peux noter à présent ce qu'il en coûte de gratter le tarif de travers ou trop profond... Si tu es un revenant, je parie bien que tu ne reviendras plus. »

Sur ce, on put dormir en paix, et, à sept heures, on buvait le café.

Pauvre rat ! quand j'y pense, il a attrapé sur le dos ce que devraient recevoir, pour leur avertissement et leur punition, tant de mauvais gratte-papiers qui, dans la politique ou dans les affaires, sont plus habiles à croquer le lard des autres qu'à faire du bon ouvrage, à embrouiller les questions qu'à rédiger d'honnêtes écritures. – En voyant dans ce monde tant de batailleurs de misère, écrivains de rencontre, orateurs de chicane, gens à venin, il est vraiment dommage que le coup de trique du père Moïse n'ait pas pu tous les ramasser et les mettre une bonne fois les quatre fers en l'air, étendus sur le carreau. Le

pays s'en trouverait mieux, car m'est avis que ce qu'il lui faut, c'est un peu moins de gratte-papiers et un peu plus de braves gens, moins de coups de plume et plus de coups de foussoir, moins de feuilles à gribouiller et plus de conduite à suivre, moins de papier timbré et plus de conscience, moins de tripotage et plus de loyauté !...

Ah ! la justice et la droiture, voilà deux revenants qu'il ferait beau voir reparaître un peu partout.

# DAVID TRINQUIET

## *Conte populaire.*

Trop causer nuit.

Connaissez-vous l'histoire du petit bonhomme Trinquet et de son arbre : un grand chêne qui montait jusqu'au ciel ? Elle m'a fait si plaisir qu'il faut que je vous la raconte.

La première fois que je l'ai entendue, c'est en patois ; et cela par un montagnard qui la savait de son grand-oncle. Celui-ci l'avait reçue de sa grand'mère, qui l'avait entendue de son aïeul, lequel à son tour l'avait apprise d'un vieux curé (poitevin) qui aimait à la redire à l'adresse de ceux qui ne savent tenir ni leur langue, ni un secret.

Si, dans ce vieux conte, utile pour les jeunes gens et plaisant pour les vieux, il est question de saint Pierre, comme gardien des portes du paradis, je n'en puis rien. Ainsi le veut la légende, qui depuis longtemps a cru devoir honorer cet apôtre en lui prêtant cet emploi.

Ceci dit, voici mon conte mis en français :

\*\*\* \*\*

Il y avait une fois un petit bonhomme qui s'appelait David Trinquet. Il vivait dans une chaumière isolée avec sa petite femme Madelon. Pendant un hiver rigoureux, ils furent bien à plaindre, car le pain leur manqua et même il vint un moment où les pauvres gens n'eurent plus une seule brassée de bois à mettre sur le feu.

Or, un matin, le cœur serré, Trinquet, bravant la bise, s'en fut dans une forêt qui se trouvait dans la montagne, pour y ramasser du bois mort. Comme il en cherchait à droite et à gauche, sous les hêtres et les chênes, il trouva parmi les feuilles sèches le plus beau gland qu'il eût jamais vu.

Le mari de Madelon, auquel la misère et sa femme avaient appris à ne rien laisser perdre, se dit aussitôt : « Il me faut semer ce gland. »

Il écarta les feuilles, leva la mousse, fit un trou dans la terre noire, y déposa le gland, le recouvrit, planta une marque et rentra chez lui avec un paquet de bois mort.

Le lendemain, il revint dans la forêt. Bonheur de sa vie ! Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il vit à l'endroit où il avait planté sa marque, un chêne gigantesque dont la cime s'élançait vers le ciel. Le tronc de cet arbre était si beau, les branches en étaient si majestueuses, qu'à voir de ci, de là, des rameaux desséchés, on aurait donné à ce géant de la montagne plus de quatre cents ans.

Dès que le petit bonhomme Trinquet se vit en face de ce colosse et qu'il aperçut de si belles branches sèches, bonnes pour des fagots, il fut gris d'une ardeur sans pareille et s'élança sur le chêne. Oh ! qu'il était heureux de monter ! Quelle joie ! Semblable à un écureuil, il grimpait de branche en branche, et tout en grimpant, il chantait, sifflait, si bien qu'à force de mon-

ter, il atteignit le ciel et se trouva en face de la grande porte du paradis.

Au joyeux tapage qu'avait fait le petit bonhomme Trinquiet, en gazouillant comme un rossignolet, saint Pierre, qui était à son poste derrière la grande porte, tira le guichet et regarda au dehors pour voir qui pouvait bien chanter de la sorte.

« Tiens ! c'est le petit bonhomme Trinquiet ! qu'il se dit. »

– Trinquiet ! que viens-tu faire par ici ? lui cria saint Pierre.

– Eh ! mon bon monsieur, répondit David tout ému, ôtant son bonnet, ma pauvre femme et moi nous sommes si malheureux que nous n'avons pas seulement un sou pour acheter un fagot et que j'ai dû courir dans la forêt pour chercher des buchilles.

– Eh bien ! tu as bien fait, petit bonhomme Trinquiet. Seulement ce n'est pas le tout que du bois pour vivre ; il faut quelque chose pour se mettre sous la dent.

– Oh ! oui, certes, monsieur saint Pierre. Aussi quand on en a de toutes bonnes comme celles de ma petite femme et les miennes, on ne demanderait pas mieux que de les faire travailler et de lâcher une fainéantise qui fait crier l'estomac.

– Tu es donc dans une grande misère, Trinquiet, et tu me dis l'exacte vérité ?

– Comme elle est sous le ciel, monsieur saint Pierre.

– Eh bien, attends un peu. Nous y porterons remède... Tu vois ici ce rouleau de belle toile blanche ?

– Oui, monsieur.

– C'est une grande nappe. Emporte-la chez toi et quand, avec ta Madelon, tu voudras t'accorder un bon repas, tu n'auras

qu'à placer ce rouleau sur la table et à dire ces paroles : « Belle nappe ! déroule-toi ! »

– Oh ! grand merci ! monsieur saint Pierre. Que tous les anges du ciel vous bénissent !

La petite fenêtre se referma. Le petit bonhomme Trinquet chargea son rouleau, se l'attacha solidement sur le dos, puis, n'en pouvant plus de joie, se laissa, comme un loir, dévaler le long de son grand chêne. Arrivé au bas, il marcha à grands pas du côté de sa demeure. Mais la nuit était venue et la route était longue.

Arrivé devant une auberge, il se décida à y entrer pour demander un gîte à l'écurie. Avant de s'y coucher, comme il y avait beaucoup de monde et qu'il eut peur d'être volé, il estima prudent de confier son rouleau à la maîtresse du logis en lui disant :

– Je vous demande en grâce de me soigner ce rouleau ; seulement gardez-vous bien de lui dire : « Belle nappe ! déroule-toi ! »

– C'est entendu, monsieur Trinquet. Vous pouvez dormir tranquille.

Mais cette femme, qu'on appelait la mère Jacqueline, et qui était aussi rusée que menteuse, n'eut rien de plus pressé, sitôt qu'elle entendit Trinquet ronfler comme un orgue, de quérir le paquet de nappe blanche, de le placer sur la table à manger et de lui dire : « Belle nappe ! déroule-toi ! »

À ces mots, – merveille de ses yeux – elle vit la nappe se dérouler et sortir de ses plis deux assiettes d'argent, deux plats d'or, deux rôtis, deux ragoûts, deux assiettes de fruits et deux coupes de bonbons. Il n'y avait pas seulement à manger, mais encore à boire, car on vit apparaître deux bouteilles de vin vieux d'un goût exquis.

En voyant cette table aussi subitement que miraculeusement servie, la mère Jacqueline en eut un tressaillement de joie. Ses valets et ses servantes ouvrirent des yeux ronds comme des gueules de four et se mirent en disposition de faire honneur au festin. On prit place, on mangea, on bu et on se régala si bien que plus d'un convive faillit en sauter durant la nuit.

Le lendemain, le petit bonhomme Trinquet, à peine réveillé par l'aurore, songea au bonheur de sa petite femme et à son rouleau. Il se leva gai comme un pinson et s'en fut demander sa toile. Inutile de dire qu'au lieu de lui donner la sienne, il en reçut une autre qui ne venait pas précisément du paradis.

David Trinquet, qui ne se méfiait de rien, n'y prit point garde. De son pied léger, il se mit en route et, au bout de peu de temps, franchit le seuil de sa chaumière.

Les yeux tout pétillants d'amour et d'appétit, il embrassa sa Madelon et lui raconta tout. Celle-ci laissa sa rite et son rouet, secoua son tablier, rangea la chambre, chercha de l'eau. Pendant ce temps, le petit bonhomme tira la table, la consolida, la nettoya ; puis, quand tout fut prêt, déposa le précieux rouleau. Alors d'une voix que l'émotion rendait tremblante il dit : « Ma belle toile, déroule-toi ! » Mais... il ne se déroula rien du tout. Il eut beau supplier, commander, adjurer, le rouleau resta sourd et immobile. Il ne bougea pas plus qu'un sac de plomb.

Alors la pauvre Madelon qui flairait une mauvaise farce, convaincue que son homme voulait se moquer d'elle, entra dans une colère atroce :

– Oh ! le coquin, le menteur, mari de scandale, coureur de cabaret ! Ah ! tu t'imagines pouvoir m'en faire accroire, comme si je ne savais pas que tu as passé la nuit à l'auberge, que tu y as trop bu et que le vin t'a fait rêver de sornettes !... Ah ! le misérable ; laisse-moi te régler ton compte !

Et voilà Madelon furieuse, affamée, se mettant dans une rage à tout casser, qui empoigne sa quenouille, la fait voltiger en l'air sur les traces du pauvre petit bonhomme Trinquet, qui, plus mort que vif, se laissa si bien rosser dans un coin qu'il ne savait que crier et gonfler l'échine, comme un crapaud qu'on assomme à coup de pierre.

Lorsque la douce et chère Madelon fut suffisamment essoufflée par sa gentille besogne, elle sortit au grand air pour rajuster sa chevelure et son corsage, pendant que David Trinquet, aussi meurtri que capot de sa peu flatteuse aventure, monta se jeter sur son lit, rêvant à son grand arbre, et maudissant son rouleau.

\*\*\* \*\*

Le lendemain, au petit jour, le petit bonhomme Trinquet, sans mot dire, se leva et reprit le chemin de la forêt. Il grimpa de rechef sur le grand chêne et, quand il fut au sommet, frappa hardiment trois coups à la porte du paradis.

– Que veux-tu de nouveau, petit bonhomme Trinquet ? cria saint Pierre, en entr'ouvrant la porte.

– Ah ! monsieur saint Pierre, depuis que je vous ai vu je suis dans de bien grands chagrins et de vilains ennuis.

Et Trinquet raconta tout ce qu'il lui était arrivé et comment sa bonne petite femme lui avait tanné la peau avec sa quenouille.

– Je vois bien qu'il faut que je t'aide encore une fois, dit le bon saint Pierre. Je sais que tu n'es pas méchant, mais tu as la langue trop longue. Corrige ce défaut sinon tu n'auras que des malheurs. Vois-tu là-bas cette bourrique attachée à ce poteau ? Je te la donne. Emmène-là chez toi, et chaque fois que tu lui di-



ras gentiment : « Donne, ma bourrique ! donne ! » elle te donneras assez de louis d'or et d'écus pour acheter champs, prés, vaches et maison.

Trinquet ravi remercia saint Pierre, courut détacher la bourrique et se mit en chemin pour rentrer chez lui. Il eut beau ne pas s'attarder en route, la nuit le surprit comme l'avant-veille ; il se vit obligé d'entrer à l'auberge, où il demanda à loger pour sa bête et pour lui.

La maîtresse de céans n'eut garde de faire un mauvais accueil au petit bonhomme Trinquet :

– Entrez, lui dit-elle ; il y a place, car il y a moins de monde que l'autre soir et je vais vous donner un bon lit.

Puis elle appela un des valets qui mena la bourrique à l'écurie.

– Je vous prie de donner bien à manger à cette bête, de la soigner comme vos yeux, car quand on lui fait des caresses et qu'on lui dit : « Donne, bourrique », elle est d'un secours merveilleux.

– Soyez sans crainte, mon bonhomme, nous ne lui ferons aucun mal.

Cette « barjaque » de David Trinquet aurait singulièrement mieux fait de se souvenir de ce que lui avait dit saint Pierre, et de tenir sa langue, car il ne fut pas plutôt endormi, la tête enfoncée dans son coussin de plume, que la mère Jacqueline fit venir la bourrique dans la grande chambre de l'auberge et lui dit avec de douces caresses : « Donne, ma bourrique, donne ! »

La bête qui semblait n'attendre que cette parole, mit, sans se faire prier, à la lumière deux louis d'or, deux écus d'argent, deux bagues avec leurs perles, une chaîne de grand prix et des bijoux tout ce qu'on peut voir de plus beau.

Comme bien vous pensez, Jacqueline fut dans l'allégresse la plus grande, et quand, le lendemain, le petit bonhomme vint chercher sa bourrique, on lui en avait mis une autre à sa place, toute semblable pour la taille et la couleur.

En arrivant devant sa maison, Trinquet, plus fier que la veille, se mit à crier à sa femme :

– Cette fois, Madelon, nous avons ce qu'il nous faut !... Nous n'aurons plus besoin d'aller dans la forêt chercher du bois, ni de peiner et de gémir toujours pour nouer les deux bouts... Ma bonne Madelon, réjouis-toi ! Grâce à cette bourrique, tu auras une belle robe, un tablier de soie, un bonnet de dentelles fines et tu ne t'useras plus les doigts à filer cette grosse filasse qui te sèche les poumons... Regarde donc quelle belle bourrique ! Elle va nous donner de quoi payer nos dettes et acheter tout le pays.

Madelon, qui avait une envie folle d'avoir un jour une belle robe et de faire sa petite dame en allant au marché, n'écoula que sa curiosité et ouvrit largement son tablier.

« Donne, bourrique ! donne ! » lui dit Trinquet de sa voix la plus douce. Mais, ô déception cruelle ! il ne parut ni une pièce d'or, ni un écu. Aussi, sans compter jusqu'à dix, Madelon furieuse empoigna de rechef sa quenouille et la fit valser sur le dos de son homme qui joignant les deux mains, criait : « Aïe ! Aïe !... pas si fort ! c'est la faute à saint Pierre qui m'a mis dedans ! »

\*\*\* \*\*

Le pauvre petit bonhomme ne se mit cependant pas à gémir et à bouder trop longtemps, car, le lendemain, pour la troisième fois, on le vit reprendre le chemin de la forêt et grimper sur son grand chêne. Mais au lieu de chanter en montant, cette

fois, il se lamenta et pleura si fort que saint Pierre l'entendit venir de loin et le reçut par ces mots :

– Te voilà de nouveau, mon pauvre bonhomme Trinquet ! Et qu'as-tu donc qui te fait tant souffrir ?

Et Trinquet se mit à tout raconter par le menu, sans oublier la nouvelle rossée qu'il avait reçue la veille de sa « bonne petite femme ».

– Eh bien, lui dit saint Pierre un peu vivement, elle a bien fait. Tu ne l'as pas volé, car tu es certes un des plus sots maris que j'aie jamais connus. Quand donc sauras-tu tenir ta langue, babillard endurci ?... Je veux bien, pour la dernière et troisième fois, te venir en aide ; mais je te préviens que je commence à être las de tes requêtes. Comme dernier présent, prends ce bâton, soigne-le, et chaque fois que tu lui diras : « Bâton ! fais ton devoir ! » tu le verras se mettre à l'ouvrage.

– Eh ! mille mercis, monsieur saint Pierre. Soyez sûr que je ne vous importunerai plus ; car, comme le dit notre proverbe : *Quand fut à trai fut bon.*

David Trinquet prit le bâton, – c'était une solide trique en bois de chêne, – et dégringola lestement de son arbre pour arriver à l'auberge vers les huit heures du soir.

La mère Jacqueline le reçut avec son plus gracieux sourire, l'entoura de tous les soins imaginables, lui fit faire bonne chère, le fit boire plus qu'à sa soif, si bien que ce satané babillard de Trinquet, au moment où il faisait serrer soigneusement son bâton dans une armoire, se dit à lui-même à haute voix : « Nom de sort ! Prenons garde de ne pas aller lui dire : Bâton ! fais ton devoir ! »

Le petit bonhomme Trinquet n'avait pas mis le nez sous sa couverture, qu'on entendit un tintamarre à faire crouler la maison. C'était cette mâtine de Jacqueline qui, comptant sur une

nouvelle aubaine, avait pris la trique en lui disant : « Bâton ! fais ton devoir ! »

Le vaillant gourdin ne se l'était pas laissé dire deux fois. S'étant échappé des mains de l'aubergiste, il s'était élancé dans une course folle, frappant des coups de droite et de gauche, et faisant pleuvoir horions, briques et pétards, comme s'il était manié par un démon.

Aussi vous pouvez vous figurer ce qui en advint : la chambre fut mise en culbute ; les carreaux des fenêtres volèrent en éclats ; les mâchoires et les nez des valets furent mis en bouillie ; l'aubergiste hurlait de douleur, se tenant la tête et criant qu'elle avait l'échine cassée et les côtes en morceaux. Bref ! Quand le petit bonhomme Trinquet apparut sur le seuil de la porte, il vit tout dans un désordre affreux et les gens de l'auberge bramant comme des possédés.

– De grâce, monsieur Trinquet, pardonnez-nous et arrêtez ce bâton, s'écria la mère Jacqueline. J'ai eu tort et je vais vous chercher ce qui est à vous : votre toile et votre bourrique.

Quand le petit bonhomme Trinquet vit que cette femme avait suffisamment payé ses tromperies, il fit arrêter son bâton et dit à Jacqueline :

– Allez, coquine que vous êtes ! allez lestement me chercher ce qui m'appartient. Hâtez-vous ! sinon je vais recommencer à faire valser ma trique sur votre dos et sur les reins de vos valets.

L'aubergiste eut si grand'peur de voir recommencer cette danse, au détriment de sa carcasse et de ses meubles, qu'elle s'empressa de faire remettre à Trinquet sa toile et de lui amener sa bourrique, dont elle avait reçu un joli corbillon de louis d'or. Mais lorsqu'elle alla ouvrir l'armoire pour les compter, elle ne trouva que des feuilles sèches, tant il est vrai que le proverbe a raison qui dit : « Farine du diable retourne en son ».

Une fois sorti de l'auberge, le petit bonhomme Trinquet, plus fier qu'un général, monta sur sa bourrique, prit sa toile sous le bras et sa trique en main, et rentra chez lui.

Comme il avait une faim de loup, il se hâta de faire dérouler sa toile, qui lui servit de quoi le réconforter tout de suite et lui faire travailler les dents. Au dessert, la bourrique remplit pour lui et Madelon un paillason de beaux écus. Aussi, cette fois, Madelon ravie et n'en croyant pas ses yeux, non seulement ne parla pas de sa quenouille, mais sauta au cou du petit bonhomme Trinquet, en lui faisant mille caresses.

Avec tous ces beaux écus, Trinquet fit l'achat de deux prés, de deux vignes et d'une maison. Dès lors, il se fit appeler M. de la Trinquièterie, et malheureusement, comme presque tous les parvenus, il devint dur et sec pour les malheureux.

# **JEAN BRACAILLON AUX SALINES DE BEX**

## ***Conte populaire.***

C'était il y a bien, bien longtemps.

Il n'y avait alors, sur le vieux chemin qui va de Bex à Ollon, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le village d'Antagne, qu'un très petit hameau.

Assises sur leur coteau tranquille, au pied des collines alors couvertes de forêts de Huémoz, de Villars et d'Arveyes, ces maisons étaient pittoresques à voir. Comme aujourd'hui, elles s'étalaient à la clarté du soleil, buvant à longs flots la lumière et la chaleur.

Derrière leurs petites fenêtres, les quelques habitants d'Antagne pouvaient voir le Rhône dessiner sa ligne grise dans la plaine ou bien entendre la Gryonne, en temps d'orage, descendre furieuse des hauteurs.

C'étaient des rudes paysans que les Antagnards. Ils étaient rusés, mais travailleurs. Ils étaient fiers surtout d'avoir compté jadis au nombre des leurs, Jaques-le-Maréchal, préposé en 1254, aux soins des chevaux du couvent de Saint-Maurice, et qui avait reçu pour ses bons services, de l'abbé Nantelme, une terre,

à Barge, et une petite île du Rhône. Jaques avait été pendant longtemps le noble de l'endroit.

À l'époque dont nous allons parler, si Jaques-le-Maréchal n'existait plus, chacun connaissait dans le hameau Jean Bouillet, surnommé *Bracaillon*. Ce sobriquet lui avait été donné parce qu'il était quelque peu ravaudeur, enjôleur et voire même braconnier. D'autres l'appelaient aussi *Pain de coucou*, parce qu'il vivait presque toujours dans les bois et se nourrissait volontiers de ce joli trèfle salé des forêts.

Or, un soir d'automne que Bracaillon rôdait sur les monts d'Arveyes, il aperçut dans les ravines de la Gryonne, près du lieu dit aujourd'hui « Le Fondement », deux chamois qui léchaient sans relâche la paroi d'un rocher ; puis non loin de là, il vit apparaître une vive lumière qui brillait à travers les arbres.

Jean, surpris de la rencontre, songea moins aux chamois, qui s'enfuirent à son approche, qu'à cette clarté inattendue, du côté de laquelle il se dirigea.

Il arriva bientôt devant une grotte, et regarda par le trou d'entrée, qui lui servait de porte : il vit un grand feu qui flambait à l'intérieur avec un pétilllement si vif, qu'on l'eût dit fait de fagots de genévriers bien secs qu'une main saupoudrait de sel.

Trois petits personnages, trois gnomes étaient dans la caverne. Ils étaient assis sur de longs sacs. Leurs habits de couleur blanchâtre brillaient comme s'ils étaient recouverts de paillettes cristallines. Près d'eux, dans des paniers, se trouvaient des amas de pierres ou de roches brisées. Dans des sacs de cuir, on voyait amoncelées des poignées d'une masse blanche semblable à la plus belle farine du pays. À droite, trois petits hiboux dormaient dans un nid fait de mousse et de branches sèches.

Tout autre, à la place de Jean Bouillet, aurait pris ses jambes au plus vite ; mais Bracaillon était un luron de belle venue et qui n'avait peur que de la faim. N'avait-il pas tenu tête,

au dernier marché d'Aigle, à trois garnements à la fois, à chacun desquels il avait laissé un durable souvenir de la vigueur de ses poings ?

Que pensa Bracaillon ? Il fut étonné, sans doute ; mais, sans compter jusqu'à dix, il s'enfila dans la grotte et, en un clin d'œil, fut devant les nains.

– Peut-on allumer sa pipe et se chauffer ici ? leur demanda-t-il. Vous me rendriez un bon service, car il fait froid dehors et je me sens gelé.

– Approche, lui répondit un des gnomes.

Et pendant que Jean bourrait et allumait sa « bouffarde », il eut le temps d'observer ses hôtes à loisir. C'étaient de vraies têtes de singes sur des corps de bossus.

– Qu'est-ce que ces cailloux, et que mettez-vous donc au feu pour qu'il pétille ainsi ?

Les trois petits bonshommes, sans lui répondre, se mirent à ricaner et à faire d'affreuses grimaces. Après quoi, l'un dit aux deux autres, en montrant le sol et les rochers :

– Si on savait qu'il y a, non loin d'ici, des trésors aussi précieux que l'or, ah ! ah ! ah !...

Puis il ajouta :

– Quand le chat est loin, les souris dansent, ah ! ah ! ah !

Et il fit une grimace affreuse, accompagnée d'un long ricanement.

– Si on savait, dit le second, qu'un jour le bétail de ces montagnes n'aura plus besoin du sel de la mer, mais qu'on le prendra sous ses pieds !... Ah ! ah ! ah !...

Et il ajouta :



– Mais quand le chat est là, les souris ne dansent pas, ah ! ah ! ah !

Puis, comme celui qui avait parlé le premier, il fit une grimace étrange et cacha sa barbe et sa tête ridée dans ses épaules.

– Si on savait, dit le troisième, que lorsque les hommes auront visité et creusé ces magasins, ils y trouveront des richesses pour tout le pays, de l'eau pour guérir les malades et de quoi rendre le bien-être à plusieurs !... Ah !... ah !... ah !... Mais le chat doit trouver la souris ! Ah !... ah !... ah !...

Et il se tourna du côté de la paroi en riant avec malice.

– De quel trésor parlez-vous donc ? s'écria Jean.

Mais, soudain, retentit des profondeurs de la terre un coup de sifflet qui fit lever les trois gnomes. Ils allumèrent leurs lampes et, comme des écureuils, disparurent par un grand trou que Bouillet n'avait pas remarqué et où l'on entendait distinctement le murmure d'une source.

– C'est bien le diable, dit Bracaillon, si je n'ai pas votre secret !

Et, comme un loir, il s'élança derrière eux dans un gouffre sans fond.

Tout d'abord il descendit par une corde assez lisse qui, au vingtième nœud, s'arrêtait sur un étroit palier, puis reprenait pour s'arrêter et reprendre encore.

Jean mit bien une heure à descendre, guidé par les lampes, qui, comme des feux follets, apparaissaient et disparaissaient tour à tour. Ses oreilles étaient assourdies par un bruit semblable à celui des feuilles agitées par le vent ; c'était le murmure des sources ou des petits affluents de la Gryonne qui cherchaient dans la nuit, leur passage vers la plaine. Enfin, il arriva dans une sorte de cave ou de salle ronde, d'où partaient des galeries longues et basses.

Des lumières innombrables allaient et venaient dans ces sombres corridors. Jean reconnut que c'étaient autant de nains occupés à une besogne étrange. Les uns, accroupis comme des chats, enlevaient à coups de pic des blocs de pierres ; d'autres les chargeaient sur de petits chariots que d'autres enfin traînaient dans les galeries. Ailleurs, une dizaine de ces petits gnomes chauffaient d'énormes chaudières, où ils puisaient ensuite une matière blanche et cristalline. Tous accomplissaient leur tâche avec une adresse et une agilité incomparables, riant, chantant, gesticulant et gambadant, comme une troupe de singes ou d'écureuils.

Tout à coup, un coup de sifflet, aussi strident que le premier, retentit dans les profondeurs de la montagne et se répercuta de galerie en galerie. Tous ces gnomes gris, – vrais petits meuniers du diable, – jetèrent leurs outils, s'assirent en rond, tirèrent leurs pipes et se mirent à les bourrer.

Bracailon comprit qu'il devait être minuit et que l'heure du repos avait sonné. Sans se gêner trop, il s'assit au milieu d'eux.

On apporta un tonnelet de vin, en tous points semblable aux « bossatons » dont Jean avait parfois fait connaissance dans les caves de Bex ou d'Ollon. Un maître-gnome y mit la « boîte » et fit, dans de grands verres, les honneurs du contenu. Bracailon eut sa part qu'il accepta sans se faire prier.

Toutefois, avant de laisser porter à ses lèvres la première goutte de ce bon vin du Chêne, le maître-gnome voulut éprouver l'intelligence de notre montagnard. Il lui posa une énigme, en lui disant que s'il trouvait tout de suite la réponse, il pourrait boire plus qu'à sa soif :

– Qui est celui, dit le nain, que Dieu n'a jamais vu, qu'un souverain rencontre quelquefois et que le commun des mortels voit bien souvent ?

Jean réfléchit un instant, et, au milieu d'un grand silence, répondit avec aplomb :

– Son semblable.

– Bravo ! vociféra en chœur tout cette gent souterraine et Bracaillon fut fêté plus que de raison.

À deux heures du matin, on put l'entendre ronfler. Il dormait d'un sommeil de plomb.

\*\*\* \*\*

Lorsque Jean Bouillet ouvrit les yeux, il ne se réveilla pas au même endroit que la veille ; il se trouva étendu sur la mousse, dans la forêt d'Arveyes, non loin des bords de la Gryonne.

Le jour commençait à poindre. Jean se leva avec effort ; mais, chose singulière, il ne reconnaissait pas le lieu où il se trouvait : c'étaient bien cependant les mêmes pentes, mais ce n'étaient plus les mêmes arbres. Il dut s'orienter, comme il l'eût fait en un pays étranger et descendit des hauteurs.

Au bout d'une demi-heure de marche, il rencontra un berger conduisant ses moutons. Jean, qui connaissait tous les bergers à la ronde, fut surpris de ne pas reconnaître celui-là. Le pâtre se montra des plus polis ; au passage, il lui fit place sur l'étroit chemin et le salua comme on eût salué un vieillard.

Jean, surpris d'apercevoir sur sa droite, au contour du sentier, des maisons qu'il n'avait jamais vues, demanda leur nom au jeune berger.

– Ces maisons ! dit le pâtre étonné... mais, mon vieux père, c'est Pallueyres !

– Pallueyres ! répéta Jean Bouillet, Pallueyres ! Je ne comprends pas.

Continuant sa route, il arriva à Antagne, dont il eut peine à reconnaître les maisons, tellement tout y était changé. Parvenu devant sa chaumière, ou plutôt à l'endroit qu'elle occupait jadis, quelle ne fut pas sa surprise de constater qu'à sa place, s'élevait une jolie maisonnette blanche, ombragée par un châtaignier ! Il se souvint alors que, lors de la naissance de sa fille, sa petite Suzette, il avait planté, il n'y avait pas longtemps, une châtaigne à l'angle sud du jardin. Par un phénomène incompréhensible, la châtaigne, depuis lors, était devenue en peu de temps un superbe châtaignier.

Jean, en voyant tant de choses nouvelles dans le village qu'il croyait avoir quitté la veille, ne sut trop s'il rêvait ou s'il avait rêvé. Il se demandait si, en descendant, comme il l'avait fait trop audacieusement peut-être, dans les profondeurs de la terre, il n'avait pas été le jouet ou la victime des maléfices du diable ou des démons conjurés. Il le crut tout de bon, quand, mettant ses mains dans ses poches, pour y prendre sa pipe, il les trouva pleines de sel, de feuilles et de pierres grisâtres, qui avaient un goût très salé. Bracaillon y vit un sortilège et un mauvais présage.

« *Ah ! c'ti baugro de goumo ! se dit-il en grommelait, m'ont eintsarahi au tot fin<sup>1</sup> !* »

En entrant dans ce qu'il croyait être sa maison, il ne trouva pas un meuble à lui, et vit, près de la fenêtre, une femme qui tenait un enfant dans ses bras ; mais il ne la reconnut pas.

---

<sup>1</sup> Ah ! cet farceurs de gnomes ! ils m'ont joliment ensorcelé !

– Que demandez-vous, le vieux ? Si c'est la « charité » que vous voulez, il ne faut pas entrer ici. Vous êtes plus riche que nous ; passez votre chemin.

– Je ne demande pas l'aumône, je demande après Suzette.

– Suzette ?

– Oui, Suzette de Jean Bouillet.

– De Jean Bouillet ?

– Oui, de Jean Bouillet dit Bracaillon.

– Je ne connais pas ce nom. Vous vous trompez, sans doute.

– C'est pourtant bien ici Antagne, n'est-ce pas ?

– Oui, sans doute.

Ici, le pauvre Bracaillon sentit la tête lui tourner et il se laissa choir sur une chaise, en poussant ce cri d'angoisse : « Je deviens fou ! »

La femme, saisie de peur, se leva, lui montra la porte en lui disant :

– Allons, pas tant d'affaires ! partez d'ici. Vous n'avez déjà pas l'air si plaisant avec votre barbe longue d'une aune. Si vous êtes le Juif errant, en route et un peu leste !

Sur ces dures paroles qui lui brisèrent le cœur, Jean porta sa main à son menton et s'aperçut avec étonnement, qu'en effet, il portait une longue barbe blanche. Décrochant ensuite un petit miroir à la paroi, il s'y regarda et vit avec terreur qu'il avait vieilli de cent ans, en une nuit. Le désespoir le saisit et il retomba sur sa chaise, en poussant un cri déchirant.

La femme effrayée alla quérir ses voisines, qui accoururent toutes à la file, avec des airs effarés.

- D’où êtes-vous ? lui demandèrent-elles.
- D’Antagne.
- Quand avez-vous quitté le village ?
- Il y a une nuit ; mais, pendant ce temps, le village et moi, nous avons vieilli d’un siècle.
- Qu’avez-vous donc fait pendant cette nuit-là ?
- Je suis allé au fond de la terre.
- Au fond de la terre !... et qu’y avez-vous vu ?
- Je ne sais pas ; mais ce pourrait bien être les magasins du diable !
- Les magasins du diable !
- C’est un sorcier, dit une voix.
- *L’est on vaudai !* dit une autre.

À ces mots, toutes les femmes s’écartèrent et s’enfuirent en criant :

- Au sorcier ! au sorcier !

Aussitôt tout le hameau s’assembla et, en moins d’une demi-heure, le pauvre Bracaillon, les mains liées, était conduit en justice sous l’escorte du garde-champêtre et de son fils aîné.

Le soir même, Jean Bouillet était écroué dans la prison du château d’Aigle pour être interrogé le lendemain. On le questionna sur son passé, sur ses complices, sur les recettes magiques qu’il pouvait connaître ou avoir sur lui. On le fouilla pour découvrir s’il n’était pas porteur de quelque « grimoire » ou de quelque baguette divinatoire. En trouvant ses poches pleines de sel et de feuilles sèches, on lui demanda s’il n’avait pas été au sabbat et aux réunions diaboliques. Vu ses réponses vagues ou

négatives, et, comme il parlait pourtant de « petits diables, » on lui appliqua la torture. On le suspendit par les poignets et on lui attacha aux pieds « la petite pierre » d'abord, puis « la grande ». Les membres et les os du pauvre montagnard en craquèrent de douleur ; on aurait dit un long squelette, oublié par les corbeaux, et suspendu immobile, méprisé pour sa vieillesse et sa maigreur.

Quand Jean Bouillet fut au bout de son terrible interrogatoire, il était évanoui. Sa tête blanche tombait sans signe de vie sur sa poitrine oppressée.

Le lendemain l'interrogatoire reprit :

– Est-il vrai que vous avez vu les magasins du diable ?

– Cela est vrai, répondit Jean.

– Où sont-ils ?

– Sous Arveyes et Villars.

– Que renferment-ils ?

– Des trésors précieux.

– Quels sont ces trésors ?

– Des pierres qui feront qu'un jour on n'ira plus chercher le sel à la mer, qu'il y aura de la joie pour le bétail, des remèdes et de la santé pour les malades, du travail et de la richesse pour beaucoup.

– Ce n'est que la magie qui peut vous avoir appris cela. Vous êtes sorcier ! Préparez-vous à la mort.

\*\*\* \*\*

Le lendemain, au milieu des imprécations de la foule, on conduisit Jean Bouillet en Chalex, sur la place accoutumée des supplices.

C'était un samedi, jour de marché. Beaucoup de montagnards étaient descendus des environs des Ormonts, de Corbeyrier, d'Huémoz et d'Ollon.

Jamais on n'avait vu un sorcier si vieux, traîné au bûcher. Les femmes ne pouvaient s'empêcher de le plaindre.

Quant à lui, il était prêt à tout. Après ce qu'il avait souffert, depuis la nuit dans le bois d'Arveyes, il aimait autant mourir.

Tout à coup, parmi la foule qui le regardait passer, le condamné aperçut une jeune paysanne tenant une petite fille à la mamelle.

Jean Bouillet poussa un cri : « Oh ! Suzette, ma chère Suzette ! » Et avant qu'on pût l'arrêter, il entourait la mère et l'enfant de ses bras.

En les couvrant de baisers, des larmes abondantes coulaient sur ses joues amaigries. La mère et l'enfant ressemblaient si bien à sa femme et à sa fille, que Jean oubliait que toutes deux devaient être mortes depuis longtemps.

– Ne te souviens-tu pas de Jean Bouillet ?... de Jean dit Bracaillon ? cria-t-il en regardant cette femme avec des yeux pleins de joie et de tendresse.

– Jean Bracaillon ? mais oui, j'ai entendu souvent ma grand'mère prononcer ce nom-là ; c'était celui de son grand'père.

– Eh bien ! c'est moi qui suis Bracaillon.

Une vieille femme de plus de quatre-vingts ans s'approcha sur ces entrefaites.



– Si vous êtes Jean Bouillet, comme vous le dites, eh bien ! alors, c’est moi qui suis votre petite-fille et celle-ci est la fille de votre arrière petite-fille.

Et la foule cria : « Miracle ! » car jamais, de la source du Rhône à son embouchure, de Villeneuve à Bex, de Saint-Maurice aux Diablerets, on n’avait vu si merveilleuse ressemblance que celle de ces deux vieillards.

Bracailon, tout ému pressa la vieille sur son cœur.

– Tu es donc l’enfant de ma pauvre Suzette que j’ai laissée au sein de sa mère... Qu’est-elle devenue, ma belle petite ?

– Elle est morte il y a vingt ans. Elle en avait quatre-vingt-deux.

Tout le monde pleurait en écoutant ces paroles.

– D’où vient que vous ne demeurez plus à Antagne ? reprit Jean.

– Ma grand’mère m’a souvent conté qu’après que mon grand-père eut disparu sur les monts d’Arveyes et de Villars, elle n’avait plus eu le courage de rester à Antagne et qu’elle était allée s’établir à Ollon. Le cœur lui faisait trop mal, qu’elle disait, elle y serait morte d’ennui.

– Puis-je savoir l’année de son arrivée à Ollon ?...

– Assez causé ! cria un soldat.

– Cache ta langue ! dit un huissier.

– Au bûcher ! cria le juge.

Mais les montagnards d’Ollon avaient pris parti pour le condamné et se mirent à crier :

– Ce n’est pas un sorcier !

- Vous l’êtes plus que lui !
- C’est Jean Bouillet !
- C’est Bracaillon !
- C’est Pain de coucou ! crie une autre vieille.
- Vous ne l’aurez pas !
- On nous tuera plutôt avec lui.

C’était un tintamarre et des cris à rendre sourds le juge, le bourreau et tous les huissiers.

– « On dit que ce vieux connaît des coins où sont enfouis des trésors, » se dirent entre eux les montagnards de Bex et d’Ollon, et, sans hésiter longtemps, ils culbutèrent les gardes et délivrèrent Bracaillon.

Ils s’en furent ensuite avec lui sous l’avant-toit d’une taverne, sur la place du bourg, où Jean, montant sur un escabeau et donnant tout ce qui lui restait de voix, leur dit à peu près ceci :

« Écoutez-moi, gens de Bex, d’Antagne et d’Ollon, suivez mes conseils et vous ne mourrez plus de misère : sous les monts de Villars et d’Arveyes, sont cachés d’énormes trésors de sel. Les sources, le sol, le roc, tout est salé. Prenez vos pioches, creusez sous Arveyes et près de Panex et vous verrez. Il y a là des sources et du pain pour vous et vos descendants pour longtemps. »

Ce furent les dernières paroles de Bracaillon. Frappé d’une attaque soudaine, il tomba et resta paralysé. Dès lors, il ne put plus se faire comprendre que par signes. Il mourut à Ollon, au bout de huit jours. Une semaine après, une vingtaine d’hommes, sur les indications de Jean Bouillet, se rendirent avec pics et pioches, les uns en Panex, les autres sous Arveyes. Ils n’y trouvèrent ni cabanes, ni trous, ni échelles ; mais ils dé-

couvrirent dans les deux endroits une source salée ; ils creusèrent ensuite aux emplacements que Bracaillon leur avait indiqués et découvrirent les premiers rocs salés.

Ils construisirent des galeries d'accès, un puits sur le modèle de celui que Jean avait vu et enfin des chaudières. Ils amenèrent ainsi à la lumière du soleil un beau sel, blanc comme la neige, et qui n'attendait, sous la terre, depuis dix mille ans, que la visite et les conseils de Bracaillon pour se montrer.

Aujourd'hui, la galerie du *Bouillet* pénètre, avec celles du Fondement, de Coulaz et d'autres encore, jusqu'à de formidables profondeurs, dans l'intérieur de la montagne. Le sol est bien loin encore d'avoir donné tous ses trésors.

L'armée des travailleurs primitifs a disparu ; gnomes et nains se sont enfuis. Cependant quelques-uns d'entre eux, pour se venger, déterminent, de temps à autre, des éboulements dans les galeries ou allument un feu terrible, qu'on appelle le *grisou*. Il peut tuer des hommes comme des mouches. Mais les petits démons ont beau faire, les mineurs d'Antagne, de Bex et des environs continuent à piller la montagne avec courage. Le « feu grisou » lui-même, capté dans un canal, sert à éclairer aujourd'hui les vaillants travailleurs, et l'eau des salines rend aux malades vigueur et santé.

\*\*\* \*\*

Ami lecteur !

Si le récit que je viens de te faire, a pu te plaire et te faire oublier un instant, en suivant Bracaillon, le poids de tes soucis ou de tes peines, j'en suis heureux.

Si, au contraire, mon conte, imité de ceux du bon pays de Flandre, t'a fait bâiller avant l'heure, ne m'en occasionne, je te prie, ni douleurs ni chagrins.

# LA JAMBE À FRANÇOIS

## *Récit vaudois.* HISTORIQUE

Ce brave père François !... je ne puis pas le revoir sans l'aimer davantage, avec sa franche cordialité et sa malicieuse bonhomie.

Lorsque j'arrivai l'autre jour chez lui, avec un ami, pour lui faire visite, je le trouvai seul, assis sur un billon de cerisier. Il fumait sa bonne vieille pipe au couvercle argenté. Son dos était appuyé contre le mur de sa maison, une « bonne carrée » du siècle dernier, située entre champs et vignes, à mi-côte de la rive vaudoise du Léman.

C'était par un beau soir de juin, un mois environ avant l'ouverture du tir fédéral de Genève. À ce moment, les journaux avaient soin de renseigner déjà fréquemment leurs lecteurs sur les préparatifs de la grande fête.

Le père François, – vieux tireur émérite, – venait de terminer la lecture de la *Feuille* et de ses « papiers ». En levant la tête, – sa belle tête d'ancien carabinier, à la moustache grisonnante, au bel œil noir et perçant, – il se mit d'abord à observer la marche des nuées, en vue des coups de faux ou de râteau à donner le lendemain. Ses regards s'abaissèrent ensuite avec une mélancolique tendresse sur les coteaux d'alentour, puis sur ces

champs en fleurs, où une armée de grillons entonnaient leur printanière symphonie, pour se reposer enfin sur sa jambe, « sa pauvre jambe de bois » dont la vue souleva involontairement dans sa poitrine un long et douloureux soupir. C'est que, ce jour-là, il y avait justement vingt ans qu'il lui était arrivé malheur. « Ma pauvre piote ! se dit-il. Ah ! si ce n'était toi, je décrocherais bien encore ma carabine et, en juillet, ou me verrait par Genève ! »

L'ami François se souvenait, en effet, qu'en 1851, alors qu'il était sergent et avec ça l'un des plus robustes « lurons » de son village, solidement campé sur deux jambes d'acier, il avait, au dernier tir fédéral de la cité genevoise, décroché un des plus beaux prix de la cible *Patrie*. Il se voyait encore suivant sans fatigue les cortèges et les bannières. Il se revoyait fêté, acclamé. Il entendait le brouhaha de la vaste cantine. Il se souvenait surtout de son glorieux retour au village et du joyeux accueil qu'il y reçut. Avec quel bonheur ne retournerait-il pas là-bas « lever encore quelques cartons », chanter la patrie, serrer la main des amis !... Hélas ! il n'en peut plus être question. Quelle figure, du reste, ferait-il au milieu de tout ce monde, sur ces beaux trottoirs, sous toutes ces guirlandes, avec sa démarche irrégulière et sa pauvre jambe de bois ?

Or, en quelles circonstances notre vieux tireur dut-il faire l'acquisition de ce meuble peu gracieux ? À quelle amusante anecdote cette jambe donna-t-elle lieu ? C'est ce qu'il va vous dire lui-même avec son bon parler vaudois aux mots si savoureux.

\*\*\* \*\*

Vous voulez donc que je vous la dise : l'histoire de ma piote ? Eh bien attendez voir ! Tant pis pour vous si vous la trouvez trop longue et tant pis pour moi si elle me met de nou-

veau la larme à l'œil. C'est que, voyez-vous, quand je pense à ces souvenirs et que je me retrouve aujourd'hui en bonne santé, ça me serre la garguette et je vois trouble.

Tenez, mes amis, il me semble que c'était hier, et pourtant il y vingt ans aujourd'hui, jour pour jour.

Il s'agissait d'aller au bois de là haut, à la Pacottière, scier trois gros sapins, les ébrancher et les chabler pour en faire des planches. C'était par un beau matin de juin. On fut levé de bonne heure, moi, mon Louis, qui avait alors dix-sept ans, et notre domestique, un nommé Hans, sorte de malappris, qui, pendant les trois mois que je l'ai eu et qu'il m'a fait endêver, m'a bu le sang. Il avait tous les défauts et, je crois bien, un avec. Il était surtout buveur et menteur. Outre cela, il était toujours si sale, que ma femme me disait un jour qu'elle ne le trouvait un peu lavé que lorsque le vent lui avait chassé la pluie dans la figure. Malgré ça, je crois qu'il aurait plu trois mois de suite, avec des coups de vaudaire ou de bornan, qu'il n'aurait jamais été propre. Oh ! pour ce godelureau, quand le boulanger du coin voudra faire une fournée de canailles, il faudra qu'il le prenne pour levain. Je ne vous dis que ça, moi !

Or donc, vers quatre heures du matin, on fut en route avec la jument et le petit char, muni de tout le tremblement des outils, sans oublier la barille et le bissac pour les dix heures. Une bonne morse dans les bois ! il n'y a rien de tel.

Aux premiers chants du coucou, qui, caché dans la feuillée, vous souhaitait le bonjour, on fut au haut de la montée. Le lac et les montagnes saluaient le soleil. Les prés se réveillaient en offrant leur miel et leur bonne odeur. Les abeilles couraient à l'ouvrage. Au haut des sapins, les merles tout amoureux s'adressaient les demandes et les réponses. Les grives et les ramiers en roucoulaient de toutes jolies. Enfin, au-dessus d'eux, sur les champs d'esparcette en fleurs, l'alouette, dans le ciel, montait toujours plus haut pour dire sa chanson. On aurait dit

que toute la nature chantait sa prière. Et moi j'ai fait la mienne aussi...

À six heures, on fut sous bois. Jamais la forêt ne m'avait semblé plus belle. Oh ! les bois ! les bois ! Il n'y a rien qui me réjouisse les yeux et me repose les oreilles comme les grands sapins. Au haut d'une branche, un écureuil grignotait une pive pour son déjeuner ; tandis que plus bas, sur un cytise à grappes jaunes, deux fauvettes, le gosier gonflé de chansons, jasaient comme des folles. Plus loin, sur le bord d'un ruisseau qui glougloutait à l'ombre, un rouge-gorge, en voletant de branche en branche, lançait ses « tirelies ». De tous côtés, la rosée pendait aux feuilles, et, le long des mousses touffues, piquetées de pain de coucou, nous avancions sans bruit.

– Voilà le coin ! dis-je à Louis. Voici nos sapins ! Heu ! ah !

La jument s'arrêta tout essouffée. On déchargea les outils et chacun se mit à l'ouvrage. L'endroit où nous étions était une sorte de petit vallon boisé. D'un côté s'élevait une pente assez rapide, toute brunie par les aiguilles tombées des sapins ; de l'autre, se dressaient quelques rochers ombragés par de grands fayards. Au fond, entre deux, là où passait le sentier, se trouvait une sorte de place vague, verte, humide, presque un marais sur terre glaise. De tout temps, il y a eu là du doux et même des gouilles, car mon grand-père nous disait déjà : « Ferait-il une chaleur à faire crier le diable à l'ombre, que ce serait toujours humide à cet endroit. » Il ne faut pas s'étonner si, à deux pas en dessous, il sort une source d'une fraîcheur... mais d'une fraîcheur à vous mettre les dents dehors.

On n'était pas là depuis dix minutes, que la scie grinçait déjà. Un quart d'heure après, le premier sapin venait en bas et s'étalait de tout son long, la tête dans le pacot. Au bout d'une demi-heure, voici le second qui débagage, en faisant son grand patatras de biais, au beau milieu d'une fourmilière. Quant au troisième, quand on scia son billon, c'est moi qui le reçus sur la jambe.



Comment ça s'est-il passé ? Je n'en sais trop rien. Tout ce que je me rappelle, c'est que, tandis que Louis et Hans étaient à la scie, j'étais, moi, en dessous à ébrancher les premiers troncs. Sans qu'on m'ait crié : gare ! j'ai entendu une forte craquée. J'ai voulu me sauver ; j'ai glissé et le billon m'est venu dessus et m'a broyé la jambe.

\*\*\* \*\*

Ah ! pauvres amis ! Vous pouvez penser si j'ai vu des étoiles et des chandelles. Sur le moment, je me suis cru flambé !

– Vite la barille ! que je crie à Louis. J'ai la jambe en briques.

Ce n'était que trop vrai ; car quand ils m'ont soulevé pour me mettre sur le char, il semblait, en prenant ma jambe, qu'ils portaient un sac de noix, tant mes os étaient escarfaillés.

– J'ai vite pris une bonne gorgée de vieux pour que le cœur n'aille pas me fausser la parade ; je me suis recommandé à Celui qui est le maître, et Louis m'a vite entortillé la jambe avec des herbes fraîches, de la salette et du barboutzet. Sans ces bons soins, je crois bien que j'aurais été quasiment perdu, ratiboisé.

Comme vous pouvez penser, la descente, dans ces dérupites, n'a pas été une partie de plaisir. À ce moment, je ne pensais plus aux oiseaux. Je n'entendais que mon pauvre Louis qui pleurait et ce sauvage de Hans qui jurait après la jument.

À midi, on fut dans la cour... Mâtin ! Quand je vis venir en bas les escaliers, à ma rencontre, ma brave Henriette et mes petits, ma foi ! il n'y a pas... il n'y a pas de carabiniers qui fasse, les larmes m'ont giclé dehors.

– Mon François ! mon pauvre François ! crie ma femme en pleurant, qu'as-tu attrapé ?

– La jambe est frou, ma pauvre amie ; mais le cœur n'a rien de mal.

– Oh ! mon Dieu !

– C'est encore du bonheur que je n'aie pas été assommé... Portez-moi vite sur le lit.

Pendant que les larmes de ma brave Henriette me tombaient quatre à quatre sur le gilet, ils m'ont porté dans ma chambre.

– M'y voici pour un moment ! que je leur fais... C'est égal, soumettons-nous. À la garde de Dieu !

– Oh ! nous allons bien te soigner, dit Henriette en m'embrassant.

– Nous saurons tous te cocoller, dirent les petits.

– Voici le docteur ! dit Louis, en entrant.

– Vite la casse auparavant ! je meurs de soif !...

\*\*\* \*\*

Au bout d'une minute, le temps de vite remettre les meubles en place et d'arranger bien le lit, voici le médecin ! Ce brave docteur, je l'aimais comme un père, car c'était un de ces bons vieux médecins de campagne, dévoué de jour et de nuit, et que chacun portait sur son cœur. Rien qu'à le voir arriver dans une famille, il semblait que le courage reprenait à chacun, tant il avait de gaîté, de savoir et de jolies attentions. En tous cas, il ne ressemblait pas à certains de ces petits fignolets qui font leurs incroyables, leurs fendants et leurs marchands d'embarras. Notre vieux docteur d'alors était tout simple ; il ne voulait rien de ces manières, et jusqu'à son dernier jour (il est mort en 1870 et il

avait pris les deux sept), il est resté le même, tout brave et bon enfant.

Ma fiste ! quand il a vu ma jambe en cet état, toute laide et démanguillonnée, il a hoché la tête avec un air de circonstance que je n'ai que trop compris.

– Croyez-vous que je veuille m'en ravoire ? que je lui fais.

– Il faudra prendre tout notre courage, mon cher François, et faire nos adieux à cette jambe.

– À vos ordres, docteur ! On est là... J'ai pleine confiance... Quand vous voudrez...

Et le voilà qui fait tout préparer : des linges, de l'eau, sa trousse, ses outils. Ce n'était pas joli à voir, allez toujours. N'importe ! En moins de rien, l'affaire de retrousser ses manches, de faire tirer le lit, les rideaux, il se met en route... Ah ! pauvres amis ! Quand il est arrivé à l'os, au grand os, il lui a fallu un moment. Était-ce l'âge, la chaleur, l'émotion ? Bref ! il a fait long, rude long. D'abord il a commencé à scier à un endroit, ensuite il a repris à un autre. Ah ! tonnerre de scie ! Quand j'y repense, toute ma vie j'entendrai cette musique infernale qui me secouait le cerveau et m'ébranchait ma jambe... Une heure après, je la vis étendue sur la table...

Ma pauvre jambe ! que je me dis, fidèle amie, adieu ! Respect pour tes services ! Dans la terre où l'on va te porter avant moi, repose en paix ! Le reste suivra bientôt.

\*\*\* \*\*

La nuit fut bonne. Le lendemain, Henriette et Louis vinrent me demander où je désirais que cette jambe soit enterrée.

– Eh bien ! qu'en sais-je, moi ? Faites voir d'abord une jolie boîte ; mettez-y des fleurs ; puis, sur le couvercle, vous écrirez mon nom, la date et un mot d'amitié : « Respect et honneur à une fidèle servante ! » Pour l'endroit à choisir, allez creuser un trou au bas du pré, sous un grand poirier, au bord de la route. Quand vous aurez recouvert cette petite bière, vous planterez quelque chose : prenez le joli rosier du bout du jardin.

Ainsi fut fait.

Au bout de trois mois, grâce à Dieu et grâce aux soins de mon brave docteur, je pus me mettre de pointe comme il faut et essayer ma première jambe de bois. Si j'étais triste d'une façon, je fus bien content de l'autre. Quand je fus droit, bien habillé, le pasteur qui m'avait bravement visité me fit un bout de prière et me lut *mon* psaume : le 103. Appuyé sur son bras d'un côté, et sur une canne de l'autre, je descendis pour la première fois l'escalier.

En vérité, il n'y avait pas de quoi être fier avec cette jambe de bois de tilleul ! Clopin-clopant, j'arrive au jardin. Quand je revis de nouveau le soleil et les fleurs, mon cœur et ma tête firent de telles gambades que je croyais m'évanouir :

– Il nous faut aller voir jusqu'à l'endroit où ils ont mis ma jambe ! que je dis au ministre.

Et, bras dessus bras dessous, on fit la parade à nous deux. Pas besoin de dire que nous n'avons culbuté personne... Quand je vis ce pauvre petit tertre, qui semblait fait pour un enfant, quand je vis ce rosier en fleurs, lorsque là j'ai entendu le pasteur, – un ami aussi celui-là, – me dire, pour m'encourager, de ces raisons qui vous testent, j'ai essuyé, je ne vous le cache pas, une larmette qui m'a fait du bien. Je me suis dit souvent, dès lors, à propos de ça, qu'il suffit souvent d'un seul mot dit au bon endroit pour vous remettre. Quant à notre pasteur, il savait toujours où le trouver. Il faut dire que c'était un homme de sorte et

de piété, que sa paroisse, il la menait bien et qu'il la tenait, pour ainsi dire, à bras tendu.

Ce soir-là, pour fêter ma première sortie, on fut à dîner tous ensemble. Ma chère Henriette nous fit un gala extra avec une bonne soupe pleine de jolis gremaillons à la farine, des greubons, des schnitz, du jambon, etc., sans compter des beignets pour le dessert. Ce fut mon coraillon de Louis qui but à ma santé. Quant à Hans, adieu ! bonjour ? depuis deux mois il était loin. Il avait reçu son congé.

\*\*\* \*\*

Maintenant, ce n'est pas le tout que ça !... Quinze années s'écoulaient. Qu'arriva-t-il ? Ensuite d'affaires de famille et d'un partage, voici le pré où j'avais fait enterrer ma jambe qui passe en d'autres mains.

– Mâtin ! que je dis à mes enfants, les voisins auront bien le pré d'en bas, puisqu'il leur revient, mais jamais de ma vie je ne leur laisserai ma jambe, ni mon rosier. Louis ! tu viendras demain matin avec moi. Tu prendras la pioche et la pelle, et nous transvaserons tout le commerce.

Ça y est !... c'était un mardi, le jour de la foire, vers les neuf heures. On se mit à arracher le rosier et à soigner ses racines. En creusant plus profond, voici d'abord, sur un débris de planche pourrie, un petit morceau de papier. On y lisait encore ce seul mot : « Respect... » Ça me donna un coup, mais un coup que je ne saurais dire. À ce moment, je revis tout ce qui s'était passé il y a quinze ans. Je revis mes belles années, alors que je pouvais courir partout où je voulais... Avec un nouveau coup de pioche, voici des petits os qui se montrent ! C'était mon pied qui revoyait la lumière ! Voici ensuite le reste ; les tibias, – comme disait le docteur, – la rotule et enfin le grand os... Ma parole, on

y distinguait encore la trace de la scie ! On voyait l'endroit où mon brave chirurgien avait d'abord commencé, puis où il s'était repris pour s'emmoder ensuite pour de bon...

Quand j'ai vu mon squelette dans cette terre, je vous assure que je n'ai rien pu dire, tant j'avais d'émotion... Louis non plus... On ne se retrouve pas ainsi, après quinze ans d'absence, sans que, comme vous pensez, ça ne vous dise quelque chose... pardine !...

\*\*\* \*\*

Tout à coup, pendant qu'on était là à examiner ces pauvres briques, mon fils me dit, en regardant du côté de la route :

– Papa ! voilà le nouveau docteur qui passe !

En effet, c'était bien lui : un jeune médecin venu des Alle-magnes et qui avait essayé de remplacer notre ancien. Il était petit, trapu, gras comme un tesson, marchant toujours à la précipitée et comme si le trottoir n'était fait que pour lui. Avec son air de victoire, croyant tout savoir et tout mener, on ne l'aimait pas tant dans le village, surtout depuis qu'il s'était mis à taper sur son ancien collègue. Aussi on lui faisait souvent des niches pour lui faire baisser la cocarde. Si seulement, avec toute sa blague et ses vinaigres, il avait eu un peu plus de cœur et d'escient ; mais il n'en avait pas plus que dans un bouton de guêtre. C'est au point que notre boursier, qui avait été mal por-tringué par ce figolet, me disait l'autre jour : « Ma fiste, je vous assure que je ne lui donnerais pas deux lapins à garder dans une caisse ». Le greffier, de son côté, qui l'avait aussi sur ses cornes, parce que le docteur s'était moqué de lui le jour de l'abbaye, ga-rantissait que « s'il tordait le nez à ce gamin, il en ferait encore sortir du lait, » pour dire qu'il n'était qu'un enfant. À mon avis, je trouvais que ces messieurs lui tombaient seulement trop des-

sus. S'il était jeune, ce n'était pas sa faute. Il n'était pas si crouye, et, s'il avait son puissant voyage de pédanterie et de vanité, il n'était pas le seul dans le monde.

Or, en le voyant passer, je me dis : « Tout de même, si on lui faisait une farce à ce petit !... Ça y est ! »

– Docteur ! que je lui crie ainsi,... Docteur !

– Qu'y a-t-il, père François ?

– Êtes-vous bien pressé ?

– Pas ce matin, pourquoi ?

– Venez voir jusqu'ici ; vous allez me dire ce que vous pensez de cette affaire.

– Quelle affaire ?

– Venez toujours, je vous dis.

Mon corps cambillonne le mur et arrive tout essoufflé près de nous.

– Regardez voir, docteur, dans ce creux de coulisse qu'on était en train de faire. Guignez voir ces débris. Qu'est-ce que ça peut bien être pour des briques ?

Le docteur met son binocle, se penche sur le creux, fait craquer sa bretelle, examine, prend mes os un à un, les tourne, les retourne...

– Saperlotte, dit-il, en écarquillant des yeux gros comme des fallots de locomotive, ce sont... ce sont... des os ! oui,... des os !...

– Et de quelle bête !

– Peut-être pas d'une bête.

– Bien sûr ? Et vous pensez alors d'un homme ?

– Oui, ou bien d’une femme.

– Il n’y a pourtant jamais eu de cimetière par ici. Il faut alors qu’on ait enterré ce corps en cachette.

– Je le crois aussi, d’autant plus que les os ont des blessures et qu’il se pourrait très bien que nous soyons ici en présence d’un crime ou, en tout cas, d’un enterrement illégal.

– Vous croyez à un crime ?

– Moi je crois.

– Que me dites-vous là, docteur ?

– Certainement... il s’agit d’informer tout de suite la justice, et moi, je vais dresser procès-verbal.

Et le voilà qui s’emballe, babille, débagoule sur ces os à n’en pas finir, comme s’il attrapait déjà l’assassin.

– Surtout, dit-il, il faudra faire attention à la tête, quand vous y arriverez. Elle ne doit pas être bien loin.

– Je ne crois pas non plus, que je lui fais !...

Là-dessus, comme il s’agitait toujours davantage, qu’il parlait de gendarmes, de tribunaux et de tout le tremblement, je lui mis tranquillement la main sur l’épaule et je lui dis comme ça :

– Eh bien ! docteur, vous pouvez vous calmer.

– Pourquoi donc ?

– Mais oui... ce n’est que moi qui me déterre ?

– Comment dites-vous ?

– Oui, cette jambe est mienne.

Quand il eut fini par comprendre, vous auriez dû voir cette mine, mais cette mine... Il devint tout rouge, me regarda de haut



en bas, en bas surtout, guigna ma jambe de bois, et poussa une recaffée, mais une recaffée à déguiller toutes les poires Golliath d'alentour.

Pendant qu'il se tenait les côtes, ainsi que mon Louis, j'ai tranquillement étendu mon foulard sur le trèfle ; j'ai ramassé mes os ; j'ai fait le nœud, pris le baluchon sur l'épaule, et je leur ai dit :

– Maintenant, sur celle-là, allons boire un verre au guillon !

\*\*\* \*\*

Quand François eut fini son histoire, il alla ouvrir une grande armoire. Il en sortit un paquet gris, soigneusement ficelé. Il le déposa sur la table. Sur le papier, on pouvait lire ces mots écrits d'une main robuste :

Respect à ma jambe !

Coupée le 18 juin 1867. – Déterrée le 18 juin 1882.

– Vous comprendrez sans peine, ajouta mon vieux carabinier, que lorsqu'on a un paquet pareil dans ses archives et une jambe de bois à montrer à ses amis, on est peu disposé à aller royaumer dans les tirs fédéraux. Il y a temps pour tout. Ce qui n'empêche pas que si vous allez par Genève, saluez bien les amis de ma part, et surtout notre vieille croix fédérale.

– Entendu, père François, Bonsoir et merci !

– Honneur à vous, messieurs, conservation et bon retour !

# CAMBILLON

## *Conte d'autrefois tel que me l'a dit Jean-Louis.*

Dédaigneux du bonheur qui fleurit sous nos pas,  
Pour le chercher ailleurs, nous nous donnons la fièvre ;  
... Le seul bien qu'on estime est celui qu'on n'a pas  
Théod. Monod.

Il est de par le monde des gens qui ne sauront jamais jouir de rien. Toujours à gongonner, marronner, loin d'apprécier leur sort et de savoir prendre la vie par le bon bout, il faut que ces chevaliers de la grogne soient sans cesse à guigner par-dessus le mur de leur voisin pour avoir occasion de se plaindre et de piorner.

Tristes corps ! Tristes vies !... en vérité. Mais patience ! ils reçoivent sur le nez souvent au moment où ils s'y attendent le moins. Si vous en voulez la preuve, je vais vous la donner en vous contant ce qui s'est passé chez Casimir Cambillon.

Cette petite histoire – que je tiens de mon oncle, qui la savait de sa tante – mériterait d'être gentiment racontée. En essayant de vous la dire, peut-être ferais-je plaisir à quelqu'un et serai-je – qui sait ? – utile à plusieurs. Un petit avertissement, ça vaut bien quelque chose.

Il s'agit de l'ancien taupier et commis d'exercice Casimir Cambillon, surnommé tantôt *Trabetzet*, parce qu'il allait faire boucherie en hiver de maison en maison, tantôt *Pipe-en-bec*, parce que, au point de vue du tabac ou du cigare, c'était un des plus terribles torailleurs qu'il fût possible de rencontrer.

*Pipe-en-bec*, mort à l'âge de soixante-huit ans, bon campagnard (il n'y a rien à dire), demeurait avec Zélie, sa robuste épouse (dont il n'eut pas d'enfant) à deux portées de fusil de son village.

Leur maison, située près des bois, faisait plus pitié qu'en-vie. C'était une baraque solitaire, ombragée par un grand noyer. Les feuilles de cet arbre, ainsi que les aiguilles des sapins d'alentour, en s'entassant sur le toit très bas de cette maison, y avaient, à la longue, produit une sorte de terreau, sur lequel l'herbe et la mousse verdissaient au printemps.

L'habitation de Cambillon se composait, à l'intérieur, d'une seule chambre, d'une noire cuisine, avec vaste cheminée savoyarde, dite « à bascule », dominant au nord les dépendances : soit le fenil et l'écurie. Celle-ci abritait une seule petite vache, de race valaisanne, une dizaine de poules et quelques lapins.

On n'était pas mal dans la baraque à Casimir, quand, surpris par l'orage, on s'y abritait, et que Zélie, de sa cafetière au bedon bien arrondi, vous offrait une tasse de café, sortant bouillant du coquemard, ou que son homme ouvrant un petit buffet sombre, en sortait avec précaution une pichollette de vieille gentiane, bonne pour les jours de chasse ou pour les soirs de braconnage.

Chaque matin, à la belle saison, après le déjeuner pris en commun, Trabetzet en bourrait « une » de vieux Griesbach, allumait, saluait sa Zélie et se rendait au champ ou à la vigne.

Sa femme, – blonde, vaillante, au regard vif, à la parole nette et brève, – restait ordinairement au logis, pour les soins

divers à donner au ménage : soigner le bétail, faire la cuisine, veiller aux savonnages, au jardin, retaconner les habits, préparer les marchés, vendre les œufs, etc.

Or, un matin, Pipe-en-bec, – on ne sait pas pourquoi, sous l'influence sans doute d'un mauvais rêve ou d'une mauvaise langue, – fut d'humeur gringe. Il trouva le café mauvais, le pain sans sel, la table sale. Au moment de mettre sa hotte sur le dos, il se tourna vers sa femme et, d'un air peu galant, lui dit :

– Dis donc, Zélie, il me semble que tu te la coules bien douce, pendant que je vais taper du fossoir au grand air.

– Comment l'entends-tu, Casimir ?

– Oui, il me paraît que, tandis que ton mari s'escormanche au soleil, ou qu'il reçoit, en plein champ, le vent, le froid et les averses, tu ne te foules pas la rate ici, dans la cambuse.

– Ah ! tu crois, Casimir ! Tu as découvert ça dans ta caboche d'ancien taupier de la commune !

– Oui, je le crois... quand je vois que tu es toujours bien à la chotte ici, en temps de pluie, – bien à l'ombre quand l'été grille tout, – bien au chaud, près du cassoton, quand la bise me glace les reins... Si tu voulais changer avec moi, Zélie, ne serait-ce que trois jours, tu en verrais de rudes ! Oh ! les femmes ont la bonne part.

– Changer trois jours, Casimir ? Ça y est, mon homme... Pris au mot !... Reste ici pour soigner la maison, préparer le manger, faire mon ouvrage, et moi je file au champ. En route !

– D'accord, Zélie ! D'accord ! dit mon taborniau de Pipe-en-bec. C'est moi qui reste : et, quant à toi, cours au champ et reviens pour midi.

– En règle, Casimir ! J'y vais... Ce n'est pas pour moi que j'ai frayeur.

Sur ce, Zélie prit gaillardement la hotte de son homme, plaça sur ses robustes épaules la pelle et le foussoir, et partit en jetant encore en arrière un malin sourire.

– Nous verrons, Casimir, nous verrons !... En attendant, ouvre l'œil, soigne nos bêtes, tire l'aiguille et prépare-moi une soupe qui te fasse honneur.

Pipe-en-bec un peu surpris de se voir si lestement exaucé par son accorte bourgeoise, se trouva donc tout à coup seul au logis, maître de céans, tenant en main le pochon, absolument chef et roi devant la marmite de son foyer.

– Commençons voir d'abord par en bourrer une, se dit-il à haute voix. Ça donne des idées... Coquine de Zélie, va ! Comme elle a promptement compris et défilé la parade ! C'est qu'elle est fine comme un grillet – Maintenant ce n'est pas le tout que ça : il s'agit de me tirer sans trop de vergogne de mon pari : sinon, gare les vengeances ! pauvre Trabetzet !... Tout d'abord, saperlotte ! c'est qu'il faut commencer par relaver. Ceci veut encore aller tout seul... Bon !... Mais, après, quel plat faudra-t-il bien mettre cuire ? Midi est bientôt là... Des macaronis, on en a eu hier... Des choux, on a mangé le dernier dimanche... Attends voir, Casimir Cambillon, tu n'es pas si bête : quand on tient le pochon par le manche, il faut savoir s'en servir à son goût et selon sa fantaisie... C'est en règle. Je m'en vais me préparer *mon plat*, celui que je préfère, celui que Zélie me fait de sept en quatorze, quand j'ai fait une bonne tirée, et que mes reins sont démanguillonnés... J'entends une bonne, une puissante bouillie au riz et au fromage, quelque chose de cossu, de ravigotant, de réussi, qui ait là, du goût, de l'odeur et du remontant. Oh ! la bouillie au riz, mes amis ! la bouillie au riz, bien épaisse, grasse, mêlée avec du beurre et des belles tranches de bon demi-gras, capable de faire tenir droite la cuiller et de remplir tout le district d'un parfum à faire éternuer les jaloux... Oh ! mes amis ! la bouillie au riz, mais c'est mon bonheur ! c'est toute mon enfance ! Je m'en vais m'en préparer un plat, mais un plat à ma

guise, et dont Zélie me dira des nouvelles... À l'œuvre, Casimir !  
Soyons d'attaque !

Pipe-en-bec eut en vérité un beau moment de joie, d'indépendance et d'enthousiasme. À l'avance, en songeant au plaisir entrevu et promis par son génie, on eût pu le voir se poulécher les babines et l'entendre fredonner une petite marseillaise de circonstance :

Aux armes, Pipe-en-bec !  
Prépare bien ton bec !

Sur quoi, il crut entendre un vieux pic de la forêt dire en passant, dans un écho plein d'impertinence :

Désarme, Pipe-en-bec !  
Sinon, gare à ton bec !

– Poison de pic ! va, se dit Casimir. Qu'il se mêle de ce qui le regarde ! S'il y a des diables pour faire parler les oiseaux aujourd'hui, qu'ils viennent seulement ici se faire vousoyer. On n'en a pas peur.

Sur ce, Cambillon prit une poignée de rebibes, entassa joyeusement son bois sur le foyer et y mit le feu.

À peine avait-il vu la flamme des copeaux s'élever gaiement en l'air, qu'il entendit une autre voix, très connue celle-là, celle de « Pinzon », sa petite vache valaisanne, qui se mit à beugler à l'écurie.

Parbleu ! c'était son heure, et la pauvre bête négligée avait l'air de bramer en des accents suppliants :

Ô Zélie !  
Tu m'oublies !

Que j'ai faim,  
Dans mon coin !

– Oui, oui, ma Pinzon ! Casimir est là ! N'aie pas peur. Mais attends une minute... Il faut que j'aie, avant toute chose, chercher de l'eau, sans quoi mon feu flambera pour rien et ma marmite me fera des farces.

Sur ce raisonnement, Cambillon prit sa boille et alla la remplir à la fontaine. À son retour, il en versa trois bonnes casses dans la marmite et se mit à souffler avec ardeur sur les tisons fumeux d'un bois trop vert.

– Pouh ! Pouh !... Tu vas rire, ma Zélie, en goûtant la bonne assiette que te prépare ton mari. Pouh ! c'est tout plaisir... Pouh !... Diable de fumée !...

Au moment où il se redressait pour se frotter les yeux et s'essuyer deux larmettes tombées au champ d'honneur, les mugissements plus accentués encore de Pinzon se firent entendre de l'étable.

– Encore !... Un peu de patience !... Ne faut-il pas, avant que d'aller gouverner, que je verse dans l'eau mon riz pour l'attendrir et le faire crever ? Pardine ! Minute ! Pinzon, on y va.

Cela dit, Pipe-en-bec dénicha un petit sac de riz bien fermé ; il en versa le tout dans la marmite, et armé de son pochon, il se remit à remuer avec un sérieux qui avait l'air de dire :

« Une heure solennelle sonne !... Moqueurs et jaloux, ne m'embêtez pas ! »

En vérité, l'ancien commis et taupier en retraite était beau à voir dans cet instant de grave et sérieux office.

Cependant, sa majesté eût à souffrir subitement d'un accroch qui lui fut pénible : Un coup malencontreux du pochon vint à heurter sa pipe ; elle tourna dans ses dents, et, le couvercle ouvert, son contenu tabagique tomba dans la marmite.

– Poison de couvercle ! cria Pipe-en-bec avec angoisse. Voilà une sorte d'épice que Zélie n'a pourtant pas mis souvent dans ma soupe... C'est égal ! Casimir ! Allons toujours ! Brassons le commerce ! Gare au brûlon ! La vapeur saura bien corriger le goût et faire filer le Griesbach.

Dans cet instant de réflexions quelque peu angoissées, la vache de Trabetzet mugit pour la troisième fois.

– Oui ! oui ! Pinzon. J'y vais. Ton tour est venu.

Casimir courut à l'étable pour fourrager sa bête.

– Malheur ! s'écria-t-il ; c'est qu'il n'y a plus de foin ! Que faire ? Si je vais au pré faire une fauchée, qui surveillera ma marmite ? L'eau profitera de mon absence pour se mettre à bouillir, à monter, gargosser, fait danser le riz, le faire sauter dans le feu... et mon plat sera perdu... Il n'y a pas ! Il faut s'en tirer comme on peut... Une idée me vient ; Si je détachais un moment ma vache et si je la faisais brouter l'herbe de mon toit ?... Ça y est ! Viens, Pinzon, viens ! avec deux bonnes planches, je vais te mener sur un petit pâturage où jamais encore ta jolie tête de valaisanne n'a mis son museau.

Aussitôt mon Cambillon détacha sa bête et la tira sans trop d'efforts sur le toit très bas et voisin d'un vieux mur qui longeait l'écurie et facilitait l'ascension.

– Ici tu peux te régaler, ma Pinzon.

Et il recourut à sa cuisine.

À peine eut-il versé dans sa marmite une nouvelle portion d'eau pour remplacer celle qui avait déjà bouilli et jailli au dehors, qu'il se dit :



– Mais, attention, Casimir ! Nom de sort ! Et si Pinzon allait tomber du toit, ce serait une autre affaire ! Il faut l'attacher.

Il y courut.

En un clin d'œil, il fut sur le toit ; il noua une boucle solide autour du cou de la bête et fit descendre le reste de la corde par la cheminée.

Satisfait de cette intelligente mesure, il revint lestement et derechef à sa marmite. Il y mit du fromage et du beurre, plus une pincée de sel. Après quoi, tranquilisé sur le sort de sa vache, il s'attacha, par sage précaution, l'extrémité de la corde au-dessus du genou gauche, afin d'être prêt, cas échéant, à toute secousse. Sur quoi, rallumant une nouvelle bouffarde, il se mit à remuer sa bouillie avec une sage lenteur.

– Ciel ! se dit-il, quelle riche odeur et que de souvenirs ! Pauvre Zélie ! tu vas voir que ton mari n'est pas si bête qu'on le dit et que ma parole, il sait encore s'en tirer.

À peine avait-il dit ces mots, qu'il se sentit « tiré » lui-même en l'air par une formidable secousse. La corde, fortement serrée à son haut de jambe, le fit pirouetter d'un coup subit, et la tête en bas, le suspendit comme un lièvre ou un jambon dans la vaste cheminée.

Qu'était-il arrivé ? Que signifiait cette foudroyante ascension opérée par le câble aérien ? Hélas ! vous l'avez deviné : La gentille Pinzon, en broutant près du bord, avait glissé, puis dégringolé du toit, sans crier « à l'aide ! » Mais, comme la corde n'était pas assez longue, la pauvre bête se vit suspendue par le cou, bramant à faire pitié, tandis qu'à la cuisine, son poids avait enlevé du sol natal le pauvre Pipe-en-Bec. Celui-ci, gigotant dans l'espace noir, voyait, – ô sort navrant ! – sa pipe tourner au fond de la marmite, dans la bouillie au riz.

Quelle position ! Quelle tenue pour un ancien commis d'exercice qui rêvait d'en remonter à sa moitié ! Que de pensées assaillirent à cette heure son cerveau !

« Ô noble travail au grand air, sur la terre solide et féconde ! Ô beaux champs de raves ou de blés murs ! Ô coteaux ensoleillés, caressés par les vents ou arrosés par les pluies ! Que vous êtes plus doux à voir, meilleurs à contempler que ce foyer d'où monte une âcre fumée et que cette marmite où bouillit, hélas ! avec une pipe adorée, le plat si bon que j'avais rêvé... Zélie, Zélie, à mon secours ! »

Dans cet instant, le vieux pic moqueur vint à passer derechef sur la cheminée, et l'on entendit ce refrain malicieux résonner comme le rire d'un démon :

Mon pauvre Pipe-en-bec,  
Gare, oh gare a ton bec !

À cette heure même, Zélie, arrivant tranquillement des champs pour le repas du milieu du jour, sortit du bois. S'approchant de sa demeure, elle entendit avec émoi les brames de sa bête et les appels sortant de son logis. Avec une consternation facile à comprendre, elle vit Pinzon suspendue à son toit, sortant la langue et jetant des regards angoissés.

Tirant son couteau de sa poche, elle vola au secours de sa vache. Comme un éclair, elle coupa la corde et remit la bête sur ses pieds. Au même moment, il se fit dans la maison un bruit étrange : celui d'une masse qui tombe et d'une ferraille qui roule.

La colère dans l'âme, elle courut à sa cuisine pour dire son fait à celui qui pouvait être l'auteur de tant de désordres et de clameurs.

– Ah ! le gueux ! le brigand ! il aura son compte. Casimir ! Casimir ! Où es-tu ? Est-ce toi, le malheureux qui laisse étrangler ainsi ma vache ? Saurais-tu seulement garder un lapin dans une caisse ? Oh ! le monstre !

Trêve aux reproches !

Lorsque la bouillante Zélie eut la douleur de contempler son homme à terre, lorsqu'elle le vit tout gris de cendres, la tête embardoufflée de riz, elle eut un moment de pitié profonde et ne songea qu'à deux choses : à l'asseoir tout d'abord sur une chaise, puis à lui laver la tête, dans le sens littéral d'abord, et dans le sens figuré de cette expression. Elle eut d'autant plus de bon sens de calmer les éclats de sa colère que le pauvre Cambillon avait à ce moment-là les deux oreilles absolument farcies de sa bouillie au riz. Hélas ! si ses oreilles en furent pleines, son palais n'en eut rien. Bernique ! Tout était perdu !

Prenant alors une bonne serviette mouillée, la brave Zélie, avec une magistrale vigueur, la promena sur la face de son homme et le débarbouilla en conscience.

Pendant qu'elle procédait ainsi soigneusement à cette besogne, et que le linge passait et repassait sur la bouche du pauvre Pipe-en-bec, celui-ci, navré, cherchait à expliquer ce qui s'était passé. Son discours fut plus haché et confus que clair et glorieux.

– Ma pauvre Zé... Riz au fromage... Pinzon appelle... Vais pour gouver... toit... corde... revenu... pris... pendu... puis, patatra dans la marmite... Pipe en briques !... Bouillie fichue !...

En vérité, pour un rien, il allait se mettre à pleurer.

– Eh bien ! voilà ce que c'est, mon tout beau, de vouloir tenir le pochon par le manche !... Franchement, Casimir, à chacun son domaine, et quand on voit ce que tu as su faire d'une mati-

née ici : l'état de cette cuisine, le riz perdu, la vache étranglée, ton œil poché, tu n'auras pas de peine à avouer...

– S'il te plaît, Zélie !...

Et le pauvre Cambillon, tout capot, les yeux rouges, mettant sa main sur la bouche de celle qui allait le sermonner d'importance, ajouta avec une humiliation aussi suppliante que justifiée :

– C'est bon ! Zélie ! c'est bon !... pas tant de discours. J'ai eu du malheur. Tais-toi.

– Je veux bien me taire, Casimir ; mais l'essai de changer pour trois jours, qu'en penses-tu ?

– Oh bien ! Zélie, l'expérience est faite. Il n'y a pas à barguiner. Toi, reste à ta cuisine ; et, quant à moi, je retourne à mon champ. Le proverbe est juste qui dit : « À chacun son métier. »

– Et, ajouta Zélie, « les vaches seront bien gardées. »

– D'accord, dit Cambillon. Embrassons-nous !

# MADOLON

Ce que vous allez entendre vous montrera comment une femme de sens, de poigne et d'esprit s'y prit un jour, et cela d'une manière à la fois plaisante et forte, pour relever son « schnapseur » de mari, nommé David Torgnolet, dit Chopineau.

## Le ménage Torgnolet.

Le ménage Torgnolet, – aujourd'hui parmi les heureux de ce monde, – fut loin de l'être jadis.

Madelon, fille accorte et robuste, vrai gendarme en jupons, ne plaisantant ni avec le travail, ni avec le devoir, avait eu la toquade, à vingt-deux ans, d'agréer pour époux David Torgnolet.

Celui-ci, campagnard sec, petit, au yeux de renard et au profil de fouine, – aimant bien sa Madelon, mais encore plus la rigolade, avait, il y a vingt-cinq ans, placé sur la tête de son épouse, avec la couronne d'oranger, le « voile d'illusion ».

Né il y a un demi-siècle, le petit David Torgnolet avait « senti l'air pour la première fois », – comme il le disait lui-même, – la veille de la foire de la Saint-Denis. Il fut loin d'avoir

à se plaindre de l'accueil qui lui fut fait en ce monde. Il y fut le bien reçu, choyé et cocollé par tous.

Débarqué sur cette terre avec « une tignasse d'extra », à quarante-cinq ans, hélas ! il n'en restait déjà plus qu'un souvenir, au point qu'un jour sa malicieuse Madelon, en voyant le soleil de mai se mirer en reflets brillants sur le crâne dénudé de son fiancé, se permit de lui dire sans aucun respect :

– Mais, mon pauvre David, que deviens-tu ? ta tête dépasse tes cheveux !

– Comment dis-tu ?

– Je dis que tu es chauve avant l'âge et que tu as sur les épaules un genou qui fait joliment la rate.

– Madelon ! Madelon ! Je t'en prie, modère tes propos. Je ne dis rien de ta langue, moi... Est-ce ma faute si j'ai couché trop souvent dans des lits trop courts ?

– Pas depuis notre mariage en tous cas.

– C'est bon ! n'insiste pas.

– Soit !

Et Madelon de refouler un gros soupir accompagné d'un regard plein de malice.

Cependant, il n'y avait pas de misère sous le toit des Torgnolet. David, fils d'un « gros de l'endroit », avait du bien. Pour la fortune, il en avait aussi, mais, saperlipopette ! – comme disait son notaire, – il prenait peine à la réduire à grand train. Quant à son intelligence, à son savoir, qu'en faut-il bien dire ? S'il n'avait pas trop épuisé son cerveau par les excès, s'il ne s'était pas laissé couler tant de petits verres le long de la gargamelle, il eût été peut-être parmi les premiers de son village, car il connaissait les affaires ; il avait une certaine routine, du flair et de l'entregens.

– Notre pauvre David, disait son ancien régent, n'est ni dans les bêtes, ni dans les fendants. Que voulez-vous ? il est dans le gros courant.

– Il est « dans les épais », ajoutait le juge. Il est au nombre de ceux avec lesquels il n'y a plus rien à faire et sur lesquels il ne faut plus compter. Hélas ! ça en est tout noir dans cette commune.

Quant au caractère, soyons juste ! Lorsque Torgnolet n'avait pas la boussole faussée par les liqueurs, c'était un des plus gentils compagnons qu'on pût voir ; aimable, doux, bon enfant, prêt à rendre service... Mais dès qu'il avait mis le nez dans ses deux ou trois verres d'absinthe, c'étaient la vaudaire et le bornan qui faisaient rage dans la maison. On ne comptait plus les briques. Après avoir chanté à la pinte, d'une voix délirante :

Mon cœur renaît à l'espérance !

à la maison, c'étaient des jurements et des coups de tonnerre, où l'amour et l'espérance n'avaient plus rien à faire qu'à débâgager de suite.

À la fontaine du village, – là où les femmes, dit-on, blanchissent le linge et noircissent leur prochain, – on parlait souvent de Torgnolet.

– Mais, – disaient souvent et volontiers les femmes pour se reposer d'une médisance, – David n'est pas encore le plus mauvais de tous ; il peut être la fleur des galants, quand il est à jeun ; mais quand il a bu, – il n'y a pas, – il ne reste qu'à se sauver de l'autre côté du trottoir. C'est un vire-amour !

– En effet, ajoutait sa bonne vieille tante, mon neveu n'est pas méchant. Il faut le voir avec ses bêtes ; il tournerait ses porcs avec un plumeau pour ne pas les brusquer.

– Eh ! c'est dommage, pourtant !

Eh ! oui, pauvre David ! que d'histoires ne racontait-on pas à son sujet ! Son casier n'était que trop riche.

C'est lui, disait-on, qui, au dîner de noce de son cousin Théodore, s'était laissé « emmêché » de bonne heure et n'avait pas craint de crier aux convives, qui, selon lui, avaient le tort de ne pas faire suffisamment honneur aux vins :

– Eh ! mes amis ! pour le manger, soit ! patience et liberté ! Qui ne peut ne peut ! Mais, je vous en prie, pour le boire, refuser ! ce n'est rien que la de paresse.

Sur ce propos, Madame la ministre avait estimé que le moment était venu de quitter la société.

C'est aussi à ce pauvre Torgnolet que ses amis demandèrent un soir :

– Dis donc, Chopineau, quand tu rentres tard le soir de la pinte, que dis-tu à ta femme en la revoyant ?

– Eh ! bien, je ne fais pas tant d'affaires ; je lui dis : « Bonsoir, Madelon ! » bien crânement, j'ôte mes souliers, et puis... c'est elle qui dit le reste.

C'est encore lui qui, dans la crainte d'être mal reçu au logis et pour conjurer une bourrasque de sa Madelon, crut devoir faire le tendre et le paternel, en se mettant à bercer le petit Torgnolet, qu'il croyait dans son berceau, alors que sa mère l'avait entre ses bras.

– Dodo, mon petit, mon mignon, mon petit chéri !

– Voyons, David, n'as-tu pas bientôt fini ta comédie ! Le petit est avec moi.

– Alors, c'est différent !

C'est lui enfin, qui, un autre soir, prévoyant un orage et des reproches, se coucha sans mot dire à côté de sa femme, et, avec



un aplomb plein de malice, se mit à ouvrir sur le lit conjugal son immense riflard.

– Mais, David, deviens-tu fou ? que penses-tu d'ouvrir ainsi ton parapluie ?

– Madelon, Madelon, la prévoyance est une grande vertu ; je pressens une roille et je m'abrite.

– David, commence voir par finir tes manières, s'il te plait.

– Je t'obéis si tu ne retournes pas le feuillet.

– Eh ! quel homme !

– Madelon, si tu ne fais pas ta gouttière, je ferme le riflard.

– Te confonde seulement pour un compagnon ! Tout ce qu'on lui dit pour son bien, c'est comme des gouttes de pluie sur le dos d'un canard.

– Allons, ma collette, souffle la chandelle.

– Je veux bien ; mais de grâce, David, promets-moi de changer.

– Ça viendra, Madelon, ça viendra ! n'aie crainte ! mais pas tout d'un coup, par degré... c'est plus solide.

– Comment, par degré, que veux-tu dire ? Depuis le temps que tu fais des promesses, je ne vois pas d'amélioration. Eh ! donneur de bonjours ? si tu étais un homme, tu finirais une bonne fois et pour la toute, au lieu de vinocher de ci, de là, sans honte ni vergogne.

– Madelon, doucement... *Par degré*, je le dis. *Par degré*... et ne dégoise pas trop loin.

– Par degré !... David, tu m'énerves à la fin, avec la ritoule... Rappelle-toi ce qui est arrivé au cousin Théodore. Un malheur est vite là.

– As-tu bientôt fini, Madelon ! Voyons ! si tu tournais le robinet.

– Ah ! si tu commençais par le tourner toi-même ! Tu crois que je n'ai pas bientôt assez de cette vie d'angoisse et de soubresaut... Ma parole ! s'il n'y a pas dans le vaste monde des animaux – Dieu me le pardonne – qui savent mieux se conduire que mon mari !...

– Comment dis-tu, Madelon ?

– Je dis que je souffre et que j'en ai assez, et j'ajoute, – si tu as de la mémoire, – souviens-toi du bœuf à Sami !

– Du bœuf à Sami !

– Oui. Et si tu avais de l'escient et si tu voulais prendre exemple sur lui, je serais encore la plus heureuse des femmes.

– Et tu serais plus roucouillante avec moi ?

– Oui certes !

– Dans ce cas patience, Madelon ! Ton David – malgré tout ce qu'elles disent à la fontaine et dans le village, te fera encore du plaisir... Tu vas voir ! Que Dieu me soit en aide ! Mais, encore une fois, n'allons pas trop fort, ne traçons pas trop vite ; pour faire les montées, n'allons pas tout droit ; il faut des contours et savoir se corriger par degré.

– Par degré, soit ! On verra.

– En attendant, Madelon, bonne nuit !

David Torgnolet, constatant que l'orage avait cessé, jugea de sa dignité de fermer son riflard, et dix minutes après, le guet passant devant son logis, put l'entendre ronfler comme un orgue.

## Le bœuf à Sami.

« *Souviens-toi du bœuf à Sami !* avait dit la brave Madelon dans un accès d'indignation bien justifiée.

Qu'avait-elle voulu dire par là ?

Voici le fait :

Leur voisin Samuel Ballivau, dit *Sami*, possède un grand domaine avec une belle écurie, et fait, en hiver, un peu de distillerie.

Dans sa cave, située près de l'étable, il avait transvasé dans un tonneau neuf quelques brantées d'eau-de-vie. Le liquide ne pouvant pas tout dans le nouveau vase, Sami avait versé ce qui restait dans un « seillon » qui demeura jusqu'au soir près de la porte d'entrée de l'écurie.

Lorsque ce fut l'heure de « gouverner », Sami fit sortir son bétail pour l'abreuver à la fontaine. Il avait alors un très beau bœuf du nom de « Botza », au manteau rouge tacheté de blanc. Lorsque ce bel animal mit à son tour la tête hors de l'étable, ses yeux furent immédiatement attirés par le « seillon » où se trouvait, semblait-il, une eau parfaitement pure.

Il faut que ce jour-là Botza ait eu de la fièvre, une soif à tout vider et des narines de carton, car il eut à peine vu le liquide qu'il se dirigea de son côté, y plongea le museau et vida le « seillon » en trois gorgées.

– Mâtin, quel goût ! se dit-il.

Botza se redresse subitement, renifle, se secoue, brame, lève la queue et se précipite vers la fontaine pour y plonger ses narines et calmer l'incendie qui brûle dans son gosier.

Là, près du bassin, et sur le moment de rentrer à l'écurie, une ou deux vaches s'approchèrent du pauvre Botza, sans doute par façon d'amitié ; mais, en le flairant au museau, elles semblèrent se méfier de lui et lui dire :

– Mais, mon pauvre ami, où t'es-tu embardoufflé pour empester de la sorte ?

Il y eut jusqu'au jeune taureau « Fleuri », tacheté noir et blanc, arrivé depuis peu de la Gruyère, qui, en voyant la mine abattue du pauvre Botza, fit ses réflexions. À un moment donné, on le vit dresser la tête, tendre le cou, retrousser ses lèvres, montrer ses dents, en l'air, comme s'il voulait dire :

– Ah ! elle est bonne celle-là !

Botza, mal à l'aise, regarda du côté de l'écurie, alla tant bien que mal se mettre au chaud, mais non sans avoir, en passant, flanqué un formidable coup de pied au fatal seillon, qui s'en fut rouler sur le pavé.

Rien d'insolite ne se passa d'abord : vaches et génisses ruminèrent à leurs places, pensant sans doute à ce qui avait bien pu arriver à ce pauvre Botza... Mais, au bout d'une heure, voilà que celui-ci entre tout à coup en furie. Comme enragé, fou, on le vit tirer sur sa corde, dresser la queue, rouler les yeux, souffler avec colère, s'effrayer, bondir, tarter, ébranler son râtelier du choc de ses cornes, bouleverser le foin de sa crèche, hurler, jusqu'à ce qu'enfin essoufflé, éreinté, faisant mal à voir, on le vit s'abattre sur la paille écumant de rage et de fureur.

Au bruit de ce vacarme, Sami accourt avec les domestiques. On se regarde. On s'interroge.

– C'est une crise !

– On lui a jeté un mauvais sort !

– Il est tombé du haut mal !

- On l’a ensorcelé !
- Il est perdu !
- Vite au vétérinaire !

On eut bientôt la clef du mystère. *Botza avait bu du kratz.*

Que faire ?

On le laissa tranquille, bien tranquille. On l’entoura de paille fraîche ; on l’y laissa reposer à l’aise. Il resta couché et dormit pendant de longues heures.

Lorsqu’il revint à lui, ses yeux étaient battus et tristes. Il regarda de droite et de gauche, se demandant ce qui s’était passé, depuis l’instant où il avait été à la fontaine. Pendant longtemps, il ne voulut rien manger, ni boire. Il n’avait plus d’appétit et mit un assez long temps à se remettre.

Inutile d’ajouter que la leçon profita. En bœuf intelligent qu’il était, et qui tient à sa propre conservation, Botza ne remit plus le nez dans un seillon d’eau-de-vie ; vous pouvez en être sûr. L’odeur seule le mettait en fureur.

En effet, chose curieuse, lorsqu’un jour, par plaisanterie, on essaya, près de la fontaine, de lui tendre une seille contenant un peu d’eau-de-vie, Botza ne cacha pas sa manière de voir : on le vit renifler avec horreur, faire un violent écart et se sauver en beuglant dans le verger.

Bien plus ! quand il revint de son escapade, on remarqua même à plusieurs reprises, qu’il se méfiait de passer près du banc où se trouvait le seillon qui l’avait enivré pour la seule et dernière fois de sa vie.

Après ce que je viens de conter, que l’homme qui a de l’entendement réfléchisse et compare.

Que celui qui se dit le « roi de la création » par son intelligence, mais qui l'est souvent si peu par sa volonté, ne craigne pas de se répéter souvent : *Pense au bœuf à Sami !*

## **Le cousin Théodore.**

*Souviens-toi du cousin Théodore* avait dit aussi Madelon, le fameux soir du parapluie. Que signifiait cette parole ? Vous allez l'apprendre en trois mots.

Le cousin Théodore, homme très bien, très estimé, n'était pas un buveur de profession du tout. Il ne s'était enivré qu'une fois de sa vie, mais sa rentrée au logis, ce soir-là, fut navrante et terrible.

Pour la seule et unique fois où il se laissa prendre et terrasser par la boisson, il lui en coûta cher.

Voyez plutôt.

M. Théodore, comme on l'appelait dans la contrée, avait un intérieur charmant, la plus gentille des femmes et un fils unique de dix ans, qui était leur joie et leur rayon de soleil.

Un soir, en temps d'agitation électorale, M. Théodore prit part à un banquet très animé, ou par extra, on s'échauffa beaucoup. Il chanta, pérora, but plus qu'à son tour. Les vapeurs de l'alcool lui envahirent le cerveau, et, le sang à la tête, la langue épaisse, titubant, voyant double, il regagna son logis sans qu'il fût très tard.

On l'attendait à la maison. La lampe était allumée au logis tranquille.

L'enfant qui n'avait pas vu son père de tout le jour, l'entendant rentrer ne fit qu'un saut, courut à sa rencontre, et, du haut de l'escalier de pierre, frappant ses mains de joie, cria :

– Voilà papa ! voilà papa !

Pauvre père !... humiliant retour ! Dans la demi-obscurité du vestibule, on le vit chercher la barrière à tâtons et monter en chancelant les marches de l'escalier.

Lorsqu'il fut arrivé à l'étage, son fils ouvrit ses bras et lui tendit ses lèvres pour l'embrasser ; mais, – ô malheur ! ô vertige ! – le père, trébuchant au bord de l'escalier et posant lourdement sa main gauche sur l'épaule de l'enfant, tomba avec lui. Avec un bruit sourd, atroce, tous deux roulèrent comme une masse les degrés du perron.

Deux heures plus tard, le docteur entra dans la maison et y passa la nuit.

Quelle nuit !

– Une des plus affreuses de ma vie, conta le médecin. De temps en temps, j'allais à la fenêtre l'ouvrir pour rafraîchir mon front enfiévré.

Dans son lit propre, étendu sur sa couche, l'enfant était mort.

Près de là, sur une chaise longue, la mère était couchée, pâle, inerte, sans connaissance.

Et lui, le chef, le père, le pauvre malheureux, dans la pièce voisine, dormait, comme dort un homme ivre, sans que rien pût le tirer de sa torpeur.

Oui, il dormait, lui, d'un sommeil lourd, stupide, tandis que sa femme, épouse charmante, évanouie d'effroi, était sur le seuil de la tombe, et que leur enfant, d'une pâleur de marbre, portait

à la tempe la marque bleuâtre du coup mortel reçu en tombant sur un des angles de granit du perron.

Enfin Théodore s'éveilla.

– Où suis-je donc ? dit-il en voyant à ses côtés le docteur et en passant ses mains agitées sur son front en désordre. Que se passe-t-il ici ?

– Rien d'heureux, hélas !

– Où est mon fils ?

– Vous ne sauriez lui parler.

– Où est Albert, docteur ? Répondez !... Je veux le voir... Que signifient ces airs de mystère ?... Ne suis-je pas le chef ici ?

Pour éviter une scène d'extrême violence, le docteur dit :

– Puisque vous le voulez... venez !

Il ouvrit la porte et, soutenant le père par le bras, il le conduisit près du lit de l'enfant.

– Vous pouvez le revoir... mais quant à lui parler... pauvre père !

– Quoi donc ?

– Vous ne le pouvez plus.

– Horreur !

Et le docteur, pâle d'émotion, soulevant le linceul qui cachait le visage de l'enfant, découvrit ce beau corps inanimé, en ajoutant ces simples mots :

– Il a expiré avant minuit.

– Mon Dieu !... serait-il vrai ? Albert mort !... Mon fils tué... par ma faute !... Quel châtement !... ô misérable que je suis !...



Et le pauvre père, tordu par les remords et la douleur, se laissa tomber au pied du lit en poussant des cris affreux.

Un an après, cet homme intelligent, dont le bonheur avait été brisé en une seule nuit, rendait le dernier soupir dans une maison d'aliénés.

Son corps fut déposé près de la tombe de sa femme et de son fils.

Il ne s'était enivré qu'une seule fois.

*Souviens-toi du cousin Théodore.*

## **Au fond du puits.**

Maintenant que vous avez compris pourquoi la vaillante Madelon, en guise d'avertissement, parlait ainsi à son mari, tantôt de son pauvre cousin, tantôt du bœuf à Sami, je vais vous conter, pour finir, comment, avec son faiblard d'époux, qui ne voulait donc se corriger que par degré, elle finit par obtenir la victoire.

Ah ! les femmes, quand elles tiennent la corde par le bon bout, ne lâchent pas de sitôt ; et vous allez voir qu'il fut au bout de la corde, où et comment.

– Madelon ! lui dit David un soir. À voir ma moustache qui grisonne, je m'aperçois que j'ai dépassé l'âge de mourir jeune. Il me semble que je sens venir l'escient des derniers jours... Les amis sont morts. La sagesse arrive et la fougue s'en va... Ton mari, je crois, va te faire plaisir... Mais crois-moi, il ne faut pas le brusquer ; va tout doux, par degré ! Et tu verras bientôt... t'inquiète !

– Belles phrases ! se dit Madelon. Que j'en ai entendues, de cette espèce. Et ce refrain ? Par degré ! par degré ! que mes oreilles en sont lassées et mes nerfs fatigués... Il n'y a pas ! il faut pourtant en finir une fois. Mais comment ?... Il ne manquerait plus qu'un soir, en rentrant plein de vin, il n'aille, ce qui a déjà failli arriver une fois, glisser, tomber et se dévaler dans le puits du jardin, où, ma parole, il ne descendrait pas *par degré*, mais ferait un plongeon digne de sa parlotte.

Chose curieuse ! ça ne manqua pas.

Une semaine plus tard, après une assemblée de laiterie, David Torgnolet rentra, après onze heures du soir, très « influencé » et même « avec un panache des grands jours ».

Or, en passant par le jardin et en voulant sauter un petit mur de séparation, il arriva sur les planches du puits, où il glissa, tomba, et, entre deux fragments de bois pourri, se dévala et... piouf ! disparut dans le trou noir avec un joli bruit d'eau remuée.

Heureusement qu'à cette saison, le puits n'avait que quatre à cinq pieds d'eau. Il n'en fallait pas davantage pour que David en eut jusqu'au menton. On l'entendit d'abord « botasser, gargariser », éternuer, puis crier comme un aveugle :

– Madelon, au secours ! je suis dans le puits ! tout au fond ! À l'aide !

Madelon, qui ne s'était pas encore couchée et filait à son rouet, entendant les bramées de son homme, se dit :

– Ah ! cette fois, il a son affaire.

Le sang lui donne le tour ; elle allume le falot et arrive au bord du puits.

Elle se penche, regarde en bas, et voit Chopineau ayant de l'eau jusqu'aux épaules et lui faisant des yeux, mais des yeux de

misère et de supplication qu'elle ne savait pas si elle devait rire ou pleurer.

– Ah ! t'y voilà, cette fois ! tu as ton compte ! Que t'avais-je dit ?

– Eh ! s'il te plaît, ne me gronde pas maintenant. Madelon, fais jouer la poulie ; lance-moi la corde et tire-moi dehors.

– Oui, mon petit, on y va de suite.

Madelon, qui se rend compte qu'elle tient son renard dans la trappe et la leçon qu'il lui faut, se dit : « Il ne fait pas froid ; il n'est pas blessé ; n'allons pas trop vite ; sauvons-le *par degré*. »

– Voilà le seau et la corde. Empoigne-les ! Y es-tu ?

– Oui, ma Madelon.

– Me promets-tu d'être sage à l'avenir ?

– Oui, tire seulement.

Madelon fait jouer la manivelle un moment. La poulie crie. David remonte peu à peu de l'abîme en « tournicotant » comme un lustre dans son puits. Les pieds sont bientôt hors de l'eau.

– Me jures-tu d'en finir avec ton eau-de-vie ?

– De grâce ! dépêche-toi, Madelon.

– N'iras-tu plus avec ta bande de vauriens ?

– Tire, tire, je suis tout trempé.

– Ah ! tu ne veux rien jurer, ni promettre. Eh bien ! moi aussi, j'irai par degré.

Et piouf ! elle le replonge.

– Oui, tout doux, tout beau, mon ami ! Je te tiens, mon boillat. Nous allons te faire pirouetter et valser à l’hameçon jusqu’à ce que tu m’aies promis d’en finir.

– S’il te plaît, Madelon, je barbotte, je gèle ; tire, tire !...

– Seras-tu sage ?

– Oui, quand je te dis ; ne lanterne pas.

Madelon fait derechef chanter la poulie. Au clair de la lune, on voit enfin apparaître la face ruisselante, sale et cocasse de David Torgnolet, qui n’avait rien de fier avec ses yeux en bredouille, son nez cabossé et sa mine emberlicoquée.

– Ah ! te voilà. Tu es propre et joli ! Je te fais mon compliment.

– S’il te plait, ne fais pas ta gouttière !

– Comment dis-tu ?

– Oui, nom de sort ! ne peux-tu pas te dépêcher à la fin, s’écrie David en colère, au moment où il va poser la main sur le bord du puits.

– Ah ! tu te fâches ! c’est ainsi que tu me remercies ! Tout doux, mon petiot ! Hardi ! Par degré ! Encore un plongeon. Marche !

Et cric, crac, la poulie tourne dans l’autre sens. David pirouette en bas et rebarbotte dans l’eau du puits.

– Madelon ! Madelon ! Pitié ! Je me noie ! Au secours... Je te jure de te faire plaisir.

– Et de rompre pour la toute ?

– Oui.

– Bien sûr ?

– Aussi sûr que je suis dans l'eau.

– Tu le jures ?

– Je le jure.

Cette fois la poulie chanta gaîment, d'un trait, sans longs arrêts, ni degrés. Madelon triomphante aida David à sortir du puits. À deux, on courut au logis ; on fit du café noir ; on mit une bonne fascine sèche sur les braises du foyer ; on mit le « moine » dans le lit ; et quand David fut sec et dégrisé, on le vit tranquillement et tout penaud s'enfiler entre ses draps.

Dès lors, la leçon porta ses fruits, et, on peut le dire, la promesse fut tenue.

Madelon, après avoir été un peu vive, prit son homme par la douceur et le succès couronna sa patience.

Au reste, sitôt qu'elle le voyait faire mine de broncher, elle ne lui parlait plus, ni du « bœuf à Sami », ni du « cousin Théodore » ; elle n'avait qu'à lui dire :

– Tu sais, David, rappelle-toi le puits... Et gare au plongeon !

## LE REVENANT DU CIMETIÈRE

Mon cher oncle Frédéric,

Il faut que je t'écrive par rapport à une aventure qui nous est arrivée hier et qui amusera, j'en suis sûr, la tante. Rien que d'y penser, ma pauvre femme en a encore la grûlette. De sa vie elle n'a eu une aussi puissante frayeur.

C'était contre les dix heures du soir. On avait tout bien gouverné. Chacun était rentré. On était prêt à se réduire. Les petits dormaient.

La nuit était plus noire que de l'encre. Le vent soufflait. On l'entendait piouler dans la grange et sur le soliveau. Les sapins faisaient grand bruit. On sentait venir l'orage, quoi ? ou, en tous cas, une grosse carre.

Seule, la mère était sortie pour aller chercher encore un seillon à la fontaine. Rentré dans la chambre, je curais ma pipe près de la fenêtre.

Tout à coup, ne voilà-t'y pas la Julie qui revient en courant, les yeux tout épouairés ; elle ne pouvait pas ravoir son souffle.

– Jean-Louis ! qu'elle me dit, Jean-Louis !... Mon père ! est-il possible !... Viens vite !... on aperçoit !...

– Tais-toi ! que je lui fais ; ce n'est pas possible !

– Je te dis que si... J'ai aperçu là-bas... derrière l'église... près de la cure... dans le cimetière... près du mur...

– Eh ! bien, quoi ?

– Un homme qui rebouille les morts.

– Aque ! te voilà toujours avec tes histoires.

– Eh ! bien, viens voir... viens voir, qu'elle me fait, si tu ne veux pas le croire.

Bon ! je t'enfonce mon bonnet noir sur les oreilles et me voilà dehors. On ne voyait pas une goutte. La femme avait pris un manche à balai d'une main et de l'autre elle trivognait mon molleton.

Arrivés près de la fontaine, elle me dit :

– Tiens ! ne vois-tu pas... là-bas, cet homme contre le mur ? Je te dis, moi, que c'est le sorcier ou le revenant.

Ma foi, il n'y avait pas à dire : le revenant y était bien. C'était un puissant gaillard. On le voyait rebouiller le cimetière. Tantôt les bras en bas, puis les bras en l'air, il se baissait, se relevait, faisait trente-six manières.

« Que diantre fait-il bien là ? que je me dis. Je n'ai pourtant pas la berlue. C'est bien un homme. Je parie qu'il déterre un mort... Oh ! il y a de la sorcellerie ou de la canaillerie par là. »

Mon cher oncle Frédéric, mon cœur battait la générale. Mais je me suis mis à penser : « Pourtant, Jean-Louis, tu n'es pas un foutriquet ! Ce n'est ni un revenant, ni un Allemand qui veulent te faire peur. »

Bon ! je ne fais ni un ni deux ; je te prends un caillou sur le mur et, crah ! je te l'y jette contre ; après quoi je baisse la tête et je me cache.

Au bout d'un moment, je me relève ; je guigne : rien n'y a fait ; mon corps continuait son commerce.

– Attends-te voir, pourtant ! Tu auras bientôt ton affaire !

Je prends une palanche. Il s'agit de lui tricoter les côtes au tout fin.

– Non, non, Jean-Louis, n'y va pas ! que me dit la Julie, en me tirant par la manche et en n'osant pas crier, tant elle avait peur. Tu attraperas un mauvais sort. S'il te plaît, mon Jean, ne fais pas le fou !

– Laisse-moi faire ! que j'y fais. Cache-toi derrière la fontaine et pas un mot !

– Non ! Jean, mon Jean, n'y va pas ! écoute-moi !

– N'aie pas peur !

Je longe le petit mur du cimetière avec ma palanche. Il s'agissait de prendre le gaillard par derrière et de lui roiller dessus sans avertissement.

Je fais vingt pas à croupeton ; je m'arrête pour regarder par-dessus le mur, pour voir si ce grabellou y était encore. Oui, ma foi, il y était !

Ah ! mon cher oncle Frédéric, je t'avoue qu'à ce moment l'émotion m'a pris, et je me suis mis à trembler comme la feuille. Je me suis mis à réfléchir, à penser en moi-même qu'on est pourtant bête de s'exposer pour rien, de se faire tant de mal pour peu de profit, que je n'aurais pas dû me mêler de cette affaire, que la Julie pourrait avoir raison, que les femmes ont bien du bon, que je serais mieux dans mon lit, etc.

En vérité, n'était la bourgeoise, j'allais virer les talons.

« Tout de même... mais ! Jean-Louis ! que je me dis, ah ! tu n'es pas plus crâne que ça ? Tu irais caponner ! Voyons, es-tu un



municipal ou une Jeannette ? As-tu passé ton école ou n'es-tu qu'un taborgniau ? Hardi ! il s'agit de se montrer, d'arriver près de lui, de cambillonner ce mur et d'y donner la brûlée, en lui touchant la peau un peu lestement... Si tu renasques, tu n'es plus un citoyen ; il te faut rendre tes épaulettes. »

Un peu remis par tous ces raisonnements et talonné par la Julie, à laquelle il aurait fallu dire que j'avais eu peur, je me glisse un peu plus loin, comme un matou. Arrivé au bon coin, derrière la muraille, près de l'endroit où devait être mon sorcier, j'écoute un moment... Rien ! point de bruit ! excepté les vaches de l'oncle Abram, qui tapaient des cornes, là-bas, dans l'écurie, et les sons du violon de monsieur le ministre, qui, près de sa fenêtre, jouait encore, pour finir la veillée, un petit refredon.

« C'est le moment, que je me dis. Allons-y rondo et tapons sur le coquin ! »

Des deux mains, je prends ma palanche, tout doux je me mets de pointe ; je m'aguille sur le mur ; je lève les bras... Je prends mon élan et, en sautant en bas, crah ! je donne un si terrible pétard, que ma palanche casse et que me voilà dans le cimetière, étendu dans les mottes et les cailloux.

Oh ! mon pauvre oncle, si tu avais vu ton neveu dans ce moment, lui, un municipal, le nez dans les orties ! J'étais plus mort que vif. Je n'osais pas lever la tête, ni ouvrir les yeux ; je m'attendais à être assommé de suite.

« Jean-Louis, tu es cuit ! que je me disais. C'est ta dernière. Le sorcier va te régler ton compte. »

Pas du tout ! pas un mot ! pas le moindre mal !

Je me relève : point d'homme ! mais sais-tu quoi, oncle Frédéric ? Contre le mur du cimetière, l'ombre de monsieur le ministre, qui, dans sa chambre, jouait du violon !

Et voilà, mon bon oncle, comment bien des femmes font les revenants !

# GANGANET

## *Récit de Jean-Louis.*

Ne nous vantons jamais d'un cadeau... surtout pas avant de l'avoir fait.

Se louer soi-même n'est pas joli. La vanité mène à la confusion.

Qui est maître de sa langue s'épargne bien des ennuis.

\*\*\* \*\*

Ce que je dis là me vient à l'esprit à propos de la petite histoire que je vais vous conter.

Elle va vous montrer comment, dans notre humanité de misère, si tourmentée par des vents de malice, un brave campagnard, si honnête qu'il soit, peut, avec les meilleures intentions du monde, se trouver un jour à l'affront.

Il s'agit de mon ami Pierre Ganganet.

Avec Suzette, son épouse, il demeurait au bas de notre village. Je dois dire « demeurait » ; car hélas ! il n'y est plus. La maladie lui a fait sa dernière visite, et mon brave, au printemps

dernier, ne s'est il pas laissé mourir, troussé en dix jours par *l'influenza*.

Chacun le regrette.

En 1863, nous avons passé l'école militaire ensemble à Lausanne. On était de la même chambrée ; et, soit à la manœuvre, soit au repos, soit à la Tournellette ou chez Bize, on nous voyait toujours bien unis et contents.

Aussi beau grenadier que bon campagnard, mon brave Ganganet n'était pas de ceux qui ont honte de porter de la laine, ni de manier le fossoir. Il n'en avait pas plus de chagrin que de ses grands pieds, dont ces marauds de fignolets de la ville avaient le toupet de se moquer.

C'est vrai, – soit dit entre nous, – qu'en fait de pieds, il en avait une paire, mais une paire d'extra ! Celui qui, sans le vouloir, avait le malheur d'avoir les siens dessous, en gardait la mémoire, sans compter qu'il en avait pour un moment à l'hôpital.

Aussi, quand, le matin, après les sons de la diane, Ganganet mettait ses souliers, les camarades ne manquaient jamais un petit coup de rigolades sur ses chaussures.

– Tu t'embarques, Ganganet, disaient les uns.

– Voilà Finepatte qui attelle, criaient les autres.

Et mon brave grenadier ne répondait rien du tout. Il laissait dire ou bien riait avec. À quoi bon se fâcher ?

Bon cœur et bonne mine, mon Pierrolon – c'était un de ses surnoms, – ne voulait le mal de personne ; car il n'était ni dans les pauvres, ni dans les riches.

S'il avait du bien au soleil, il avait bien aussi quelques dettes à l'ombre.

Et Dieu sait qu'il n'est pas le seul.

\*\*\* \*\*

À l'église, chaque dimanche matin, ou à peu près, nous nous trouvions côte à côte dans le chœur du temple, sous la fenêtre du fond. C'était notre place.

Lorsque Ganganet se mettait à chanter, chacun dans l'assemblée s'en apercevait, car il avait une voix d'attaque, un vrai timbre de « gros major », quoi !... Et pourtant, depuis la campagne de 1870, aux frontières, il n'avait plus qu'un seul poumon, l'autre lui avait faussé compagnie après un coup de froid piqué dans une nuit de garde.

En vérité, il lui en serait resté deux que, bien sûr, il n'aurait pas su qu'en faire, tellement il avait un bon coffre et que les cordes de sa basse résonnaient fort.

En tout cas, pour sa voix, il savait la gouverner. C'était au point que, lorsque Monsieur le régent embrillait un psaume, on ne savait pas trop lequel du chantre ou de Ganganet commandait la parade et la musique. Ça chatouillait la lchette de notre instituteur, qui se voyait ainsi distancé pour ses fonctions d'église, et qui, pour cela, ne pouvait qu'en vouloir au beau timbre de Pierrolon.

\*\*\* \*\*

Mais ce qui tracassait Ganganet pour son compte, ce n'était pas le chantre de la paroisse, c'était bien autre chose.

Depuis plusieurs semaines, il se sentait chagriné de ne plus voir sa Suzette monter avec lui au temple. Elle s'était laissé em-

mitouffler par des fanfares et des casquettes rouges, puis embri-  
gader dans *l'armée dite du salut*.

Soit ! Vive la liberté !

Mais, tout de même, ça tordait le cœur de mon grenadier, homme de cœur et de bon sens, par rapport à la famille, aux sentiments et à la paix du ménage. Si bien que Pierrolon, – qui aimait sa femme autant que son Église, mais n'était pas pour les tintamarres, mais pour la piété sans vacarme, – en avait les yeux rouges rien que d'en parler.

Pensez donc : quand on a toujours marché d'accord dans la crainte de Dieu, – lorsque, devant son pasteur, on a promis d'aimer son Église (une Église où il ne se prêche que le bien et la vérité), – quand on a juré de la soutenir et de travailler à son bonheur, et puis, un beau jour, s'entendre dire des paroles sèches sur son compte, la planter là, quitter sa cuisine et son devoir, abandonner sa maison, son plantage, et se mettre à coura-  
ter de-ci, de-là, le soir, le jour, comme si un vent de folie avait passé sur la maison,... en vérité, voyons : vous croyez que, pour un homme qui n'est pas un enfant, ça ne lui fricasse pas le sang et la gaîté ?

Voyez-vous, je veux la liberté pour tout le monde ; je désire qu'on ait des égards, en religion surtout, pour toutes les opi-  
nions respectables ; ainsi vive la « Croix bleue ! » et je souhaite, comme un autre, que ces ivrognes qu'on voit rôder dans le pays, de pinte en pinte, soient ramenés dans le bon chemin par ceux qui ont le coup ;... soit ! mais qu'il y ait des pédrioles d'Anglaises qui, « au nom du Seigneur, » viennent nous disloquer nos pa-  
roisses, troubler nos familles, nous faire croire qu'elles ont seules la vraie religion, et que nous ne sommes tous que des ignorants et des arriérés... oh ! alors, je vous le demande, est-ce des manières et des raisons de charité ? Ne feraient-elles pas mieux d'aller ramoner dans leur propre pays, là où la suie ne manque pas, et nous laisser tranquilles ?

Pour ma part, en voyant tant de tapage et de divisions, les bras m'en tombent parfois de dépit, et je me demande, si, – pour le bien, la vérité, l'amour, – nous n'allons pas, dans certains endroits, à reculons.

C'est qu'il faut les entendre dans certaines de leurs réunions.

Dieu me préserve d'être de ceux qui leur rendent le service de les taquiner d'une manière ou d'une autre. Jamais de la vie ! Mais quand on voit ces gens dans leurs allées et leurs venues, quand on les entend appigeonner le monde, à grand fracas, faire les cent dix-neuf coups jusqu'à ce qu'il y en ait un ou deux qui aillent s'égalancher sur une estrade, quand, au bout d'une heure, on a eu les oreilles étourdies par leur fanfare et leurs « alléluias, » moi je me dis : tout ça c'est pour les nerfs ! c'est de la poussière et du bruit. De cette ferblanterie le pays peut très bien se passer.

\*\*\* \*\*

Mais pour en revenir à mon ami Ganganet, ne faut-il pas que, grâce aux trompettes, aux panaches, au goût du nouveau, sa Suzette, qui a plus de nerfs que d'escient, se laisse entortiller par ces Anglaises.

Oui, ma foi, c'est la pure vérité !

À peine cette bande « alléluia », avec ses chapeaux bleus en avant-toit, ses rubans rouges, eut-elle envahi le village, semant ses journaux et ses feuilles : *En avant !... Cri de guerre !... Sang et feu !...* que ma Suzon, comme une ingrate pernette qu'elle est, dénoue son tablier, quitte sa maison, son église, trace après ces trompettes et s'appond à la bande.

Au bout de quinze jours, tout fut sens dessus dessous dans le village : babils, disputes, ménages en déroute, soupes brûlées, rentrées tardives, colère des hommes, départs des filles, impertinences des femmes, gifles, pétards, vitres bicolées, meubles en briques, vacarme effroyable, un vrai cyclone de misère, quoi !

Certes, ce n'est pas moi qui irait dire du mal de nos femmes ; il en est, chez nous, de toutes braves ; mais, franchement, il n'y en a pourtant que trop auxquelles il suffit de voir miroiter du nouveau, d'apercevoir des pattes rouges qui brinlotent, ou d'entendre des fanfares qui roucoulent des valse pour des cantiques pour qu'elles se mettent à courir après, et se laissent prendre comme des perchettes à l'hameçon ; et puis qu'on a une peine épouvantable à les ravoïr : elles s'entêtent, se cotent sitôt qu'on les tarabuste, se tiennent par la main et en entraînent d'autres dans la bande.

– Que voulez-vous y faire ? me disait notre syndic ; il ne sert à rien de les chicaner, car plus on les taquine, moins on avance. C'est comme avec les cheveux blancs, plus on en coupe, plus il en vient.

Et le gendarme Philippe d'ajouter :

– Et puis qu'elles se tiennent si bien entre elles que si l'on marche sur le pied de l'une, c'est la tête de l'autre qui crie.

Mais patience ! Vous allez voir comment et pourquoi Suzette Ganganet est revenue dans son Église.

\*\*\* \*\*

Mon Pierrolon, comme je vous l'ai dit, avait une voix d'extra. Il raffolait de la musique et connaissait pour le moins plus de trente chansons.



Or notre pasteur, un tout vaillant pour le chant, avait, depuis deux ou trois ans, fondé une société dite de « chant sacré ». Elle marchait rondo. Ganganet en était le caissier et l'archiviste, depuis le remplacement d'un jeune municipal, dégomme du comité pour avoir proposé, l'année d'avant, en pleine municipalité, de renvoyer le Jeûne fédéral de quinze jours « parce que, disait-il, les pruneaux n'étaient pas assez mûrs ». On ne l'avait pas écoulé, ça se comprend, et tout le monde s'était moqué de lui.

Un matin, Ganganet se dit :

– Notre ministre se donne tant de peine pour faire progresser le chant ; en outre, au printemps, il m'a si gentiment baptisé mon dernier petit, qu'il faut que je lui fasse un plaisir.

Justement, dans ce temps, mon grenadier voyait se dorer sur le mur de son plantage une belle courge jaune, la plus grosse et la plus ronde de toute la commune.

– Je m'en vais la couper et la porter ce soir à la cure, se dit Ganganet ; ça veut être agréable à notre brave pasteur, ainsi qu'à sa dame.

Bon ! En règle !

Pierre coupe sa courge, la met sur une hotte, la recouvre d'un linge blanc, bien attaché au-dessus ; puis il se met en route du côté de la cure, qui se trouve au haut de la montée, à demi-heure de chez nous.

C'était au milieu de septembre ; la journée avait été belle, le soleil réchauffait les vignes de ses plus chauds rayons.

En passant, avec sa hotte ainsi chargée, devant l'auberge de la *Grappe d'or* dite *Au rendez-vous des amis*, Ganganet se dit :

– Mâtin ! je me sens la ruelle du boire rudement sèche et j'ai la salive trop en défaut pour ne pas prendre trois verres à la

riflette... Hardi ; vite un demi-litre de vieux, avant de faire la montée.

Sur ce raisonnement, mon Pierrolon fait un « à gauche », dépose avec respect son fardeau sur le banc, situé devant l'auberge, entre dans la salle à boire et rau ! rau ! rau ! commande sa picholette.

Le vin fut lestement servi ; ce n'était pas du pénible. Il fut apprécié, comme de juste ; et, pendant que Ganganet se mouillait consciencieusement la garguette et racontait à qui voulait l'entendre où il allait, ce qu'il portait dans sa hotte, pour qui, pourquoi, comment... ainsi, ainsi, sa langue de batoille lui joua un vilain tour, et ce fut bien son dam.

Voici l'affaire :

Deux gamins du garde champêtre Torgnolet, qui n'étaient pas parmi les moindres de leur classe, ni pour la taille, ni pour la malice, se trouvaient par là. Depuis quelque temps, ils s'étaient mis, avec leur mère, de la bande « Alléluia ». Ils étaient connus pour des tout détertins et des farceurs.

Ils avaient vu entrer Ganganet à la *Grappe d'or*. Ils l'avaient entendu batoiller ; et, là-dessus, s'étaient dit l'un à l'autre, en clignant de l'œil :

– François, le père Pierrolon s'en va à la cure porter une courge à son pasteur ; c'est le moment de leur faire à tous deux une bonne farce.

Et Charles de répondre :

– Allons-y ! Alléluia !

Aussi, sans compter jusqu'à dix, ces deux bourtia de gamins n'ôtent-ils pas le linge de la hotte, déchargent la courge, et, tandis que Ganganet se régale d'un dernier verre et barjaque de

plus belle, mes compagnons mettent à sa place une grosse pierre ronde. Ils la recouvrent de foin, rattachent le commerce et décampent se cacher derrière la haie près de la fontaine.

Au bout d'un moment, Ganganet, sans se méfier de quoi que ce soit, sort de l'auberge en s'essuyant la moustache et en faisant claquer sa langue avec des airs de victoire.

– À présent, mon Pierrolon, en route pour la cure !

Ça y est ! Il allume un bout, charge sa hotte, et via ! chez Monsieur le ministre !

Tout en faisant la montée, il lui revint à la mémoire une de ses nombreuses chansons qu'il se mit à fredonner pour abréger son chemin ;

Salut, joyau de l'Helvétie  
Canton de Vaud, notre patrie,  
Notre berceau, notre terre chérie,  
Léman, ruisseaux, monts et coteaux  
Si beaux.

Sans trop nager dans l'abondance,  
Mais sans souffrir de l'indigence,  
On vit content dans sa modeste aisance  
Dans nos hameaux, sur ces coteaux  
Si beaux.

Nous suivons bien la tempérance,  
Mais pas tout à fait l'abstinence,  
En arrosant un peu notre pitance  
De ce bon vin de nos coteaux  
Si beaux.

Jean-Louis va conter fleurette  
À sa Julie, son amourette  
Et tous les deux chantent sous la coudrette :  
« Ah ! qu'on est bien sur ses coteaux  
Si beaux ! »

Quand vient la fête du village,  
Chaque fillette au blanc corsage,  
S'en va gaiment danser sous le feuillage  
Des verts ormeaux de nos coteaux  
Si beaux.

Qui, vraiment, ma douce patrie,  
Mon berceau, ma terre chérie,  
Mon désir est de terminer ma vie  
Près de ton lac, sur tes coteaux  
Si beaux.

\*\*\* \*\*

En fredonnant ces couplets, mon pauvre Ganganet arrive à la cure. Si son front ruisselle, son œil est tout brillant de gentille gaîté. Que voulez-vous ? on est toujours content d'aller faire plaisir à quelqu'un. Et puis, voyons donc, une belle courge... c'est que ça ne se donne pas tous les jours !

Pierrolon tire la sonnette. Le cœur lui battait fort et ses reins demandaient du relâche.

La servante arrive. Elle le fait entrer dans le grand corridor, juste au moment où Monsieur le pasteur descendait avec sa dame du premier étage de la maison.

– Bien le bonjour, Monsieur le ministre.

– Bonjour, Pierre !

– Je vous prie bien d'excuse de vous déranger ainsi.

– Les gens dérangés, mon brave ami, ne sont point ici. On les met ailleurs.

– D'accord !

– Et quel bon vent vous amène ? Rien de mauvais, j’espère.

– Oh ! là non ! Monsieur le pasteur, bien au contraire, puisque je viens justement, avec ma hotte, pour vous remettre un petit cadeau.

– Un cadeau, monsieur Ganganet ! Que me dites-vous là.

– Oh ! ce n’est pas grand’chose, pas même la peine d’en parler !... Mais Monsieur le pasteur a été tant bon pour notre petit Louis et s’est donné tant de mal pour remonter le chant dans la paroisse que je me suis dit : « Il faut que je remette à Monsieur la plus belle courge de notre jardin... » Et puis voilà !

– Et qu’elle a l’air fort belle !... Quelle courge, mes petits amis !... Voyez-vous ça !... Quel colosse !... Les jardins du pays n’en ont jamais vu de pareille.

– Et puis qu’on en sent le poids quand on l’a sur le dos, Monsieur le ministre... allez toujours !

– Brave ami, j’en suis certain ! Mille merci pour cette gentille attention ! C’est fort aimable de votre part et vous me faites un grand plaisir... Seulement, au lieu de causer ainsi au vestibule, il serait temps qu’on vous déchargeât.

Les enfants du pasteur sont accourus. Ils s’empressent autour de la hotte, et Louise, sa servante, avec un gros panier, vient d’un air ravi compléter le cercle.

Se donnant alors des airs indifférents, mais avec un bon sourire, tout pétillant de joie, Ganganet dénoue la serviette de sa hotte, heureux de mettre à la lumière l’énorme courge, jaune d’or, qui, pendant un ou deux jours, allait varier le menu des repas du presbytère.

Ganganet défait le dernier nœud, lève le linge. Oh ! malheur ! Quelle surprise et quelle exclamation !

– « Sorcellerie du diable ! » hurla Pierrolon, comme foudroyé d'émotion à la vue de la grosse pierre enfouie dans le foin, là où ses mains honnêtes avaient déposé le plus beau fruit de son domaine... « Oh ! chagrin de ma vie ! Quel affront ! »

Et le voilà tout caftie (capot), se grattant l'oreille et ne sachant que dire, comme une poule enfermée dans une église.

– Que s'est-il donc passé, mon bon Ganganet, demande Monsieur le pasteur.

– Oh ! cent mille pardons ! Monsieur le ministre... mille excuses pour l'ennui et pour ma colère ; mais c'est qu'on m'a joué un tour... C'est la bande « alléluia », j'en suis sûr.

– Comment dites-vous ?

– Je parie que cette vilaine farce m'a été faite pendant que j'étais à la *Grappe d'or*, avant de faire la montée... Poison de « Grappe ! » rendez-vous des canailles !... va !

– Mais qui donc peut s'être permis ?

– C'est, j'en suis certain, le fils à la mère Torgnolet... Voyez-vous, Monsieur le pasteur, depuis que ces femmes et ces gamins sont sans cesse à courir à ce théâtre de religion et à tracer après ces trompettes, depuis qu'ils ne passent plus leurs soirées à la maison et qu'ils ont quitté notre église pour aller à côté de la grosse caisse et des Anglaises, tout va de travers par ici ; il n'y a bientôt plus de respect pour rien ! c'est la dégringolade de la famille et de la religion ! Et ça me boit le sang ! comprenez-vous ?

– Eh bien ! mon bon Pierre, patience !... laissons faire le temps et le bon sens. Pas de vengeance ! Pas de colère ! Ne vous tracassez point de cet ennui. S'il y a des polissons, Dieu saura bien les trouver... Pour ma part, je vous remercie de tout cœur de l'attention. J'y suis très sensible. Aussi avec ou sans courge,

nous allons nous asseoir et prendre un doigt à votre bonne santé.

– Jamais de la vie ! Monsieur le ministre... Oh ! je suis trop à l'affront.

– Voyons donc : un verre de 87.

– Oh ! ce serait même du 70 d'Yvorne qu'il ne descendrait pas, tant le chagrin me serre le cou. Après une affaire ainsi, le mieux est de détalier au plus court.

– Eh bien ! venez au moins manger un petit morceau !... entrons ensemble. Nous causerons.

– Rien de rien, Monsieur le pasteur. Impossible ! Il faut que je mette au clair cette aventure, que j'attrape ces polissons et leur apporte en deux mots ce qui leur revient... Bonsoir à la compagnie et mille excuses, Monsieur le pasteur... À une autre fois !

\*\*\* \*\*

Sur ces mots, Ganganet descendit l'escalier et reprit la route à grandes enjambées.

– Brigand de brigand, s'écria-t-il, quelle affaire !

– Aussi... qu'avais-tu besoin de tant ganganer et causer par les chemins ? Mauvais babillard que tu es.

Ainsi parlait sa conscience.

Comme la foudre, Pierrolon arrive au village, passe devant l'auberge, attrape, dans le pré, les petits Torgnolet jouant avec sa courge ; il leur tire l'oreille d'importance, reprend son bien, et vient d'un trait tout raconter à sa femme.

Oh ! mes amis ! quelle scène ! Suzette n'en put croire ses oreilles. Elle faillit tomber à la renverse quand elle vit le chagrin de Pierrolon.

Elle fut si capote de cette affaire, si scandalisée que des jeunes gens de la « réunion » aient pu faire à son mari une aussi vilaine farce ; elle se sentit prise d'une si bonne vergogne à l'endroit de son époux – un bon parmi les moins mauvais – qu'elle jura le soir même qu'elle ne dirait plus un mot aux Tor-gnolet, qu'elle quitterait la bande « alléluia » et rentrerait dans l'Église qui avait vu son baptême, son mariage et abrité ses plus beaux moments.

Ainsi fut fait.

Ganganet en fut tout joyeux. Les larmes dans les yeux, il embrassa Suzette sur les deux joues. L'amour et la paix revinrent au logis.

– Ainsi donc, dit Ganganet, à quelque chose malheur est bon !... Mais, pour une autre fois, il fera chaud : 1° avant que je retourne à la *Grappe d'or*, où l'on se moque de braves gens, et 2° si je vante un cadeau avant de l'avoir fait.

La leçon profita. Ganganet tint mieux sa langue, et Monsieur le pasteur, au lieu de recevoir une courge, en reçut deux.



# **RODOILLET ET LE BOURREAU DE BERNE**

Un peu de présence d'esprit avec un grain de malice peut nous tirer parfois des plus mauvais pas.

Quand on fouille dans le passé d'un pays, pour en conter l'histoire il peut arriver souvent d'entrer en joie, soit à l'aspect de quelques caissons vermoulus, renfermant de vieux manuscrits inédits, soit à l'ouïe de traditions curieuses, d'anciens récits qu'on se reedit, au village, en hiver, contes naïfs ou tragiques, dont l'allure a je ne sais quelle valeur morale et piquante.

Je voudrais, en ces quelques pages, fixer celui dont, en 1897, j'avais pris note, alors que j'avais accepté la tâche de préparer, par diverses conférences populaires, le Centenaire de l'indépendance vaudoise (1798-1898). Ce souvenir du passé m'a fait sourire ; peut-être vous plaira-t-il ? Que ce soit de l'histoire ou de la légende, peu nous importe ici. En tout cas, le fond est du vieux cru vaudois.

Transportons-nous, comme époque, avant 1798, dans le Pays de Vaud.

C'était au temps de l'oligarchie bernoise, du règne de Leurs Excellences magnifiques et fort redoutées, suçant le peuple vaudois dans ses terres et dans ses biens. C'était l'époque des gros baillis, aux mentons doubles et aux formes rebondies, menant

joyeuse vie en été et somnolant en hiver, après leurs repas, devant leurs « chauffe-panse ». C'était au temps des dîmes et des cens, de l'Ours enfin dont la patte robuste pouvait manquer de grâce et d'élégance, mais jamais de griffes, ni de vigueur.

Or, au pied d'un des vieux châteaux du pays, vivait en sa maisonnette un paysan, malicieux et rusé, doué de beaux yeux vifs, de cheveux roux et surtout d'une langue alerte et piquante dont il se servait plus qu'à son tour, surtout lorsqu'il avait bu.

On le connaissait dans la contrée sous le nom de Rodoillet, dit le Renard.

Vers 1790, il pouvait avoir quarante ans ; et plus les années s'accumulaient sur sa tête, plus il sentait grandir, dans le seul palais qui fut le sien, une dent mais une dent énorme contre Leurs Excellences et MM. leurs baillis, dont les installations dans les meilleures demeures du pays, les fêtes et les exigences fiscales agaçaient son humeur indépendante. Les procédés de Berne, et surtout l'accent de Berne, mettaient Rodoillet en fureur.

C'est lui, dit-on, qui fit une réponse assez malicieuse un jour au cousin de Monsieur le bailli. Celui-ci faisait avec excès l'éloge du canton de Berne et des montagnes de l'Oberland au détriment du Pays de Vaud et des Alpes vaudoises. Tout, dans son canton d'origine, y était préférable : Institutions, mœurs, produits du sol ; les montagnes bernoises surpassaient toutes les autres en hauteur et aspect grandiose.

– Chez nous, disait-il avec orgueil, nous avons le Finsteraarhorn, le Schreckhorn, le Breitliorn, le Schwarzhorn, le Faulhorn et encore beaucoup d'autres montagnes en *horn*, les plis belles gon puisse voir !...

Rodoillet, que ce langage agaçait dans la bouche d'un homme qui ne se plaît que trop sur les bords du Léman, l'interrompt en disant :

– C’est bon ! c’est bon !... Nous avons, nous aussi, quelque chose en orne qui vaut mieux que tout ça.

– Chamais !

– Non ! Et l’Yvorne, pourquoi le prenez-vous ? Il n’est pas mal dangereux et en a vu déruper quelques-uns.

C’est lui encore, Rodoillet, qui, un jour de grande chaleur, alors qu’à la salle d’auberge, on parlait de soleil et d’ombrage, lâcha, en tapant du poing sur la table, cette parole amère et significative :

– Oh ! mes amis, de l’ombre ! *Por me, n’y a pas de plie crouye ombre que l’ombre d’on tsati* (Traduction : Pour moi il n’est pas d’ombre qui soit plus à redouter que l’ombre d’un château).

Ce propos ne tomba point à terre. Le soir même, il fut rapporté à M. le bailli, chez lequel Rodoillet avait un casier déjà garni et plein de menaces.

En parlant comme il l’avait fait, le pauvre Rodoillet ne faisait que donner cours à ses récriminations. Il se souvenait de toutes les vexations subies. Tracassé, surveillé, condamné souvent, sa colère s’exhalait parfois terrible et sous mille formes, dont l’une lui valut, un matin, la visite de la force armée, qui, pour manque de respect envers leurs Excellences, le fit marcher en prison.

Qu’était-il arrivé ?

Revenant de la foire de la Saint-Martin, Rodoillet dit le Renard conduisait du côté de sa demeure un gros porc qu’il avait acheté d’un Bernois de Bumplitz, le village d’origine de son bailli. Quand je dis « conduisait », c’est une façon de parler, car les deux n’étaient nullement d’accord pour la direction à suivre. Le quadrupède bernois voulait retourner du côté de Berne, tandis

que Rodoillet voulait le mener du côté de son nouveau « boiton ».

De là conflit, protestations, incompatibilité d'humeur, zigzags sans nombre, reculs, arrêts, puis, tout à coup, courses subites et enragées en sens divers. Rodoillet suait, tendait la corde, tirait la patte de l'animal, le fouettait d'une verge, pestant et jurant contre lui ; tandis que la bête grognait, criait, se regimbait sans cesse, si bien qu'à eux deux, ils faisaient sur la route un tapage infernal.

Il en étaient là de leur bruyant désaccord, lorsqu'on vit déboucher, dans sa belle voiture, M. le bailli et M. le banneret, de fort joyeuse humeur et semblant revenir de quelque agréable partie.

En voyant le pauvre Rodoillet ainsi contrecarré par son porc, en entendant ce tapage, le bailli en fut à se tordre, tant il riait ; puis il fit arrêter son carrosse. Comme il n'était pas dépourvu de sel bernois et qu'il aimait les pointes (surtout quand il en avait une), il s'écria :

– En vérité, voilà un gochon qui parle rudement bien le français ; n'est-ce pas, Rodoillet ? ah ! ah ! ah !...

Et Rodoillet de riposter :

– C'est seulement rudement dommage qu'il ait tant *l'accent* allemand... C'est un Bernois de Bumplitz, comme vous, M. le bailli.

Malheureux Rodoillet ! Qu'as-tu dit ? Enfin, tant pis ! Parti, lâché ! Ça y est !

« La parole que tu gardes est ton esclave, celle que tu lâches devient ton maître » ; tu vas sans retard vérifier à tes dépens la vérité de ce dit-on.

Furieux, le bailli était rentré chez lui ; et, le lendemain, il donna l'ordre d'appréhender au corps son trop allangué sujet.

La justice bernoise procédait lestement alors ; elle n'alla point par quatre chemins.

Accumulant griefs anciens et griefs récents, consultant le casier du prévenu, considérant les injures de diverses sortes faites à Leurs Excellences, estimant qu'il était temps d'en finir et de donner une leçon sévère aux récalcitrants qui se groupaient en divers lieux, la Chambre de justice fit mettre Rodoillet en sûreté et le condamna à être livré au bourreau.

Ce fut bref, raide et sans recours.

Pauvre Rodoillet !... Qui l'eût dit ?

En ses longues heures de solitude, regardant accoudé du côté de sa petite fenêtre barrée de fer, il récapitulait sa vie, se disant :

– C'est pourtant pas de chance !... Moi qui ne suis pas un pervers, moi qui n'ai jamais maraudé dans le verger de M. le bailli, moi qui ne lui ai touché ni une grappe, ni une cerise... moi qui suis bon travailleur... alors, parce qu'on n'est pas une rosse ni un mouton, qu'on a sa façon de penser, parce qu'on aime son pays, qu'on est prompt et qu'on a dit quelques mots de travers..., il faut se voir derrière les verrous !... Oh ! chagrin de ma vie ! c'est un peu fort !... Grand Dieu, quand viendra-t-il le jour où chacun dira : « Le canton de Berne aux Bernois et le Pays de Vaud aux Vaudois ». Je ne sors pas de là, moi. Il nous faut la fin de ces misères et de ces tracasseries.... « Justice et liberté », comme disait le major Davel... Eh ! pauvre major ? tu n'as pas eu de chance non plus... Respect pour ta mémoire. Vivent nous ! À la garde de Dieu !... Ô mon pays sois mes amours, toujours !

\*\*\* \*\*

Rodoillet en était là de ses réflexions, lorsqu'un jeudi matin de novembre, veille de son exécution, il vit entrer dans sa prison un homme de haute taille, à la nuque énorme, aux épaules carrées, aux yeux doux, la barbe blonde et frisée. C'était le bourreau de Berne, der *Henker, Scharfrichter*, connu sous le nom de *Gottlieb* ou du *Gros Gottlieb*.

Son glaive à la longue poignée et au bout rectangulaire se trouve, à cette heure, parmi les douze coupe-nuque qui sont groupés autour d'un grand manteau rouge, dans une des plus jolies tourelles du beau musée historique de Berne. Ah ! ces douze tranchants d'acier silencieux et si bien aiguisés, s'ils pouvaient parler !... Que d'histoires !... Quant au glaive de Gottlieb, il nous dirait que lorsque son maître le mettait en branle en le faisant siffler, il n'y eut jamais de reprise : la tête du condamné partait en l'air comme une tête de choux et s'en allait rouler sur le sol. C'était leste, sûr et terrible.

Or donc, voici Gottlieb en face de Rodoillet :

– Bochour ! dit-il, en entrant dans la prison... Je suis le bourreau de Berne, l'Exécuteur de la justice de Leurs Excellences.

– Ah ! comment ? vous êtes le bourreau..., vous ! et c'est à moi que vous en voulez !

Rodoillet eut un frisson et devint pâle.

– Oui, mon pauvre diable, il paraît que tu as une langue de vipère et que tu as trop souvent dit des sottises sur le compte de nos Seigneurs. C'est pas bien ça... Faut pas chatouiller l'ours. *Gefährlich*, dangereux. L'ours se met en colère, alors il griffe, entends-tu ?... Enfin, voilà, faut se résigner et prendre courage à présent.

– Qu'y faire ? Je me recommande bien à vous M. le bourreau.

– Pas peur ! Vite fait... Ce sera donc pour demain, à quatre heures.

– Comment ?

– Je te dis que tu auras affaire avec moi demain à quatre heures.

– Laquelle vous me dites là !... Mon Dieu !... c'est pas tant gai, savez-vous ?

– Je pense aussi, mais c'est ta faute, fallait te taire et obéir... À présent, il faut te préparer à bien mourir, sans te lamenter, ni rechimber... C'est des mauvaises manières et puis ça embête Leurs Excellences.

– Et moi aussi, je pense.

– Suffit !... D'ici à demain tu peux demander tout ce qui te fait plaisir. On ne peut rien te refuser.

– Bien vrai ?

– C'est la règle. Profite. Comme celui que j'ai expédié lundi passé, à Aigle, tu peux commander un bon dîner. Demande seulement tout ce que tu veux : pouilli, compotte, saucisse de Peterlingen, rave, choucroute, avec vin vieux d'Yvorne, de Ville-neuve... Kirsch... Va seulement, demande... Avant de donner sa tête, faut garnir l'estomac... *Verstande* ? comprends-tu ?

Rodoillet rêveur ne répondait rien.

– Voyons, Donnerwetter, dis tonc quelque chose... je suis pressé. Ah ! si j'étais à ta place, ce serait vite commandé... n'as-tu rien à souhaiter avant de mourir ?

Rodoillet pousse un long soupir, s'essuye le front et se prenant la tête entre les mains, dit :

– Ah !... si j'osais !...

- Was ? qu’as-tu dit ? J’ai pas compris, répète...
- J’ai dit : « si j’osais... »
- Eh bien ! oss donc...
- J’aimerais tant, avant de mourir...
- Quoi ? des atriaux, de la daube, Leberwurst, omelette, avec bouteilles de Lavaux ou la Côte... Hein ?
- Ce n’est pas ça...
- Alors quoi donc ?
- Depuis tout jeune, Gottlieb, je me suis dit qu’avant de quitter ce monde, j’aimerais tant...
- Quoi ?
- *Apprendre l’allemand...*
- *Was*, un Vaudois apprendre l’allemand avant de mourir. Ça ne s’est pas encore vu. Pas possible. *Deutsch lernen*, Rodoillet. Bravo ! Chamais de la vie on m’a dit une chose pareille. Ha ! ha ! ha !... quelle idée ! Enfin, j’irai voir M. le Bailli pour lui raconter ça et savoir ce qu’il en pense... Rodoillet ! Bon courage !

Et le bourreau sortit. En descendant le petit escalier tournant de la prison, on l’entendit dire :

– *Du liebe Zeit !* en voilà une drôle ! *Curioser Kerl ! Sonderbar !...* Enfin, il faut voir.

\*\*\* \*\*

Vers six heures du soir, le bourreau de Berne se fit annoncer à la porte du château.



À ce moment, toute la famille de M. le Bailli était en fête. Parents, hôtes, invités, vieux et jeunes étaient en liesse. C'est qu'on venait, dans la matinée, de baptiser, dans la chapelle voisine, le treizième enfant de M. le Bailli et de M<sup>me</sup> la Baillive. Celle-ci était une toute bonne femme, une grosse rouge d'Interlaken, qui avait passé son enfance à Niederpip, tandis que son mari avait passé la sienne à Oberpip. Tout jeunes, ils s'étaient fait des promesses qui furent bien tenues, nul ne put en douter.

Ce treizième enfant que la Providence leur avait accordé – le cadet pour l'heure – se trouvait cependant l'aîné, car les douze autres étaient des filles... En ces circonstances, vous voyez d'ici la fête... Quel branle-bas, au château ! On avait invité tout le monde des « de » et des « von » de fort loin aux alentours. On avait festoyé depuis les midi. Clarinettes, flûtes et instruments à cordes faisaient entendre leurs plus entraînantes mélodies. Sur la colline voisine, les derniers coups de mortier réveillaient les échos ; et le bon vin des vigneron vaudois coulait à plein bord dans les larges gosiers bernois.

– Ah ! mes amis ! – clamait M. le Bailli, en levant son verre ! – comme disent les Vaudois : fine goutte... bon vin ! Il redemande... Goûtez donc celui-ci, croyez-moi ! À votre santé !...

– *Gesundheit !* répondaient les conviés... *Stadt Bern, lebe hoch ! Vivat !*

Entre les joyeux propos, la valse animée faisait tourbillonner les couples dans les salons ; elle mettait les pieds en cadence et les cœurs en gaîté.

L'orchestre venait de se taire, lorsqu'un des valets d'armes se présenta sur le seuil du vestibule et demanda M. le Bailli.

– Prière de lui dire, s'il vous plaît, que M. le bourreau de Berne est là et désire faire une communication pressante.

Le bailli parut.

– *Was, Gottlieb, hier, jetzt ! Was gibst denn ?*

Dans l'antichambre, le bourreau se tenait debout, énorme, tournant devant lui son grand feutre des deux mains.

– Excusez mille fois, M. le Bailli.

– *Wie gehts, Gottlieb ?... Qu'est-ce qu'il y a ?*

– Il y a que Rodoillet, celui qui a méprisé Leurs Excellences et qui doit mourir demain, demande une chose avant de mourir.

– Eh bien ! il faut tout lui donner, interrompit le Bailli, *tout*, entends-tu ? Bon souper, bon dîner... Nous faisons, nous, ici, la fête, il faut qu'il ait aussi quelque chose, ce pauvre diable !...

– Seulement, voilà ! M. le Bailli, il ne demande pas tant à manger ni à boire avant de mourir ; mais de pouvoir...

– Quoi donc ?

– Apprendre l'allemand.

– Comment ? Il demande ça, lui, Rodoillet... Pas possible ! Un Welsch apprendre l'allemand !... avant de mourir.

– Il me l'a dit ce matin, M. le Bailli.

– Ha ! ha ! ha ! Elle est bonne celle-là ! *Curios ! Ganz Curios !* Faut raconter ça à ces dames et à mes amis.

Il rentre.

– Savez-vous ? mesdames et messieurs, écoutez-moi : en voilà une drôle : Gottlieb le bourreau est là...

– Mon Dié ! quelle horreur ! s'écrièrent les dames.

– Ah ! dirent les messieurs, c’est pour cette canaille de Rodoillet !

– Alors, reprit le Bailli, il paraît que ce Rodoillet n’est pas si mauvais que ça... Avant de mourir, il souhaite une seule chose...

– Pauvre homme ! clamèrent les belles danseuses. Accordez-lui sa demande. Pitié pour lui !

– Eh bien ! Il voudrait ce Rodoillet, avant de mourir... – vous ne savez pas quoi ? – *apprendre l’allemand...* C’est joli ça : voilà un Vaudois qui a une bonne repentance et veut se rapprocher de nous, n’est-ce pas ?

– *Ya wohl ! Merkwurdig !... Curios !...* Bon diable, celui-là... Pas bête, s’écrièrent plusieurs.

Alors, le Bailli, qui avait bon cœur après tout, se tourna du côté de la porte, où se tenait le bourreau, et s’écria d’une voix de stentor :

– Au nom du Seigneur miséricordieux, qui enfin m’a donné un fils, je décide, moi, Bailli de Berne, ceci : Demain matin, vous tirerez le verrou de la prison, et, à huit heures, Gottlieb, avec Rodoillet, en route pour Bumplitz... Gompris ? Bonsoir !

Et voilà comment Rodoillet partit pour le canton de Berne, un matin de novembre, afin d’apprendre l’allemand, à Bumplitz, et que, dès lors, – dit la légende, – nul ne sait ce qu’il est devenu.

# **SCÈNES MILITAIRES**

## ***Souvenirs des frontières***

***1870-1871.***

Chacun doit raconter ce qu'il a vu lui-même : de cette façon le monde connaîtra la vérité.

Erckmann-Chatrian.

Tous les paysans ont du style.

Tœpffer.

## **Le serment au drapeau.**

Suisse, réveille-toi, réveille-toi guerrière !  
Prends ce rouge drapeau victorieux cent fois ;  
En déroulant ses plis au vent de la frontière,  
Qu'aujourd'hui l'on te voie, encor pieuse et fière,  
À genoux devant Dieu, debout devant les rois.  
C. Olivier.

*Octobre 1870.* – Le tambour bat dans nos vallées. La guerre, près de nous, sème la mort. Allemands et Français se battent. L'orage gronde et s'approche.

« Suisses debout ! aux armes ! Il faut voler aux frontières.

» Adieu, mère ! parents, amis !... Adieu, Julie ! Que Dieu vous garde et protège le pays ! »

C'est ce que je me disais, le 4 octobre, au moment du départ, en bouclant mon sac.

\*\*\* \*\*

On fut vite appelé, vite prêt et vite loin ; si bien que, le lendemain, le 70<sup>e</sup> bataillon était rassemblé au grand complet, des quatre coins du canton, à Yverdon, autour de sa bannière.

Chacun, comme de juste, avait sorti son brassard fédéral et l'avait mis au bras gauche, comme dans les grands jours. On dira ce qu'on voudra, ça fait plaisir de le revoir, autant pour le coup d'œil que pour les souvenirs.

En tout premier lieu, il a fallu nous organiser et nous inspecter, et, le 5, on a été assermenté. Quant à moi, je n'oublierai jamais le jour où, pour la première fois, j'ai juré fidélité au drapeau et de « verser, s'il le faut, mon sang pour la défense de la patrie ». Franchement, je n'aurais jamais cru que ça puisse faire une pareille impression. Qu'il y en ait qui ne voient dans cette cérémonie que des paroles ou une formalité... tant pis pour eux ! Il faut qu'ils aient le cœur tant soit peu flétri. Quant à moi, – je ne suis ni meilleur ni plus tendre qu'un autre –, mais le sang m'a quasiment tourné d'émotion.

C'était contre les deux heures. On disait que le chef du département militaire allait arriver. Tambours et trompettes ont sonné le rappel. En moins de rien, on s'est trouvé sur les rangs dans la grande cour de la caserne. Chacun était bien poutzé et harnaché, comme une troupe qui entre en campagne : les fourgons de munitions, les chars d'ambulance, les brancards pour les blessés... tout y était.

Pour mon compte, – sans me vanter, – j'étais propre comme un oignon. Il ne me manquait pas un fil et pas un bouton. Bien mieux, la Julie m'en avait mis une douzaine de recharge dans mon sac, avec du bon fil noir pour les accrocs, et une jolie paire de mitons bleus pour les jours de bise. En vérité, il n'y a rien de joli comme ces femmes qui pensent à tout, même aux surprises. Dans la giberne du sergent-major, sa bourgeoise y avait mis un bâton de réglisse contre le rhume ; et le « frater » avait reçu de sa marraine un joli foulard bleu, quadrillé, pour les temps de bourrasque et de brouillard... Eh bien ! c'est joli ces attentions ! – On a tout le temps de les apprécier, surtout quand on est seul à monter la garde, la nuit, secoué par le vent ou arrosé par la pluie.

En tout cas, c'était bien le moment d'être équipé comme il faut, puisqu'on se trouvait aux approches de l'hiver et que, si on entrait en campagne, ce n'était pas pour rire, mais pour de bon.

\*\*\* \*\*

Une fois l'appel fait, le bataillon s'est formé sur deux colonnes faisant face l'une à l'autre. Le drapeau et nos chefs se trouvaient au centre ; puis un grand monsieur en noir, qu'on a dit être le conseiller d'État, chef du département militaire, M. Bornand, de Sainte-Croix, s'est présenté devant le bataillon. Il avait de la moustache, des lunettes, et l'air tout bon enfant.

Alors, sur l'ordre de notre commandant, – le brave M. Vincent Dufour, de Chernex, – chacun s'est découvert. Tête nue, au soleil, le képi au bout de la baïonnette du fusil, la main droite dans le rang, chacun s'est tenu immobile, prêt à écouter.

Dans le grand ciel bleu, les dernières hirondelles partaient pour le midi ; les feuilles jaunes des marronniers tourbillonnaient au vent ; quelques longs brouillards se traînaient sur le Jura. Ça sentait déjà bien l'automne.

Dans les rangs, par-ci par-là, il y avait de ces bonnes figures de troupiers de Lavaux ou de La Côte, qui faisaient plaisir à voir : tondu court, l'air vif, l'œil noir, la moustache au vent, il avaient crâne tournure. Parmi les grenadiers, surtout de Sainte-Croix et d'Yverdon, il y avait de beaux lurons. Entre ces épaulettes rouges, il fallait voir ces thorax. C'étaient tous des hommes bien nourris et bien plantés sur leurs deux jambes. À peine si le soleil leur faisait seulement cligner de l'œil. Toujours est-il que rien qu'à voir ces corps, on pouvait se dire en dedans que cela voulait bien jouer et que devant un bataillon d'Allemands ou de Français le 70<sup>e</sup> ne serait pas encore tant dépaycé.

Pour le moment, – comme de juste, – on était tout autrement sérieux qu'un jour d'avant-revue, où le soldat, franchement, se fait par chez nous, plus souvent honte devant le monde que respecter. Ici rien de ça ! Sous ces habits bleus, personne ne pensait à faire la noce ou à s'amuser. Il semblait que les cœurs de tous ces Vaudois battaient autrement, plus vite qu'à l'ordinaire, et que la boussole de chacun était tournée du même côté.

C'est là la grande affaire dans une année, comme dans une famille. Il faut se sentir d'accord, c'est l'essentiel.

Il faut dire que si l'on était heureux et fier d'aller rendre service à son pays, d'aller trouver ce Jura, ces frontières et de voir du nouveau, par contre, il y en avait bien aussi quelques-uns qui avaient du souci, qui étaient pensifs, à ceux qu'ils laissent à la maison, aux ouvrages arrêtés, au père ou à la mère malade, sans parler de l'avenir (que seul, le bon Dieu peut connaître) et de tout ce qui pourrait nous arriver en route, au bivouac ou devant l'ennemi. Et puis n'y avait-il pas là, tout près, sortant d'un grand fourgon gris sombre, ces deux grands bouts de brancard, qui ne disaient rien de gai, puis, plus loin, près du drapeau d'ambulance, deux médecins qui, chargés de leurs trousse, semblaient ne demander que de l'ouvrage, sans compter l'aumônier qui, de son côté, faisait sans doute ses réflexions pour lui et pour nous. Tout cela, en vérité, ne mettait pas des idées de rigolade dans l'esprit. Ça se comprend.

« En reviendras-tu, Jean-Louis ? » que je me disais. Peut-être que si, peut-être que non ! Ma fiste, à la garde de Dieu ! En lui ma force, en lui ma confiance ! C'est du moins ce qu'ont toujours dit et pensé, avant nous, les Suisses de Morat et de Saint-Jacques. C'est encore sur ceux-là qu'il faut prendre l'alignement.

\*\*\* \*\*



Quand le commandant, – en saluant le délégué du gouvernement, – lui eut annoncé que la troupe était prête et à ses ordres, M. le chef du département militaire, parlant au nom du pays, nous a lu à haute et intelligible voix la formule du serment.

Comme il ne lisait pas à la précipitée, en bredouillant et en s'encoublant, comme il y en a beaucoup dans les villes, qui s'imaginent qu'ils lisent d'autant mieux qu'ils lisent vite, mais qu'au contraire il prononçait lentement et militairement, et que les mots vous restaient plantés dans la tête comme des clous, chacun a tout bien compris. Depuis Fritz, le tapin de la compagnie N° 3, le plus petit des soldats du bataillon, – jusqu'à Ferdinand, le plus grand des grenadiers, chacun, – à moins d'avoir une comprenette extradure, – a pu connaître le cahier des charges, c'est-à-dire son devoir et ses engagements. Ce n'est pas de trop ; quand on commence une affaire, il faut pourtant toujours savoir de quoi il en retourne.

« Officiers, sous-officiers et soldats ! – qu'il nous a dit :

» Vous prêtez ici le serment de fidélité à la Confédération. Vous jurez ou promettez solennellement de verser, s'il le faut, votre sang pour la défense de la patrie et de la constitution, de ne jamais abandonner vos drapeaux, d'observer fidèlement les lois militaires, d'obéir scrupuleusement et ponctuellement aux ordres de vos chefs, de conserver un esprit d'ordre et de sévère discipline ; vous jurez de faire tout ce que l'honneur et la liberté de la patrie exigeront de vous. »

En entendant ces sérieuses paroles, qui résonnaient comme un tonnerre au fond de la conscience, il semblait qu'on voyait la Suisse se pencher sur nous, nous regarder au fond des yeux avec son bel œil de mère et nous montrer du doigt le point noir d'où venait le danger. C'était comme le garde-à-vous du pays tout entier, le son guerrier de la trompette des batailles, qui, en nous appelant chacun par notre nom, semblait nous dire : « On compte sur toi ! »

– Jean-Louis, tu seras un homme ! pas vrai ?

– On tâchera !... T'inquiète !... Hardi ! en avant !

Sur ce, – quand vint le moment de donner notre parole, – le commandant le premier, les officiers ensuite et puis tout le bataillon, nous avons, tous ensemble, en face du drapeau de nos pères, levé la main droite vers le ciel, et, – en pensant à Celui qui « dresse les mains pour le combat et les doigts pour la bataille, » qui prête sa force au plus pauvre et au plus petit, – nous avons tous crié, comme un seul homme :

« Nous le jurons ! »

Ce fut une décharge de sons mâles ; ce fut un long cri sourd, un rugissement guerrier, une avalanche de voix en trois mots.

Jamais, au grand jamais, je n'oublierai ce moment : ce bruit de sept cents voix, cette forêt de mains levées vers le ciel, ce serment sortant de tant de poitrines, n'ayant qu'un seul cœur, et ce cri de tout un bataillon groupé comme une famille autour de sa bannière... Il n'en a pas fallu davantage, – je ne crains pas de le dire, – pour me faire monter une bonne petite larme à l'œil et pour nous faire comprendre à tous qu'une minute solennelle de notre vie venait de sonner.

Après cela, je regardai dans les rangs : le brave Justin tirait son mouchoir ; il lui roulait sur les joues deux larmes comme des groseilles. Je crois qu'il a pensé à sa Françoise. Ferdinand, lui, était tout pensif derrière sa moustache noire. Son bel œil brun était fixe et grand ouvert, il ne pouvait pas se détacher de ce drapeau qui s'était mis à flotter en signe de plaisir ou de fierté.

Vrai, il semblait nous causer.

Pendant que la musique se mit à jouer un morceau, – ce bel air du pays que j'aime tant et qui réveille tant de souvenirs :

Ô ma patrie :  
Ô mon bonheur !  
Toujours chérie,  
Tu rempliras mon cœur !

je me suis mis à penser et à rêver aussi, en regardant ce morceau de soie rouge et blanche caressé par le vent.

Je me disais en moi-même : Voilà pourtant le même drapeau qui a flotté à Sempach et à Grandson ; c'est pour lui et à son ombre que des milliers de braves sont morts, et c'est pour lui et pour nos libertés qu'il faut aujourd'hui encore donner son temps, ses forces, ses peines, sa vie et aller tout simplement et bravement se laisser trouer la poitrine ou fracasser la cervelle devant l'ennemi.

En vérité, il y a des choses plus gaies que ça, mais quand le devoir est là, il faut savoir le regarder en face et le faire crânement... Que Dieu nous soit en aide !

Au reste, rien qu'à voir cette bannière, elle chasse les mauvaises idées et donne du courage. Comme nous l'a dit plus tard notre aumônier :

« Ce drapeau, soldats, n'est-il pas l'image du pays et l'écho de son histoire ? N'est-il pas le symbole sacré de la patrie et de l'honneur ? N'est-ce pas l'emblème à jamais béni de nos libertés nationales, de nos foyers tranquilles, de nos institutions, de nos lois, de nos labeurs, de nos espérances et des souvenirs vénérés de nos ancêtres ? N'est-ce pas le signe et le sceau de l'alliance helvétique, et comme l'emblème de la conscience nationale d'un peuple se dressant dans le sentiment de ses droits, au souffle des sentiments les plus nobles et les plus sacrés ? »

Oh ! oui, c'est bien ça !

« Le défendre, – qu'il nous a dit encore, – c'est un devoir sacré ; le laisser ravir, la plus grande honte ; le voir triompher, la plus grande gloire. »

C'est vrai !

« Et ces couleurs si connues, si aimées et si souvent acclamées dès les jours de l'enfance, n'ont-elles rien à nous dire aussi ?

» Pourquoi ce *rouge*, couleur de sang ? C'est le symbole du courage, du dévouement et de la fierté.

» Pourquoi ce *blanc* ? C'est le symbole de la pureté, de la loyauté et de la candeur.

« Pourquoi cette *croix* ? C'est le signe de la foi, du sacrifice suprême et du salut. »

C'est en règle !

« Donne courageusement ta vie, une vie pure et sans tache, au service de ton pays, voilà, soldat, nous a-t-il dit, ce que veut dire la bannière fédérale, le drapeau de ton pays, cette croix blanche flottant fière et tranquille dans ces plis couleur de sang. »

Il me semble que je ne l'avais jamais aussi bien compris. Et pourtant, je l'avais vu assez souvent auparavant, ce beau drapeau, dans nos fêtes et dans nos abbayes, quand, caressé par le vent, il flottait au haut du grand peuplier communal. Mais, à ce moment, à l'entrée de cette campagne, au centre de ce bataillon, au milieu des accords de la musique, quand nous venions ensemble de le baptiser de notre serment, – jamais il ne m'avait paru plus beau.

C'était la patrie qui, après s'être penchée sur nous, semblait se relever fière des baisers de ses fils...

Ô mon drapeau ! tu peux compter sur nous... Belle croix blanche, souris joyeuse à tes soldats ! Que tu marches devant nous éclairée par les rayons d'un beau soleil, ou que tu sois battue par les vents d'orage, ou noircie par la fumée des batailles et meurtrie par le fer et la mitraille..., nous ne te trahisons pas !

« Un pour tous ! Tous pour un ! »

Il ne faut pas s'étonner si, le soir venu, après qu'on a rompu les rangs et soigné ses dernières affaires, nous avons Justin et moi, entonné avec les camarades, au restaurant de la gare, la belle chanson :

Qu'on déroule de nos bannières  
L'emblème respecté,  
Et nos voix fortes et guerrières  
Répéteront avec fierté :  
Patrie et liberté !

Les trois couplets y ont passé rondo. Seulement que j'ai pris le ton un peu trop haut ; c'est sans doute la faute aux sentiments.

Dans la soirée, un vieil instructeur de milices, qui avait assisté à l'assermentation et à notre inspection, a dit un mot qui m'est resté. Il a soutenu que, quant à la valeur de notre bataillon, rien qu'à le voir, il pouvait la garantir. Tout le monde n'en aurait peut-être pas dit autant ; nonobstant néanmoins, cette parole m'a donné du courage et du plaisir.

Par contre, ce qui m'a agacé de la belle manière, c'est la conduite d'un vieux petit cordonnier allemand, qui s'était faufile tout près du second rang du bataillon pendant l'assermentation.

Pour mieux voir, ne s'était-il pas aguillé près de moi sur une haute banchette, et, pendant toute la cérémonie, il n'a rien fait que marronner et de batoiller avec un autre tirelignu qui était avec lui.

Je ne sais pas s'il avait bu, – il faut bien ; – mais toujours est-il que, pendant la cérémonie, tout en mâchonnant un vieux bout de cigare, cet allangué de Badische, avec une sale casquette noire sur la tête, ne pouvait se tenir de critiquer, de barjaquer, soit au moment de l'assermentation, soit pendant que la musique jouait son morceau. Il a fini par nous énerver.

– C'est bas gomme ça qu'il fallait faire ! qu'il disait. C'est pas ça !... Nous, à Baden, en 1848, nous avons une oder dour-nure... Notre chénéral, il avre fait vormer le carré ; le trapeau il se trouvait...

– Tenez-vous tranquille ! que je lui fais ; on ne peut pas entendre, si vous causez.

– Ch'avre pourtant pien le droit de récarder et de tire mon obinion... À Baden, le carré...

– Allons ! allons !... Quand je vous dis de vous taire ! Ne rispotez pas plus loin, sinon vous aurez bientôt votre affaire.

– Moi, je chigane bersonne, che dis seulement à mon gamerat qu'il fallait former le carré, que c'être pli choli...

– Eh bien ! allez montrer votre carré plus loin. Pour ça, vous n'avez qu'à vous découvrir !

Sur ce fion, on a tous failli se mettre à éclafer de rire.

– Ach ! moi ch'ai peur de bersonne ; moi ch'avre servi en 48 et che connais les affaires. Che dis simblement...

– Ah ! tu ne veux pas finir avec ton français de Baden. Attends-te voir !

C'était le sergent-major, qui n'a fait ni un ni deux, l'a pris par le coude et l'a fait dégringoler de son tabouret.

Aussi, quand ce compagnon a été en bas, qu'il a senti la main d'un grenadier le serrer dans ses tenailles, il a fait la mine,

il a piqué un vermillon, puis il a quitté la place, en grommelant et en branlant la tête comme un chien qu'on a plongé dans l'eau.

C'est vrai ça ! qu'avait-il besoin de venir blaguer et chicaner le monde ? Il a bien dû finir par comprendre qu'on pouvait se passer de son opinion et de son français.

En somme, jolie journée, à part ce Badische.

\*\*\* \*\*

D'ores en là, quand il m'arrive de voir des corps se mêler de ce qui ne les regarde pas, – et Dieu sait s'il y en a dans le monde ! – de ces tatillons qui mettent le nez ou la langue là où ils n'ont rien à voir, il m'arrive souvent de repenser à mon Allemand d'Yverdon et de me dire :

« Toi, veille-toi ton coup de poignet ! »

## Le canon de Belfort

*Porrentruy, 6 novembre 1870.* – Voici déjà bien des jours qu'on est parti, que je ne t'ai plus revue, ma chère Julie, et qu'on ne fait que bourgater dans ce pays de citernes où, Dieu soit loué, il y a bien des braves gens.

Maudite guerre ! va !... que de monde ça met sens dessus dessous, sans oublier ceux qu'elle met au cimetière, à l'hôpital ou dans le revers et la pauvreté.

Ce matin, en me débarbouillant pour ma toilette, devant une petite brique de miroir qui sentait la misère, je me disais :

« Je m'étonne bien si ça ne veut pas bientôt finir, ce commerce. Ne se sont-ils pas bientôt assez tapés, ces Allemands et ces Français ? Jusqu'à quand faudra-t-il se tenir par ici pour les regarder ? *Quand l'est bon, l'est prau*, pourtant. »

– Tais-toi, Jean-Louis, que me fait Justin. Bismark est un tout fin : on croit qu'il a fini. Pas plus ! Il recommence la niaise. Mon pauvre ami, nous n'avons pas encore tout vu.

– Eh bien ! les hommes sont fous ! que je lui réponds.

Vers les neuf heures, on battait le rappel. Comme s'était dimanche, tout le bataillon a été au sermon dans une église catholique toute pleine de portraits et où on sentait bien bon.



C'était plein de troupes et de curieux. Le colonel de la division, M. Aubert, y était en grande tenue, avec son panache blanc. Il avait à côté de lui le colonel de notre brigade M. Tronchin et tout l'état-major. Ça avait bien bonne façon.

Après l'office, on est sorti au son de la musique. Je suis rentré dans ma chambrée, et comme j'étais occupé à poutzer mes guétons, on m'appelle :

– Jean-Louis ! L'aumônier te demande.

– On y va, que je dis.

Je sors. Notre aumônier en effet était là qui me fait comme ça :

– Dites donc, mon brave !... Comme il n'y a pas de manœuvres cet après-midi, vous allez venir avec moi du côté de Bure et de Fahy, à l'extrême frontière. Vous m'aidez, ainsi qu'au docteur, pour ce qui concerne les ambulances. Soyez prêt à deux heures et quand nous aurons fini tout ce que nous avons à faire, je vous promets de vous faire voir quelque chose.

On entendait dire, en effet, depuis la veille, qu'on se battait ferme du côté de Belfort et de Montbéliard, que, du haut d'un signal ou d'une colline près d'ici, on pouvait tout voir et même entendre ronfler le canon.

À deux heures, le médecin-capitaine, l'aumônier et moi, nous étions en route, les pantalons dans les guêtres. À quatre heures, nous avons fini nos affaires.

En brassant la neige dans des bois de fayards et en traversant des pâturages, nous arrivons sur un mamelon, une sorte de signal, tout à fait au bord de la frontière. Il y avait là une espèce de pavillon, une capite sur un traberset. Le docteur nous a dit en riant qu'elle servait aux arpenteurs pour la « strangulation » du pays ! Ah ! si seulement c'était pour celle de tous les coquins qui aiment à voir les hommes se massacrer entre eux !

Une fois là-haut, je n'oublierai jamais ce que j'ai vu et senti. On ne peut pas s'imaginer tout ce qu'on peut voir depuis cet endroit.

Représente-toi, ma Julie, du côté du nord une grande plaine, bien plus grande que celle du Rhône, noyée un peu dans les brouillards. Elle s'en allait, s'étendait, se perdait dans le lointain, picotée de ci de là par quelques clochers d'églises, jusqu'au fin fond des Allemagnes. On ne voyait que des champs, des forêts, des villes, des villages et des rivières qui coulaient dans les replis du terrain.

Ce pays, on lui dit l'Alsace. Droit devant nous, éclairé par le soleil couchant, on voyait Belfort et les murs de sa citadelle. De temps en temps, on pouvait distinguer des mouchets de fumée qui s'élevaient au-dessus de la ville, suivis bientôt après d'un grand bruit sourd.

– Écoutez ! dit le docteur. C'est le canon !

Je retenais mon souffle.

Oui, ma foi ; on voyait s'élever des colonnes de fumée blanche, et une minute après : *Boum !* et encore une foi : *Boum !* et plusieurs fois de suite, sans discontinuer.

C'était l'artillerie française du fort, qui répondait aux obus lancés par les Allemands, commandés par le général de Werder.

Pour la première fois de ma vie, j'entendis là le canon de la guerre. Ah ! ce n'était plus celui de nos abbayes ! Cela me fit un effet, ma pauvre Julie, que je ne saurais pas te dire. Il me semblait que je rêvais et qu'on me serrait la poitrine.

Le ciel était serein. Le soleil venait de se coucher. À l'orient, la lune montait tranquillement au-dessus de l'horizon. On entendait quelques bruits de la plaine.

Quel beau dimanche ! Chez nous, c'était un jour de paix, de repos et de prière ; tandis que là-bas, – mon Dieu, prends pitié d'eux ! – il y avait des hommes par centaines qui se tuaient, des chrétiens qui ne pensaient qu'à se détruire, des familles en deuil, des mères désolées, des enfants en détresse, des couchettes brisées, des vieillards chassés de leurs demeures en feu !

Quand je me représentai tout ce trafic, je me mis à soupirer de pitié ; mon cœur battit, ma chère Julie, non pas de peur, mais de chagrin, de colère et de honte.

Pauvre pays ! que je me dis. Pauvres gens !... Braves mères !... Pauvres campagnards !... Belle France, que je voyais pour la première fois !

Nous nous disions sans doute tous les trois la même chose. En tous cas, le docteur, qui avait longtemps regardé avec sa lunette, se mit à dire en penchant sa casquette de côté :

– Triste ! triste ! Pauvres Français !... Ah ! grand Napoléon, qu'ils auraient besoin de toi !

– Et de quelqu'un d'autre encore, ajouta l'aumônier.

Et nous étions là, tranquilles sur la colline, tandis que le carnage, là-bas, semait la mort.

Alors l'aumônier, qui était devenu tout pensif et s'était tourné de l'autre côté pour voir au midi, me fit signe, en me touchant l'épaule, de regarder sur notre pays... Je n'oublierai jamais ce que je vis, ce dimanche-là.

Oh ! que c'était beau et tranquille ! Dorées par les derniers rayons du soleil, nos belles montagnes se montraient à l'horizon. La lune pleine s'élevait paisible sur des vallons et des villages en paix. Quelques corbeaux regagnaient sans bruit leurs sapins. Là-bas, sur un ou deux clochers, flottait la bannière fédérale. De temps à autre, le son des cloches d'une église, sonnant la prière ou les heures du soir, arrivait jusqu'à nous, ou

bien c'était le roulement d'un tambour, une marche lointaine, un signal de trompette, qui nous disaient que, dans ces vallées, dans ces villages, – accourus du fond de nos Alpes tranquilles, – il y avait des soldats suisses, une petite armée prête à défendre ses libertés et le sol de ses pères et qui attendait l'arme au pied.

Mon Dieu ! quand j'ai vu tout cela, que je me suis mis à penser à notre hameau, à notre coin de terre, à notre petit nid paisible et si heureux, là-bas, tout là-bas, – à toi, ma chère Julie, à ma bonne et brave mère ; – quand j'ai songé à tout notre bonheur (malgré nos peines), à cette paix qu'on n'apprécie pas assez et que nous possédons, bien qu'on ne vaille pas mieux que d'autres, au moins ; – quand je me suis souvenu des vieux temps, de nos anciens qui nous ont donné la liberté, du Tout-Puissant qui a veillé sur nous, qui nous a faits libres, quoique petits, cachés dans nos humbles vallées... alors, je t'assure, je l'ai remercié du fond de mon âme et les yeux m'ont pleuré.

L'aumônier, qui m'avait regardé, m'a tendu la main sans rien dire, mais avec un gros soupir. Bien sûr que ses idées avaient été du même côté ! Il donna le signal du départ, et les trois, tout pensifs, nous sommes redescendus à notre cantonnement.

Quel va-et-vient ! Quelle pitié ! Des fugitifs en masse remplissaient les rues des villages. Des familles entières arrivaient avec leur bétail et leurs bagages. Perchés au haut d'un char, ou étendus sur des matelas ou sur des meubles entassés, on voyait passer des vieillards, des malades, des infirmes. Dans leurs couchettes, des enfants pleuraient en agitant leurs petits bras en l'air. Plus loin, chèvres, moutons, brebis couraient de droite et de gauche. Les hommes conduisaient les attelages ou tenaient en main quelques pièces de gros bétail. Les femmes, avec des airs de misère à vous fendre le cœur, suivaient, chargées de hottes ou de paniers. Sur de pauvres charrettes, se dressaient, entassés ou pêle-mêle, des meubles, des rouets, des faux, du foin, du bois ; par-dessous, pendait et se balançait tout ce qu'on

avait pu accrocher ou attacher, depuis les marmites et les bidons jusqu'à des vieux falots d'écurie sales et fendus.

– Pauvres gens ! où allez-vous ? que je demande à une vieille grand'mère en cheveux blancs couchée sur du foin, dans une mauvaise carriole.

– Eh ! qu'en savons-nous ?... Où le bon Dieu nous mène... Est-ce ici la Suisse ?

– Oui, sans doute.

– Quel bonheur !... Enfin !

– Venez-vous de bien loin ?

– De près de Belfort, où ils m'ont tué mon fils et incendié ma maison.

Elle se mit à pleurer.

J'ai cru qu'elle allait rester sur place.

Cette nuit-là, je n'ai pas pu dormir. Je voyais toujours devant moi cette pauvre vieille mère, et, dans le lointain, j'entendais à tout moment le son de ce maudit canon : *Boum !... boum !*

## La Générale

À Porrentruy, le 14 novembre 1870. – Que d’alertes dans cette courte vie ! En vérité, il est bien rare qu’on ait un long moment de repos.

Depuis les maux qui nous minent lentement pour éclater comme la bombe, les malheurs qui nous surprennent sans crier gare, les maladies qui, les unes après les autres, viennent sonner le tocsin de la mort, les contre-temps, les cahots, les revers qui frappent comme l’éclair... jusqu’à la grande et dernière alerte enfin, qui vous emmène au grand rendez-vous pour vous relever de votre consigne... que d’alertes ! oh ! oui, ma foi, que d’alertes !

Il y a des moments où la vie en est toute secouée. Aussi souvent m’arrive-t-il de me dire : Jean-Louis, veille-toi ! tiens-toi prêt pour la grande générale et le dernier rappel !

À ce moment, je souhaite, lorsque mon nom sera prononcé aux frontières de la vie, à l’instant du grand rapport, que je puisse répondre, comme hier, en me trouvant du bon côté :

– Jean-Louis ?

– Présent !

\*\*\* \*\*

Je me suis raconté ça en dedans ce matin, tout en graissant mes souliers pour la garde montante, en brossant ma capote de la boue de la veille et en me rappelant ce qu'on venait de voir ces jours ; car, en fait d'alerte, on peut dire que ça a été une fine alerte, dont on veut se souvenir. On ne s'y attendait pas plus qu'à rencontrer des chamois sur la route ou des merles blancs.

Depuis quelques jours, il se disait bien sur les papiers que les Prussiens, tout en traquant les Français près de Belfort, pourraient bien se rapprocher de nos frontières, se livrer bataille, et que l'armée suisse serait obligée de s'en mêler et... de ramasser les briques.

On venait de causer de tout cela, le mercredi 12 novembre, au soir. Après que la retraite eut sonné comme d'habitude, chacun s'était réduit chez les bourgeois.

Depuis deux ou trois heures, avec Justin, on s'était bien allongé sous la couverture. J'étais du côté du fond, et on faisait un clopet numéro un... quand, tout à coup, voici qu'un vacarme épouvantable me fait dresser les oreilles et écarquiller les yeux : c'était le tambour de garde qui s'escormançait sur sa caisse et, dans les rues et les ruelles, les trompettes qui sonnaient la générale :

*Plan, plan, – brran, plan, plan, plan, – brran ! brran ! brran !*

Diantre ! que je me dis, c'est la générale ! Il y a du mauvais, bien sûr !

– Justin ! Justin !... la générale !... Levons-nous !

Ce brave Justin ronflait comme s'il voulait déguiller la cathédrale, mais il ne bougeait pas.

– Justin ! que je lui fais de nouveau en le secouant par l'épaule et en le roulant sur la paillasse comme un fricandeu, – Justin !

– Hein ?... Quoi ?

– La générale bat. Hardi ! bougeons !

– La générale ?...

*Plan, plan, – brran, plan, plan, plan, – brran, brran !  
brran !*

– Oui, ma foi !... Nom de sort ! Qu'est-ce ça veut dire ? voit-on du feu ?

– N'importe !... Dépêchons-nous !

– Oh ! il n'y a pas à barguigner, c'est bien la générale... Au plus leste !

Comme on peut bien le penser, sitôt qu'on a été un peu désemberlicoqué, on n'a fait ni un ni deux et, comme si des serpents nous avaient chassés du lit, on s'est lancé dehors et jeté sur nos habits et sur notre fournement : d'abord les bas, puis les pantalons, les souliers, les guêtres, la veste, la capote, le ceinturon, le sac à pain, la gourde, le képi, le gros sac, le fusil, etc. Ce fut vite pris et vite mis.

On aurait été encore bien plus vite habillé, s'il n'y avait pas toujours ces trente-six boutons à crocher et que la moitié du temps on se trompe, surtout avec ceux des guétons qui sont petits, qui sautent et vous cassent les ongles. Par-dessus le marché, ne m'a-t-il pas fallu perdre du temps à chercher une poison d'épaulette, qui avait trouvé moyen d'aller se loger sous le duvet du lit !

En vérité, on n'est jamais plus niagnou que lorsqu'on est pressé.



Quant aux coups de brosse et de peignette, quant à se pomponner comme pour un jour de revue ou à s'astiffer comme pour un dimanche, salut ! à une autre fois !

– Via, Justin ! Il ne sera pas dit qu'on soit les derniers sur les rangs !

Et nous voilà dehors, sans avoir seulement pensé à nous mettre quelque chose dans le cornet.

\*\*\* \*\*

Dans la rue, il faisait sombre. L'air était vif ; le vent soufflait ; les contrevents tapaient ; les fallots étaient éteints ; le fer-blanc des cheminées criait, grinçait. Aux fenêtres des maisons, quelques lumières s'allumaient. Ici et là, on entendait des volets s'ouvrir, puis on voyait des bourgeois, un casque à mèche blanc sur l'oreille, guigner tout épouairés en bas pour savoir ce qui arrivait.

Une brave femme embéguinée nous crie d'une lucarne :

– Mon Dieu ! qu'est-ce que c'est ? qu'y a-t-il ?

– Qu'en savons-nous ?

– Y a-t-il du danger, du malheur ?

– On vous dira ça ce soir.

Et on courait.

De temps en temps, on entendait des soldats se déruper en bas les escaliers des maisons, avec un vacarme de fusil ou de gamelle qui rebedoule, ou bien on les voyait faire lestement le contour des ruelles, avec un bruit de clous de souliers qui crient sur le pavé. À peine si on les reconnaissait.

Sur la place d'appel, c'était tout un commerce : des fallots couraient de droite et de gauche ; les domestiques amenaient en hâte les chevaux des officiers ; les soldats du train chargeaient de caissons les fourgons et les voitures d'ambulance ; des piquettes à cheval arrivaient ventre à terre, remettaient des ordres et repartaient au grand galop.

– P'chons-nous ! P'chons-nous ! criaient les officiers en bouclant leurs ceinturons et leurs tuniques.

– À vos rangs ! criaient les sergents-majors, tout en tenant leurs livrets ou en crochant leurs bretelles.

– Habile ! habile, mes amis ! disait tranquillement le commandant, du haut de son cheval, en passant devant les compagnies.

Les uns se taisaient, en se frottant les yeux et en regardant avec des airs étonnés ou endormis ; d'autres causaient en rigolant.

– Es-tu là, Jean-Louis ? que me crie Ferdinand.

– Oui ; et toi ?

– Laquelle ! dis voir ?

– Alors !

– Je m'étonne bien ce que ça veut donner ?

– Allons toujours !

Quant à la garde, elle était prête depuis longtemps. Tranquille, bien aligné, le peloton attendait comme un jour de parade. Le tapin, qui avait fait tout le vacarme, en réveillant les autres, se tenait immobile, sans remords, les bras croisés, les baguettes sous le bras. Ce coquin de Fritz ! jamais il n'avait réveillé autant de monde à la foi. Aussi il regardait sa caisse comme s'il se disait : Tout de même, ce qu'une peau d'âne peut

réveiller de monde à la fois ! Ces pauvres bourriques ! elles font du bruit même après leur mort. Tout le monde n'en peut pas dire autant.

\*\*\* \*\*

Comme de juste, personne n'avait avalé une morse, ni touché une croûte de pain ou une nocette. Ce n'était pas le moment non plus, car ça pressait. À vue de pays, la journée ne promettait rien de bon. Il semblait que, de temps en temps, on entendait ronfler le canon et que du côté nord on voyait une lueur d'incendie.

Les uns disaient : « C'est la lune. » D'autres disaient : « C'est du feu. » Les caporaux criaient : « Taisez-vous ! »

– Pauvres Français ! dit le sergent Daniel ; je voudrais bien que tous ceux qui emmodent les guerres soient tous dans la même marmite ; c'est moi qui soufflerais volontiers les braises !

– Ah ! pour quant à moi, ajouta le sapeur, tout en bâillant et en étendant les bras en l'air, je dis qu'il ferait bon mettre le pouce derrière l'oreille à tous ces fabricants de morts subites et de leur tenir la frimousse dans un bassin.

– Silence dans les rangs ! cria le capitaine.

Et personne ne causa plus.

Comme il faisait nuit et qu'il s'agissait avant tout de caminer un peu leste, on n'a pas fait l'appel et on a sauté bien des formalités. Le commandant tire son sabre et, d'une voix ferme et crâne, commande :

– Garde à vous, bataillon – Suspendez armes ! À droite, droite ! – En avant, marche !

Et via ! nous voilà partis, au pas accéléré, du côté de Boncourt, à l'extrême frontière, où il s'agissait d'aller renforcer, disait-on, le 46<sup>e</sup> bataillon.

Je crois bien qu'entre les premiers roulements de la générale et le moment du départ il ne s'est pas passé une demi-heure. Tout de même il ne faut pas croire qu'il n'en ait point manqué. Une vingtaine se sont trouvés en retard, et nous ont rattrapés comme et quand ils ont pu.

Ce n'est pas étonnant ! Dans ces occasions, il faut toujours compter avec ceux qui logent loin, avec ceux qui restent endormis ou qui quinquernent. Et puis, il y en a tant qui aiment le chaud du lit ou qui ont l'oreille dure ! Tant pis pour eux !

\*\*\* \*\*

Eh bien, je verrai toute ma vie, quand je le voudrai, cette marche de nuit de notre bataillon, traçant sur la route, le long des champs et dans les bois, courant à la frontière, au son du canon qui grondait dans le lointain et se rapprochait de nous... *Boum !... Boum !...* et au bruit des hiboux qui s'entre-répondaient dans les bois : *Ouh ! ouh ! ouh ! ouh ! – Ouh ! ouh ! ouh ! ouh !*

Il pouvait être deux heures du matin. Les chemins étaient mouillés et glissants. Le vent, dans les sapins et le feuillage, apportait comme un grand bruit de vagues et d'eau. La lune courait de nuages en nuages. De temps à autre on entendait, çà et là, comme un bruit de voix qui s'appelaient au loin et, dans les airs, des cris de chouettes effrayées. Dans la nuit, le long des bois et dans les champs, le 70<sup>e</sup> arrivait, traçant toujours.

– Marchez !... marchez serrés ! criaient les chefs en se retournant.

Et hardi ! on allait, on courait, on sautait, on piaffait dans les gouilles. Comme il y en avait qui ne voyaient pas bien les petits tas de raclons échelonnés au bord de la route, il arrivait qu'ils s'encoublaient et puis se jetaient par terre avec un gros son de fer-blanc de gamelle qui roule, avec un bruit de juréments contre les pionniers bernois, suivi des bons rires des camarades...

– T'as piqué un plat, mon pauvre ami Vincent !

– À ton tour, Samuel !

– Coquins de pionniers !... Chemin de scandale, va !... Et puis que j'ai cassé ma pipe !

Et *raup* ! on en entendait un autre plus loin qui rebedoulait à son tour dans le patrigot.

Parfois il se faisait de belles éclaircies. La lune se montrait dans le ciel. À sa lueur, les armes, les baïonnettes, les tambours brillaient un moment, puis, dans le lointain, on pouvait distinguer des petits points noirs qui avançaient tant qu'ils pouvaient sur la route. C'étaient nos attardés qui tâchaient de rejoindre. Enfin, au-dessus de la ligne noire du bataillon, qui, comme un long serpent, défilait de détours en détours, on voyait se dessiner, dans leurs longues capotes sombres, le commandant, le major et le médecin-capitaine, qui encourageaient la troupe et donnaient des ordres du haut de leurs chevaux.

À certains moments, les rangs s'ouvraient plus larges. Des escadrons de cavalerie traversaient le bataillon de la queue à la tête avec un grand bruit. Ces longs manteaux à grands cols, ces panaches de crin noir, ce cliquetis de sabres qui frappaient les étriers, les éperons ou les sabots des chevaux lancés au trot ; ces saluts courts, ces petits mots jetés en passant : « Bonsoir, les amis ! – Gare ! – Attention ! – Salut, Lavanchy ! – Adieu, Lédéréy ! – Vous êtes bien pressés. – Bon courage ! » etc., puis après, ce son du galop qui se perdait dans le lointain, avec ces coups de

canon qui faisaient la basse et se rapprochaient toujours plus... tout cela sentait bien la guerre, et mettait à chacun du sérieux dans l'esprit.

Aussi, à ce moment, il n'y avait pas tant de babillards. S'il se trouvait par-ci, par là, des farceurs qui ne voyaient là qu'une partie à faire à la frontière pour voir des Prussiens ou des pantalons rouges, il y en avait bien plus qui, moins allurés, étaient pensifs, penchaient la tête et avaient besoin de remontant. C'est que, franchement, on ne pouvait pas savoir comment la journée finirait. Beaucoup, comme de juste, faisaient leurs réflexions.

– Dis donc, Justin, s'il m'arrivait malheur, tu sais... un mot à la mère et à Julie, s'il te plaît.

– T'inquiète, Jean-Louis, n'aie pas peur ! Et toi, tu te charges d'écrire pour moi... pas vrai ?

– Alors ! le bon sens !

– À la garde de Dieu ! Allons toujours !

Ah ! m'est avis que, en face de la mort, il faut savoir récapituler et faire son petit raisonnement. Ceux qui ont bien réglé leurs affaires, fait leur petite revue de conscience, pris leurs points de direction, regardé en haut et bien bouclé leur sac pour le grand départ, sont autrement plus tranquilles et braves que ces petits fendants, ces allangués qui causent beaucoup de leur courage, mais qui caponnent au dernier moment. Taisez-vous ! ne venez pas me parler de ces petits blagueurs qui sont plus forts pour ricaner et se moquer de tout, que pour tenir bon dans les mauvais moments. Pour ma part, dans les jours difficiles du service, à l'heure des ennuis ou d'un danger, une pensée en Haut et un petit coup d'œil sur notre croix fédérale m'a souvent remis les idées au bon niveau.

Comme le canon tonnait toujours plus fort, l'aumônier, qui marchait à nos côtés, nous crie :

– Chanteurs, un chant de marche ! Groupez-vous.

Les chanteurs accourent et se mettent bien au pas : gauche, droite !... gauche, droite ! Une, deux, trois !...

On entonne d'abord : *Espoir de la ligue helvétique*, puis : *Quand s'amassent les nuages*, – *Roulez, tambours*, enfin : *Il est, amis, une terre sacrée*.

Ah ! c'est dans ces occasions qu'on est content de savoir les airs et surtout les paroles par cœur. Il n'y a rien d'ennuyeux comme ces gaillards qui s'encoublent déjà au second couplet. Je ne sais pas, en vérité, pour quelques-uns, ce qu'on leur a appris par cœur dans nos écoles.

Entre ces chants, on entendait le pas guerrier et cadencé de la troupe, si bien qu'on aurait juré un seul homme en marche, un seul pas qui frappait la terre. C'était, – on peut bien le dire, – la Suisse qui arrivait là avec ses jeunes poitrines, ses cœurs unis et ses bras vaillants.

Ah ! je me souviendrai longtemps de ces beaux morceaux patriotiques, chantés au bruit du canon, durant cette nuit de marche aux avant-postes. Il n'a suffi que de ça pour remettre du courage à plusieurs. À ce moment, il me semblait que nos chefs auraient fait de nous ce qu'ils auraient voulu, et que, s'il avait fallu se battre, un bataillon ennemi aurait été encore lestement mis à la reculette dans un ravin. Ils n'ont qu'à essayer ; qu'ils viennent seulement ! On a beau n'être que des milices, – comme ils disent, – mais quand il s'agit de défendre son pays, quand on se sent bien d'accord et bien conduit, quand on a pour soi la bonne conscience, et le bon droit, et surtout les grands souvenirs de son histoire, on devient vaillant. C'est par le cœur qu'on est patriote, et ce sont les patriotes qui font les bons soldats. C'est mon opinion.

\*\*\* \*\*

Peu à peu le jour s'est fait et le soleil était levé quand on vit les premières maisons du village de Buix, où nous avons fait halte pour attendre les ordres et pour nous restaurer. Certes, on en avait besoin. La marche et l'air vif du matin avaient ouvert l'appétit.

À huit heures, on reprenait ses sacs, et quelques moments après, nous nous trouvions à la fine pointe du canton de Berne, à Boncourt.

De ma vie ! quel trafic ! Longtemps on s'en souviendra, et surtout de cette générale à Porrentruy :

*Plan, plan, – brran, plan, plan, plan – brran ! brran !  
brran ! brran !*



## La première rencontre

*Boncourt, 15 novembre 1870.* – En arrivant à Boncourt, un des premiers soldats que j'ai vus est le cousin Vincent du 46<sup>e</sup>. Ça m'a fait un singulier plaisir de le retrouver par là et de l'entendre raconter ses aventures. Il avait l'air fatigué, mais tout content.

Pendant qu'on faisait un petit repos sur la route, à l'entrée du village, il m'a conté qu'il avait été toute la nuit de garde.

« On a été rincé au tout fin, qu'il m'a dit. C'étaient des coups de joran, puis de vaudaire, des trivognées de pluie et de neige qu'il n'y faisait pas beau, au moins. Comme on était tout trempé, on a fait de puissants feux pour se sécher et se rapicoler un peu. Par bonheur qu'on a pu s'achotter comme il faut et que vers le matin j'ai pu me recharger.

» Pendant qu'on cuisait une goutte de soupe, qu'on était assis près des braises, qu'on en fumait une, entortillé dans sa couverture, le sergent me dit comme ça :

» – Je m'étonne bien si, des fois, on ne verrait rien des Prussiens demain. Je ne sais pas que me dire, mais ils font un rude bachanal tout à l'entour de la frontière. Près de Delle, on voit briller des feux qui n'y étaient pas hier. Le colonel, qui a passé aujourd'hui, n'était pas de bonne.

» En effet, il avait fait remettre un mot de billet au capitaine, qui nous avait dit de nous veiller au grain.

» – Parie, que je fais, qu'on voit des *hurlans* !

» Et ça n'a pas manqué. Il y en a eu déjà cinq qui sont arrivés ce matin, tout près de la frontière, mais ils sont repartis au grand galop.

» On dit par là que c'est plein de troupes à Delle, et que, d'un moment à l'autre, il faut s'attendre à croiser baïonnette ; voilà pourquoi on vous a fait chercher. Veillez-vous seulement ! »

– Il paraît donc qu'on n'est pas venu pour rien, que je dis à Vincent.

\*\*\* \*\*

En effet, à peine arrivés, on met un peloton de grenadiers de garde, au poste, sur la grande route qui va de Boncourt à Delle. Notre consigne nous ordonnait de bien surveiller le pays et nous défendait de passer la frontière. On la voyait marquée dans les passages par des drapeaux suisses, par des piquets ou par des bornes ; tout cela, dans le cas où des ennemis viendraient à caracolier par là, pour les empêcher de se tromper. Rien de plus juste ! Il faut pourtant leur aider à voir clair. La Suisse, pardine ! n'est pas marquée, en bleu ou en jaune, dans les prés et dans les bois.

On était donc là à guetter si on ne verrait rien des ces ennemis. C'était vers les neuf heures. J'étais en sentinelle. Du côté de Delle, sur France, on entendait des signaux de trompettes et des roulements de tambours. Au bout d'un moment, voici un petit peloton, une patrouille qui arrive de notre côté.

– Voici les Allemands ! crie le sergent.

En effet ; ils arrivaient crânement, bien au pas. Ils étaient habillés de couleur bleu sombre, avec capote et long képi. C'étaient de grosses mines blondes.

Ils s'approchaient tout doux, tout tranquillement.

– Qui vive ? que je leur fais.

Mâtin ! le sang me serrait la gargoulette.

– Caporal, dehors ! Aux armes, la garde ! Les *hurlans* !

Il aurait fallu voir comment ces guerriers, qui ont mis en bas Napoléon III, se sont arrêtés franc net ! Il faut dire qu'on était là une paire de lurons qui n'étaient pas minces.

Vite on s'est reconnu. Le sergent a échangé trois mots ; puis ils sont partis en posant un factionnaire, qui s'est mis à se promener toujours un peu plus près de nous, mais sans dire un mot.

Eh ! bien, celui qui désirerait savoir comment ils sont faits, ces Allemands, ces Prussiens, c'est bien facile. On m'avait toujours dit, par chez nous, que c'étaient des hommes terribles, des sauvages... Ouaih ! les Allemands ? ce sont des hommes comme nous, des gens de conduite, bien instruits, au moins, et puis pas de ces petits crazets ou de ces botoillons de rien du tout, ni de ces gros daderidous, comme cela s'est dit souvent sur les papiers.

Les soldats allemands sont des bons, gros gaillards, à forte tête et larges épaules. Les premiers que j'ai vus, dans leurs longues capotes et leurs fortes bottes, avaient une solide tournure, avec leurs ceinturons à deux gibernes sous l'estomac et leurs schakos à deux visières enfoncés sur les yeux.

Quand on les voyait se promener tout tranquilles avec leurs bissacs bruns ou jaunes, ou fumer leurs pipes de porcelaine blanche, ou monter la garde, en se dandinant de ci de là, ils avaient l'air tout bons enfants.

\*\*\* \*\*

Tout de même, il ne faut pas s'imaginer qu'on se soit mis de suite à coterger avec eux. Pas plus ! On se disait : « Ils pourraient commencer une niaise ; veillons-nous ! »

Mais comme le factionnaire, qui se tenait à trente pas, s'approchait toujours un petit peu plus, je me suis dit : Il faut pourtant que je lui cause par rapport à la guerre. Je parie qu'il comprend le français. Voyons voir ! C'était un puissant corps avec une barbe claire.

Je lui dis comme ça, comme à un des nôtres :

– Salut, l'ami ! Ça va-t-il ?

Rien.

– Ça roule-t-il, le commerce, par là-bas ?

Il me regarde un moment et me répond comme un agneau :

– Bochour.

– Il ne fait rien chaud, qu'en dites-vous ?

Pas de réponse.

– Si je ne suis pas trop curieux... ne seriez-vous pas des fois un Badische ?

– Notre régiment, il être de Ludwigsbourg... Landwehr.

– Bon !... Prenez voir une goutte.

Il s'approche.

– C'est-il vrai que vous avez bataillé tous ces jours et que vous voulez tout massacrer par là-bas ?

– Ach ! qu’il me fait, pas beau métier que la guerre !... Quand on a une femme et des enfants à la maison, qu’on voyage depuis trois mois, il serait du bonheur de retourner.

Oh ! alors, quand je lui ai entendu dire cette raison, je me suis dit : « Eh bien, toi, tu es encore un bon zigue !... Si je lui tendais ma gourde ! »

Je ne fais ni un ni deux, et, – respect pour lui ! – il a compris le coup de temps. En moins de rien, – l’affaire de tendre le cou en l’air et de faire trois gorgées, – il a fiffé le restant. Il paraît qu’il avait la ruelle du boire rudement sèche.

Alors, comme on a vu qu’il n’était pas fier, on lui a passé un bout ; il nous a montré sa pipe ; on a examiné son fusil, lui les nôtres. On l’a bien regardé par-devant et par derrière, et on s’est mis à deviser sur son pays.

Je lui ai demandé ainsi, ainsi, s’ils se tenaient aussi de la vigne par chez eux, s’il s’y fabriquait du fromage, des tommes, du beurre. Il nous a dit que si. Ça nous a fait plaisir.

De suite on a été bon camarade avec lui et avec d’autres. Aussi, quand j’ai vu que ces soldats, ces Allemands savaient fraterniser, que je l’ai entendu marronner dans sa grosse barbe contre la guerre, comme nous, je me suis bien pensé que ce n’était pas la faute aux simples soldats, au pauvre peuple et aux campagnards, s’il y avait des guerres et tant de sang versé souvent pour rien, que ce n’était pas toujours ceux qu’on rencontrait dans les neiges et les paquets qui les voulaient, mais presque toujours tous ces gratte-papier qui ont des piques, des jalousies, des brouilles les uns avec les autres.

Pourtant, que le monde est bête et qu’il est triste de se voir mené de la sorte !

\*\*\* \*\*

Ensuite de ça, voici qu'on voit arriver un officier allemand avec un caporal. L'officier n'avait rien de plaisant ; quelle drôle de tournure ! sur la tête, il se tenait un casque avec un paratonnerre ; il portait une grande roquelaure ; dans une main, il avait une canne ; dans l'autre, une lunette, sans compter un lorgnon et des bésicles sur le nez.

Quand on a vu venir ce freluquet, on s'est dit : « Toi, si tu veux faire ton fendant, ne viens pas te froter trop près d'ici. »

Il n'y a pas de danger !... De temps en temps il s'arrêtait, comme s'il ne faisait pas attention à nous. Il guignait vers les bois, dans les prés. Il lunatait de ci, de là, du côté de la frontière.

Quand il s'est aperçu que la sentinelle s'était mise à coterger avec nous et qu'on était content de rire, il a dit un mot au caporal, et celui-ci s'est mis de suite à crier comme ça :

– Hans ! Was ist das ?... Komm !

Là-dessus, mon Badische, – il fallait le voir ! – vire sur les talons, comme si une tuile lui avait attrapé le képi ; il me touche la main, en disant :

– Adié, les Schweizer.

– Salut !... Conservation ! bien de la santé !

– Merci ; à vous aussi.

– Savez-vous où vous irez ?

– Non... Au Kirchhof (au cimetière), peut-être.

– Allons ! Salut ! Dites-voir le bonjour par chez vous... et tâchez surtout de bientôt vous accorder.

– Ach ! Ja, wohl ! Adié !

Eh ! le bon gaillard !... Il m'a fait mal de le quitter.

Oh ! ne me dites pas que les hommes soient nés pour la chicane ! il y a sur la terre encore plus de bons cœurs qu'on ne pense... faits pour s'apprécier, s'aimer et vivre en paix.

Ça n'empêche pas que, demain matin, ce même corps, qui avait l'air plus doux qu'une brebis, aura peut-être tué trois ou quatre de ses semblables, ou que lui-même sera trouvé étendu, le crâne fendu ou le corps criblé de balles, derrière un mur ou un buisson.

Ainsi va notre pauvre monde !... Et dire qu'on dépense des millions et des millions pour l'instruction publique, qu'on fait des congrès et des expositions toutes les années et qu'il y a plus de dix-huit siècles que notre Seigneur Jésus-Christ a parlé !...

Oh ! le *progrès dans la paix* !... le progrès sans canon, le progrès sans recul, quand l'aurons-nous ? J'en ai soif, pour ma part, et... je ne suis pas le seul.

## L'anniversaire du Grütli

*Au corps de garde, 18 novembre 1870.* – S'il est des soirs où l'on va se coucher bien triste, il en est d'autres où l'on s'endort tout guilleret.

Quels jolis moments on vient d'avoir ce tantôt ! Pas un du 70<sup>e</sup> ne veut les oublier. Ce fut une jolie fête, qui a fait d'autant plus de plaisir que personne ne s'y attendait.

Pendant bien des années je me verrai encore dans ce grand pré, au bord de la route, où nous venons de célébrer l'anniversaire du serment du Grütli. Je suis bien sûr que, par chez nous, il n'y en a pas seulement trois qui y aient pensé ; même je ne craindrais pas de parier que plus d'un serait embarrassé de dire la date et le jour où les trois Suisses ont juré leur alliance.

Quand je vois tant de ces petites fêtes de rien du tout, je me demande pourquoi on n'aurait pas une bonne fête nationale qui unisse le même jour tous les citoyens de la Confédération ou du canton, soit le 17 novembre, pour l'anniversaire du Grütli, soit le 14 avril, en souvenir de l'indépendance du canton de Vaud.

Pour un de ces jours, si j'étais le gouvernement, je donnerais congé à toutes les écoles, et, de cette manière, j'apprendrais aux enfants à aimer leur patrie et à se souvenir un peu mieux de son histoire, dont, en vérité, ils ne savent pas grand'chose. Alors, à dîner, le père serait d'obligé de raconter à ses enfants



pourquoi ils ont congé à cette date. S'il n'en sait rien, il se trouvera à l'affront, et... ce sera bien fait !

\*\*\* \*\*

Mais revenons voir à ce qui a eu lieu aujourd'hui, ou plutôt cet après-midi.

À deux heures, l'appel avait été sonné comme de coutume. Un instant après, le bataillon, tambours et musique en tête, est allé se ranger du côté de la frontière, dans un grand champ, près des bois. Nous aurions bien été sept cents hommes, si les postes n'avaient pas dû être occupés, et si beaucoup de camarades ne s'étaient pas trouvés malades et couchés dans les ambulances.

Il faisait un joli temps d'automne, très doux ce jour-là. Les brouillards s'étaient levés. Aux rayons du soleil, les bois de fayards montraient de belles couleurs jaunes et rouges. Les peupliers, les poiriers disaient adieu à leurs dernières feuilles. Des couples de pies s'agaçaient et volaient d'arbres en arbres. Dans les champs récoltés, des compagnies de corbeaux se promenaient en famille et tournaient de ci, de là, avec leurs pattes ou leur gros bec, les mottes labourées. Depuis les prés ou depuis les taillis en bruyères, montait, au-dessus des bois, la fumée de grands feux. Quelques vaches broutaient encore dans les bons prés. Leurs cloches résonnaient au loin. C'était la fin des beaux jours. Plus de chaud soleil ! plus de longues journées ! plus d'hirondelles ! L'hiver était là, à la porte, et, avec lui tous les maux de la guerre, – la nuit avec les lueurs rouges des incendies, – le jour avec le bruit du canon et toutes les misères des fugitifs.

Après qu'on eut manœuvré pendant une bonne heure, on entendit du côté de la route un grand bruit de chevaux lancés au

galop. C'était notre brave colonel-brigadier qui arrivait avec tout son état-major.

Y avait-il du pressant, du mauvais ? Peut-être bien, car le canon des batteries faisait un gros vacarme au-dessus des bois et dans le lointain.

– Gage, me dit Justin, que c'est une inspection.

– Oh bien ! me voilà joli, que je lui réponds, moi qui viens justement de vider mon sac pour me soulager un peu.

– Tu vas piquer tes vingt-quatre heures, mon pauvre Jean-Louis !

– Pas de chance !... Si j'avais su !...

\*\*\* \*\*

Sitôt le colonel arrivé, en caracolant dans les prés et dans les terres labourées, on se forme en ligne de bataille, la musique joue et le commandant fait ouvrir les rangs.

Le colonel descend de cheval et commence son inspection. On n'avait qu'à se bien tenir. Il passe devant chacun de nous, salue le drapeau, s'arrête ici, s'arrête là, interroge, examine, prend et retourne quelques fusils. Arrivé près de moi, il m'a semblé qu'il me regardait plus près et plus profond qu'un autre. Il guigne d'abord en bas mes guêtres et mes souliers, remonte ensuite, avec ses beaux yeux de brigadier, en passant par la ligne des boutons, jusque tout en haut ; à ma cocarde et à mon pompon, puis voici qu'il redescend par la bretelle et la crosse de mon fusil jusqu'en terre. Je suivais son œil avec plus de frayeur que de plaisir.

Je crois, en vérité, que si la foudre m'avait couru dans les reins, elle ne m'aurait pas fait plus d'effet. J'ai senti le sang me

monter à la figure, et je suis devenu plus rouge que mes épaulettes.

Heureusement qu'au bout d'un moment il a passé plus loin et n'a rien dit. Je ne crois pas qu'il se soit méfié ; mais, gare quand il passera par derrière ! C'est là qu'il ne fera pas beau.

Bon ! le voici... Pas un mot ! immobile ! je l'entends qui soulève et taguenasse près de moi, le sac à Justin. À ce moment, j'ai senti comme des souris qui me gratouillaient les reins, j'ai piqué un soleil et j'ai vu tout rouge.

« Jean-Louis, que je me dis, ton compte est réglé. Gare à toi ! »

Pas plus ! rien du tout !

Il passe à côté, sans me toucher. Aussi, avec un puissant soupir de soulagement, j'entends le bruit des sabres qui filent plus loin.

Oh ! alors, c'est moi qui ai été content d'en avoir été quitte pour la peur !

– Justin ! que je lui fais à demi-voix, au repos c'est moi qui régale.

– D'accord ! qu'il me répond. Commande seulement un bon demi-pot. Il veut faire plaisir.

– Silence ! numéro trois, crie le lieutenant.

Je n'ai plus pipé le mot.

\*\*\* \*\*

Un moment après, on fait serrer le second rang sur le premier, et on entend résonner le commandement de « formez le carré ! ».

Comme le colonel était toujours là à nous regarder, chacun a bien fait attention ; on marchait droit, coude à coude et bien aligné. Il fallait voir ces beaux gaillards de notre compagnie se tenir comme la vieille garde de 1812, emboîter le pas, tourner à gauche, à droite, sans qu'on entende un mot dans les rangs.

Le carré a été lestement formé. Après quoi, le drapeau, la fanfare et les tambours se sont placés au milieu ; puis le colonel Tronchin, du haut de son cheval brun, a pris la parole. Il a félicité le 70<sup>e</sup> pour sa bonne tenue et sa discipline. Ça nous a fait plaisir.

Tout de même, s'il avait tout su, s'il avait vu mon sac, il aurait bien dû en rabattre.

Ensuite le commandant Dufour remercie en deux mots et donne la parole au capitaine-aumônier, qui nous a dit ceci :

« Officiers, sous-officiers et soldats !

» Ce jour nous rappelle une grande date dans notre histoire : celle qui depuis longtemps a été choisie pour rappeler le souvenir du serment du Grütli, c'est-à-dire de la première alliance qui, en 1307, a fondé la Suisse, notre chère patrie, et uni les confédérés entre eux.

» Aussi, placés comme nous le sommes, par le devoir et par l'appel du pays, à l'extrême frontière, pour protéger l'intégrité de notre sol, à l'heure où les maux affreux d'une guerre terrible ensanglantent les contrées avoisinantes, au moment où la voix lugubre du bronze retentit jusqu'à nous et sème près d'ici la désolation et la mort, – nous voulons tous, le cœur recueilli et reconnaissant envers le Dieu de nos pères, songeant à ces héros qui, dans le passé, nous ont fait, après le Tout-Puissant, ce que nous sommes, pensant aussi à ceux que nous avons laissés dans

nos foyers et dans nos vallons en paix, nous voulons, dis-je, relire ensemble une page immortelle de notre histoire nationale, celle où Jean de Muller raconte comment eut lieu le serment du Grütli. »

Et voici qu'au milieu d'un grand silence, pendant que les cloches des vaches résonnaient près des bois et que, là-bas sur la route, au bruit du canon, on voyait défiler les chars des fugitifs, voici que nous entendons ce qui suit, et que j'ai tenu à noter et à transcrire ici<sup>2</sup> :

« Dans la nuit du mercredi avant la Saint-Martin, au mois de novembre, Fürst, Melchthal et Stauffacher amenèrent au Grütli chacun dix hommes d'honneur de son pays, qui avaient loyalement ouvert leur cœur.

« Lorsque ces trente-trois hommes courageux, pleins du sentiment de leur liberté héréditaire et de leur éternelle alliance, unis de l'amitié la plus intime par les périls du temps, se trouvèrent ensemble au Grütli, ils n'eurent peur ni du roi Albert ni de la puissance de l'Autriche. Dans cette nuit, le cœur ému, se donnant tous la main, voici ce qu'ils se promirent :

» En cette entreprise, nul d'entre eux n'agira selon ses propres idées ni n'abandonnera les autres ; ils vivront et mourront dans cette amitié ; chacun maintiendra, d'après le conseil commun, le peuple innocent et opprimé de sa vallée dans les antiques droits de leur liberté, de manière que tous les Suisses jouissent à jamais des fruits de cette union ; ils n'enlèveront aux comtes de Habsbourg quoi que ce soit de leurs biens, de leurs droits ou de leurs serfs ; les gouverneurs, leur suite, leurs valets et leurs soldats mercenaires ne perdront pas une goutte de

---

<sup>2</sup> *Histoire de la Confédération suisse* de Jean de Muller, traduite par Ch. Monnard et L. Vulliemin. Édition de 1837, tom. II, pag. 231-232.

sang ; mais la liberté qu'ils ont reçue de leurs ancêtres, ils veulent la conserver intacte et la transmettre à leurs neveux.

» Tous ayant pris cette ferme résolution, et dans la pensée que de leur succès dépendait probablement la destinée de toute leur postérité, chacun d'eux regardait son ami avec un visage confiant et lui serrait cordialement la main. Walter Fürst, Werner Stauffacher, et Arnold an der Halden du Melchthal, les mains levées au ciel, jurèrent, au nom du Dieu qui a créé les empereurs et les paysans de la même race et avec tous les droits inaliénables de l'humanité, de défendre ensemble la liberté en hommes.

» Les trente, entendant cela, levèrent la main et prêtèrent, au nom de Dieu et des saints, ce même serment. Ils étaient d'accord sur la manière d'exécuter leur projet ; pour le moment, chacun retourna dans sa cabane, se tut et soigna son bétail. »

– Soldats ! ajouta notre aumônier, si la page que je viens de vous lire fait vibrer en vous, ainsi que dans mon cœur, un sentiment de sainte et patriotique émotion, je vous invite tous, sous ce ciel libre, sur ce sol de nos pères que nous sommes tous prêts à défendre jusqu'à la dernière goutte de notre sang, à vous découvrir dans une commune pensée de respect pour la mémoire de nos ancêtres, d'amour pour la patrie et surtout de profonde reconnaissance envers Dieu. En le faisant, soldats, nous crierons tous d'un seul cœur et d'une seule voix : Vive la Suisse ! Vive la Confédération !

Sur ce, des centaines de têtes se découvrent, le drapeau sa-lue, les hourras résonnent et la fanfare joue le *Rufst du mein Vaterland*.

Comme de juste, le cœur à ce moment nous a bien battu. J'ai vu notre capitaine se tourner pour en essuyer une, et le lieutenant a regardé de côté, comme s'il ne voulait pas qu'il soit dit. Pour moi, je ne pouvais rien dire ; j'étais tout pensif.

Ah ! c'est dans ces moments-là qu'on sent qu'on aime son pays.

Qu'on ne me dise pas que la Suisse est trop petite pour la chérir. Si elle fait bien petite figure sur la carte. Dieu ne l'a-t-il pas faite grande par son histoire ? Du reste, comme l'a dit notre cher poète vaudois Juste Olivier :

Tu peux encore, ô terre des montagnes !  
Grandir, grandir... mais du côté du ciel,

Oui ! « du côté du ciel », voilà le vrai, le beau, le bon côté ; celui de l'air, de la lumière, de la paix et de la liberté.

Chacun sentait ça, car, sur un signal, on s'est mis de suite à chanter de tout son cœur. Outre le *Serment des trois Suisses*, nous avons entonné l'*Invocation*, avec ces belles paroles que je ne pourrai plus jamais entendre sans repenser au 17 novembre 1870 à la frontière :

Toi, dont le trône est voilé de mystères,  
Mais dont l'amour suit le faible mortel,  
Esprit immense ! écoute nos prières.  
Jette un regard sur les enfants de Tell !  
Longtemps naguère un despote farouche  
Sema le deuil sur nos champs, sur nos monts.  
Et le malheur, qui fait prier la bouche,  
D'un souffle ardent longtemps brûla nos fronts.  
Mais tu veillais, et devant nos murailles,  
Lorsque la guerre amassait ses fureurs.  
Nos ennemis tombaient dans les batailles  
Comme l'épi devant les moissonneurs.  
Dieu des combats, qui sauvas nos ancêtres.  
Veille sur nous en ta sainte bonté !  
Et s'il nous faut jamais subir des maîtres,  
Fais-nous mourir avec la liberté !

\*\*\* \*\*

On croyait à ce moment que tout était terminé et qu'on allait rentrer dans nos cantonnements, quand, tout à coup, la scène change. On entend des claquements de fouet ; le carré s'ouvre et tous les yeux regardent du même côté : c'était un gros char, attelé de deux forts chevaux, qui avait l'air de venir de bien loin. Sur ses deux gros brancards, il portait... une superbe fuste du pays, empanachée de beaux dahlias rouges et blancs, ornée de grands rubans vaudois. Puis, sur le fond de la fuste, on lisait à la craie et en grosses lettres ces mots :

*Au 70<sup>e</sup> bataillon,*  
LES AMIS DE MONTREUX.  
*Salut et santé !*

Oh alors ! chacun peut se représenter l'effet qu'a produit cette jolie attention. De suite les bravos sont partis comme un feu de file.

- Respect pour eux ! que chacun disait.
- Oh ! pour des amis, c'est des amis !
- Vive le canton de Vaud !

Il faut dire que ce nouveau du pays arrivait tant bien sur ce rouge de par ici !

Mais il fallait une boîte !...

Pas tant d'affaires ! t'inquiète ! Le commandant, qui, paraît-il, était dans le secret, en sort une toute neuve de sa poche ; puis il appelle un sapeur. Celui-ci ajuste le robinet, donne trois coups de hache et : « Hardi ! en avant ! »



Des bidons sortent de leur cachette ; ils se remplissent, et, au bout d'un moment, chacun, avec ordre et par compagnie, boit deux bons verres à la santé du canton de Vaud. Oh ! que ça fit du bien ! On entendait claquer les langues de tous côtés et partout de jolies réflexions.

Après cela, il ne faut pas s'étonner si la musique s'est remise à jouer. Elle nous a dit les *Armailli dei Colombetté* ; puis elle a fini par nous régaler avec une jolie schottisch.

En vérité, il ne faut pas trop nous en vouloir si, tant joyeux qu'on était, on s'est mis à danser un petit refredon. En moins de rien, les grenadiers empoignent les voltigeurs, les mousquetaires du N° 3 dansent avec ceux du N° 4, et les tambours partent avec les sapeurs. Il faut bien ajouter que ce qui nous a mis surtout en gaieté, c'est que notre capitaine venait de nous dire qu'il se pourrait bien qu'on rentre le 25.

Dieu le veuille ! En attendant, tout le bataillon, à six heures du soir, rentrait content dans ses quartiers, et, dans les corps de garde, plusieurs racontaient, encore tard dans la nuit, à ceux qui n'y avait pas été, la belle fête du Grütli.

Pour moi, en faisant, de neuf à onze heures, ma faction solitaire, je me suis souvent redit ce beau couplet que j'ai écrit sur mon carnet :

Ils étaient là tous trois ; à travers les nuages,  
La lune reflétait sur leurs mâles visages  
D'un héroïque espoir les présages vainqueurs.  
Sous leurs habits grossiers battaient de nobles cœurs ;  
Un serment généreux sort de ces bouches pures,  
Et l'écho menaçant, par l'écho répété.  
Redit de monts en monts, avec de sourds murmures :  
Liberté ! Liberté !

## Zouaves prisonniers

*Porrentruy, 20 novembre 1870.* – En voilà bien d'une autre, ma chère Julie ! Depuis que nous sommes revenus de Boncourt ici, nous avons pris des zouaves. On aura de la peine à le croire au village. C'est pourtant vrai !

Ce sont deux petits noirauds, jeunes, frisés, maigrolets. Pour la langue, ils en apprendraient à tous les avocats du pays. Ça batoille de tout, ça barjaque sur tout, sans s'arrêter. Ils font les demandes et les réponses. Ils roulent les r sur un ton crâne. Ils disent : « Nous sommes Frrrançais ! » Comme si, pour eux, les jours étaient plus longs que pour nous.

De ma vie, quels curieux lurons ! Tout ce qu'ils savent faire c'est de torailler des cigarettes, aussi ils ont des doigts jaunes et bruns comme s'ils avaient décoquillé des noix pendant quinze jours. À les voir, et surtout à les entendre dire tant de bêtises, il ne me semble pas possible que ces zouaves soient des tout véritables. Ils pourraient bien n'être que des zouaves de rencontre.

– Nous avons eu, nous dit le plus grand, un froid de loup, 10° l'avant-dernière nuit... Et vous, mes petits, combien ?

– Oh là ! je ne sais pas, peut-être trois, pas plus.

– Trois degrés ! trois ! eh bien ! savez-vous que ce n'est déjà pas tant mal pour un petit pays comme la Suisse.

Quel toupet !

Si seulement ces alangués connaissaient un peu mieux leur géographie, mais, à chaque instant, ils vont s'engaufrer à droite ou à gauche. Ils ne savent rien de notre pays et nous en disent de toutes rudes.

À les entendre, il paraît qu'ils bourgataient de ci de là, tiraient sur la frontière, faisaient plus de fumée que de mal, quand, crac ! les dzozets de la brigade, les Fribourgeois les ont vus, arquepincés et conduits à l'ostio.

Il t'aurait fallu voir, ma chère Julie, la mine de ces corps se débattant dans leurs jupons rouges, retroussés jusqu'aux genoux.

– Ah ! mais pardon ! qu'ils disaient. Vous faites erreur !... pardon, pardon, je vous prie..., vous ne savez pas à qui vous avez affaire. Nous ne sommes pas les premiers venus, nous sommes Frrrançais et dame ! quand on a été en Algérie..., quand on est de Tarascon...

– C'est bon ! c'est bon ! vous direz cela plus tard ! Venez toujours au poste.

– À quel poste donc ? nous autres, nous ne connaissons que le poste de l'honneur, sapristi !

– Il ne fallait pas le quitter alors, du reste il y a encore les postes suisses qu'on va vous faire voir, allons, en route !

– Mais, encore une fois, nous sommes Frrrançais, zouaves aux « Vengeurs de la mort », saperlotte !

– Vengeurs de tout ce que vous voudrez ! Cela n'empêche pas que vous n'êtes plus sur France, mais sur Suisse et que vous êtes nos prisonniers.

– Eh bien, soit ! rendons-nous ! Mais, dites donc, y a-t-il de quoi s’amuser un peu chez vous ! Avez-vous un théâtre près d’ici ?

– On vous dira ça une autre fois. En fait de théâtre, pour le moment celui de la guerre pourra vous suffire.

\*\*\* \*\*

Arrivés au poste, on les a restaurés un peu et puis le sergent Daniel s’est mis à causer avec eux.

Tout d’abord il leur a demandé comme ça :

– D’où êtes-vous donc ?

– Comment ?

– Oui, d’où vous êtes ? votre commune ?

– Nous venons des environs d’Oran.

– Ah ! vous êtes d’Oran ! tiens ! pas possible ! Moi qui ai justement une cousine... tout près, à Maracon... Alors, dites me voir, comment vous êtes-vous laissé pincer ?... N’avez-vous pas vu les bornes ?

– Les bornes !... borné vous-même, sergent ! Pouvions-nous deviner que ce n’était plus la France ? Pas moyen ! Il a fallu se rendre... Pas question de bazarder !... De broussailles en broussailles, de buissons en buissons, nous sommes tombés au milieu des Suisses... et parbleu, que faire ? Se battre, se faire tuer !... Pourquoi ?... Pas si bêtes, mon vieux !... On a suivi la patrouille et nous voilà !

– Tout de même, ça a dû bien vous ennuyer ?

– Ça, c'est notre affaire, sergent. Mais, passez-moi donc du tabac.

\*\*\* \*\*

Depuis avant-hier, ils sont logés dans la prison de Porrentruy, en attendant de les envoyer pour être internés plus loin. Il y en a un qui sait lire et qui fait la lecture à l'autre, avec des journaux français qu'on leur passe à travers les barreaux de la fenêtre.

Sur le tantôt, on se trouve toujours une paire ou deux pour aller faire visite à ces bronzés, pour voir ces Africains manger leurs quatre heures à la cuisine.

Ils ne peuvent pas se tenir tranquilles et s'empêcher de nous causer. Quant à ça, il serait difficile de raconter en un jour tous les propos qu'ils tiennent. Ces farceurs ne nous disaient-ils pas cet après-midi :

– Voyez-vous, mes amis, dans huit jours tout va changer ; Belfort sera débloqué, Werder culbuté, le Rhin franchi, Berlin saccagé et tous les Allemands au fond de la Baltique. C'est moi qui vous le dis ; vous verrez ! n'ayez pas peur, la France est toujours la France et les Français sont toujours Français !... Pas peur !

Et patati et patata ! Ça allait comme un dévidoir. Tout de même quand j'ai entendu celle-là, je me suis dit :

« Frisé d'Africain ! ne blaguons pas tant ! pour qui nous prends-tu ? »

Je me suis mis à ricaner en l'écoutant. Il paraît qu'il s'en est aperçu, car il m'a dit :

– Riez tant que vous voudrez, gros Suisse !

Ça m'a fâché ; on s'est mis en colère. Alors Justin m'a dit :

– Allons, Jean-Louis, c'est bon ! laisse-moi ces gaillards tranquilles. Viens-t'en, à présent qu'on les a vus manger.

\*\*\* \*\*

D'ores en là, malgré ce que disaient ces zouaves, ces pauvres Français n'ont eu que des misères. Jamais on ne les saura toutes.

En attendant, ma chère Julie, je te souhaite bien de la santé. Bientôt on reprendra le chemin du canton ; oh ! ce sera un beau jour !

N'oublie pas de saluer tous ceux qui demandent après moi dans le village.

Adieu, ma chérie, que Dieu te garde et te bénisse.

## L'entrée des Français

Dieu permit que la Suisse, assise à la frontière.  
Vînt recueillir ces délaissés,  
Les prît à son foyer, et, douce, hospitalière,  
Pansât tous ces pauvres blessés.

*Février 1871.* – Rentrés le 25 novembre dans nos foyers, – en suivant le Jura par les Franches-Montagnes jusqu'à la Chaux-de-Fonds, – on était loin de s'attendre à se trouver de nouveau sous les armes le 31 janvier sur la place d'Yverdon.

Comme le 70<sup>e</sup> avait déjà fait son tour pendant près de deux mois, – de Bâle à Neuchâtel en octobre et novembre, – il ne faut pas s'étonner s'il y en avait quelques-uns qui n'étaient pas tant contents. Plusieurs n'avaient pu trouver personne pour les remplacer à la maison pour les ouvrages.

Malgré cela, la gaieté a bientôt pris le dessus, car on a eu du plaisir à se revoir, à retrouver tant de bons camarades de Lau-fon, Delémont, Porrentruy, Boncourt et la ligne, à se redire les souvenirs et les histoires du Jura.

Le lendemain, après avoir quitté Yverdon, je me suis vu, le soir, cantonné dans un village appelé Ballaigues, du côté de Jougne. Le 2 février, de bon matin, la moitié de la compagnie reçoit les ordres de se placer aux avants-postes, près des bois. C'est un endroit près d'un chemin, qui se dit « Vers chez Tony ». On aurait mieux fait de lui dire « Vers chez Gelon » ou « Vers

chez la Bise », car il y faisait un froid et un vent terribles. On n’y sentait pas le renfermé, en tout cas.

Au bord de la route, les fenêtres d’une baraque nous regardaient avec un air d’étonnement. Sous le toit de cette maison se trouvaient un fenil, un boiton et un magasin. Je ne sais pas ce qu’il n’y avait pas dans cette petite boutique : des pipes, des bretelles, du savon, des bâtons de réglisse, des sifflets, etc. On y vendait toute sorte, si bien que j’ai fini par acheter un joli peigne en écaille pour la Julie. – Elle le met le dimanche et l’appelle son « Bourbaki ».

Depuis cette maison, quand on regardait vers le couchant, on voyait plus bas que nous, dans un vallon, sur la gauche, la route qui mène de Vallorbe à Jougne. Dans le lointain, on distinguait sur France les maisons de La Ferrière.

Nous étions donc là, avec la demi-compagnie du N° 1, sous les ordres du lieutenant Jaques, de Vevey, et avec une demi-compagnie des grenadiers commandés par le capitaine Bardel, d’Yverdon. Il était quatre heures du matin, quand on eut pris ses positions. On disait que les Français, traqués par les Prussiens, allaient forcer la frontière et entrer en Suisse. Les sentinelles étaient placées. Pendant qu’elles guettaient du côté de Jougne, les soldats et nos deux sapeurs se sont mis à couper des branches de sapin, à les entasser au milieu de la neige et à y mettre le feu.

Nous n’étions pas là depuis une heure, qu’on commence à entendre dans le lointain, vers le fond de la vallée, une sorte de roulement tout à fait curieux : c’était un *fron-fron* de voitures, un grand bruit d’hommes et de chevaux.

Comme à ce moment-là, la lune éclairait et que les étoiles nous regardaient tranquillement depuis en haut, le lieutenant nous dit :



– On voit scintiller des fusils ! Ce ne peut pas être des Prussiens, car ils ont des armes bronzées, qui ne luiraient pas de cette manière... Ce sont des Français !... Mes amis, attention ! à vos armes et à vos rangs !... Habile ! Habile !

– Je m'étonne bien ce que ça va donner ! que je me dis.

En effet, ça ne manque pas. On voyait toute une longue troupe qui arrivait contre nous. Une grande bande noire passait par en bas sur Vallorbe, une autre venait de notre côté. Le bruit devenait toujours plus fort, toujours plus fort, si bien qu'on aurait juré un grand orage qui s'approchait ou une grosse carre de grêle.

À six heures, on voit picater sur la route, venant de notre côté, une estafette à cheval. À voir les trois galons d'or qui brillaient à sa casquette rouge, ce devait être un capitaine d'état-major français. Il arrivait tout seul. Il était couvert d'un long manteau. Sur la chabraque de son cheval, on voyait reluire la fonte de ses pistolets.

Enfin le voici tout près. De suite, le lieutenant et douze hommes, les armes chargées et croisées, se portent à sa rencontre jusqu'à la borne de la frontière, qui portait, du côté de la France, une fleur de lis et, de notre côté, notre vieille croix fédérale... Respect !

– Halte ! qui vive ? crie la sentinelle.

– Ami ! France ! qu'il répond.

– C'est bien ! Que demandez-vous ? dit le lieutenant.

– Je désirerais savoir quelles sont les conditions exigées pour nous laisser entrer en Suisse.

– Le désarmement, capitaine !

– Messieurs, je vous salue et vais faire mon rapport au général.

Demi-tour droite ! il tourne bride et le voilà loin.

Une heure après, nous pouvions voir une énorme masse noire, faite de toutes couleurs, s'allonger sur la neige et s'avancer contre nous comme un grand serpent.

C'était la débâcle qui allait commencer.

– Veillons-nous ! veillons-nous ! qu'on se disait l'un à l'autre.

– Tous à vos rangs ! criaient les chefs, et attention !

En vérité, il se mitonnait là un défilé comme il ne s'en est pas tant vu.

\*\*\* \*\*

Tout d'abord, voici venir, tranquille et bien monté, un peloton de cavaliers. En tête marchait le plus beau militaire que j'aie jamais vu : c'était le général de la brigade, un M. Martinez qu'on a su depuis. Il était de grande taille, l'œil sombre, le port droit. Sous sa casquette dorée brillaient de beaux cheveux blancs. Sur sa poitrine de vétéran, pendaient de grandes et de petites décorations. C'était un vieux troupier, celui-là, qui en avait bien vu dans sa vie et qui avait souffert, car il était maigre, sec et ridé. Quand je l'ai vu passer sur cet arabe noir, avec son air triste, ses belles moustaches, j'aurais bien voulu crier quelque chose, lui dire un mot... je ne sais pas quoi :

« Honneur aux vaincus ! Respect pour vous ! Vive la France ! »

Mais je n'ai pas osé.

À côté de lui, un peu en arrière, venaient son état-major et une escorte de spahis en burnous bleus. C'étaient tous des bronzés.

On arrête ce monde.

Le général salue, échange deux mots avec notre chef, et puis, suivant la consigne, on s'est vu forcé de lui demander son épée. Il l'ôte de son ceinturon et la remet tristement, avec sa carte de visite.

Le général se tourne ensuite vers les spahis et leur donne l'ordre de se ranger en ligne, au bord de la route, jusqu'à la fin du défilé. Quand tout fut en règle, il passe devant la borne et franchit la frontière.

À ce moment il m'a semblé le voir frissonner et comme s'affaïsser sur son cheval. J'ai vu sa main droite essuyer ses yeux et secouer, en branlant la tête, les larmes qui avaient mouillé ses doigts. Pas un mot ! pas un reproche ! Mais de gros soupirs ! Il avait l'air de faire tout cela comme quelqu'un qui ne veut pas qu'il soit dit et qui ne pleure pas pour rien.

Cela se comprend. C'était la France et l'honneur de son armée qui s'écroulaient. Pauvres gens !

Derrière ce général, douze spahis étaient donc restés alignés au bord de la route pour surveiller les affaires. Il fallait voir au milieu de cette neige, sur leurs chevaux, ces figures d'Africains, avec leurs longs burnous, leurs yeux noirs et leurs mines sombres. Fermes, tristes, muets, ils n'ont pas quitté la place et n'ont pas bronché de tout le jour jusqu'à six heures du soir. À peine s'ils consentaient seulement à accepter un verre ou un morceau de pain qu'on leur tendait. Le chagrin leur avait brisé le cœur et l'appétit... Quels gaillards !

Entre ces cavaliers et nous, tous ceux qui ont passé ont rendu les armes. Les uns les posaient tranquillement, comme

s'ils étaient contents d'en être quittes, les autres se regimbaient ou cassaient leurs fusils contre les arbres ou sur les rochers.

Jusqu'à mes vieux jours j'aurai devant les yeux cette scène. Quel tableau ! quand on y pense : ce froid, ces trois pieds de neige, ces sapins blancs de givre, ces hommes qui défilaient plus morts que vifs, marchant seuls ou appuyés les uns sur les autres ; ces soldats boitant, pleurant, toussant, criant, souffrant ; ces uniformes mêlés, tachés, troués, salis, déchirés ; ces figures maigres, pâles ; ces têtes dans des bandeaux, ces bras en écharpes, ces pieds enveloppés ou découverts ; ce roulement des fourgons, des canons, des voitures, dans lesquelles des blessés hurlaient à chaque secousse ; ces pauvres chevaux, la tête basse, la lèvre pendante, l'oreille en arrière, les jambes raidies, les côtes en dehors ; ces coups de fouets, de cravaches ou d'éperons ; ces décharges de fusils, de pistolets ou de mousquetons qui partaient en l'air et faisaient tomber les branches ; puis là-bas, sur les talons de tous ces affamés, qui quittaient leur patrie et s'en allaient en exil... les coups de canon et la fusillade des Prussiens qui leur venaient dessus, et enfin, à l'horizon, sur toute cette débâcle de souffrances et de misères, la fumée rouge des incendies... En vérité, maintenant qu'on a vu tout cela, il semble qu'on a fait un mauvais rêve et que ce n'est pas vrai.

\*\*\* \*\*

J'entends toujours, quand je veux, un vieux turco qui marchait appuyé sur un long bâton en sapin. Ses deux pieds étaient tout entourés de pattes et de chiffons :

– Eh ! dites donc, turco, que lui fait notre lieutenant, prenez donc un peu d'eau de cerises, cela vous fera du bien.

Et il lui tend une bouteille.

– Connais pas, dit le turco, non, pas comme ça !

Et tendant un petit gobelet en fer-blanc, il dit :

– Voilà mon quart... Permettez !... Il faut en laisser aux autres.

Après qu'il eut bu son kirsch, il ajouta en toussant :

– Ah ! si nous avions eu toujours des officiers aussi bons que vous, vous ne nous verriez pas par ici !

Là-dessus, notre chef qui venait de recevoir une caisse de souliers à distribuer, lui en a offert une paire.

– Des souliers !... Merci, mon lieutenant, que voulez-vous que j'en fasse ?... j'ai les deux pieds gelés.

Et, clopin-clopant, la masse des fuyards le pousse en avant et il est arrivé, – on l'a su depuis, – jusqu'à Lausanne, où on lui a coupé les deux pieds. Oh ! le bel homme ! la belle tête ! Il faisait pitié à voir avec ses beaux yeux tristes.

\*\*\* \*\*

Quant aux malades, on les reconnaissait de suite à leur figure, à leurs lèvres et à leur peau séchée et brûlée par la fièvre. Ils étaient sans armes. Ils avaient tout jeté.

Nous en mettons deux à l'abri, au chaud, sur de la bonne paille fraîche. L'un avait tellement faim qu'il ne pouvait pas quitter son bidon de soupe. Toujours, mais toujours, il lui fallait la cuiller à la main. En a-t-il avalé, ce pauvre corps !

Je le vois encore avec ses grands yeux fixes, ses pommettes rouges et en avant, sa tête recouverte, son souffle court, ses longs doigts maigres, ornés d'un anneau. Il faisait peur à voir. Surtout qu'il ne disait rien, sinon que par trois fois il a soupiré :

« Oh ! qu'il fait bon être en repos ! » et, pendant la nuit, deux fois on l'a entendu appeler : « Marie ! oh ! Marie ! »

Le surlendemain, il était à son grand repos... Pauvre Marie ! Qui sait si à ce moment elle ne rêvait pas au bonheur du revoir ?

\*\*\* \*\*

Son camarade avait aussi le typhus et mourut de même. Comme il était étendu sur la paille et qu'il ne pouvait plus bouger, il fit appeler le lieutenant et lui dit avec peine :

– Mon lieutenant !... Je suis des Basses-Pyrénées. Je me suis battu à Coulmier, où j'ai pris mon mal... Je n'en ai pas pour longtemps... Je le sens... Cherchez, s'il vous plaît, dans mon sac... vous trouverez un carnet. Dedans se trouve une lettre pliée... Elle est de ma mère... Il vous faut me la relire... Vous me feriez grand plaisir.

Notre chef ouvre le sac. Sous des mouchoirs tachés de sang, il trouve le carnet et la lettre qu'il se met à lire. À la dernière page, il y avait ces mots qui nous ont mis des larmes dans les yeux :

« Enfin, mon cher Léon, si tu savais combien nous nous ennuyons de toi et combien tu nous manques ! Cependant ne t'inquiète pas, fais ton devoir ! Soigne-toi. Ici nous allons bien. Chacun cherche à faire pour le mieux. Alexandre s'occupe des champs et ta sœur du bétail. Pourvu que tu aies la santé et que tu nous reviennes, c'est tout ce que nous souhaitons. Dans tes mauvais moments, pense à ta mère qui t'aime tendrement, surtout à Celui qui console et devant lequel il fait si bon se retrouver ensemble... Adieu, mon cher fils. Que Dieu te garde dans le danger... Bon courage !

« Ta vieille mère. »

Et le fils pleurait... Après cette lecture, il ajouta :

– Cherchez maintenant, s’il vous plaît, dans cette poche, il doit y avoir 63 francs. Prenez cet argent avec le carnet, placez-y de mes cheveux et vous enverrez le tout à ma pauvre bonne mère, avec mes derniers adieux. Voici l’adresse. N’est-ce pas, vous le ferez ?

– Vous pouvez y compter, soyez sans crainte !

– Merci ! Que Dieu vous le rende !

Vers le soir, on le mit sur un traîneau pour le conduire à Orbe. Quand on voulut le prendre, pour le mettre dans un lit d’ambulance, il était mort, raide et froid.

\*\*\* \*\*

À peine tous ces malheureux avaient-ils fini de défiler que, déjà le lendemain, à une heure de l’après-midi, on vit arriver, au grand galop, quatre cavaliers prussiens.

– Halte ! Qui vive !

Et nous voilà prêts à faire feu, la crosse du fusil près de l’épaule.

– Freunde !... Sprechen Sie Deutsch ?

– Ya ! ya !... comme ça... allez toujours.

– Sind die Franzosen alle durch ?

– Ya.

– Gut so !

– Adié ! meine Herrn !

**Et les voilà repartis !**

**Ce fut la fin de l'affaire, pour ce côté-ci, fut le dernier coup de talon des Allemands. Pauvre France ! Tristes jours !**



## La déroute de Bourbaki

*Février 1871.* – Pendant que nous étions à la frontière du côté de Vallorbe, d'autres troupes étaient sous les armes à Sainte-Croix, aux Verrières (canton de Neuchâtel) et ailleurs, sous les ordres du général en chef, M. Herzog, qui eut en ces temps-là une rude besogne. Partout on vit les mêmes misères, la même déroute d'une armée française de quatre-vingt mille hommes qui pénétrait en Suisse, chassée par la faim, le fer, le froid, la mort et qui venait chercher chez nous le repos et l'hospitalité.

Or, voici comment mon cousin Auguste, qui était à ce moment grenadier dans un autre bataillon vaudois, à Fleurier, m'a raconté, dans une lettre, ce qui s'est passé au Val de Travers et aux Verrières. Il faut que je le note ici.

\*\*\* \*\*

Nous avions pour tâche, m'a-t-il dit, de protéger la frontière du côté de Pontarlier, où, depuis plusieurs jours, on entendait des débordonnées épouvantables et où les Français sentaient de tous côtés la mort à leurs trousses.

– Ça chauffe ! ça chauffe ! nous disait chaque soir le postillon, en descendant de sa voiture et en déchargeant ses paquets et ses dépêches.

Or, voici que le matin du 30 janvier, comme j'étais au poste, occupé justement à nettoyer mon fusil, le quartier-maître nous dit en passant, avec un air de circonstance :

– Il se pourrait bien que nous ayons, un de ces jours, un mauvais moment à passer avec les Français.

– Et pourquoi ? que demande le sergent.

– Ah ! pourquoi ?... c'est que l'armée de Bourbaki est en déroute, qu'elle se fait cerner, qu'elle pourrait forcer le passage et entrer chez nous.

– Entrer chez nous ! que j'y fais. On verra bien ! toujours est-il qu'on est là.

Cela n'empêche pas que le lendemain arrivent des ordres et que, le 1<sup>er</sup> février, au matin, nous sommes sur les rangs, sac au dos, prêts à partir pour les Verrières.

Il faisait un froid de loup. Tout était couvert de neige. Il y en avait plus de trois pieds. Jamais plus blanc « Fleurier » n'avait été vu sur la terre. Quand on brassait, on en avait plus haut que les genoux. Aux fontaines, les glaçons pendaient par centaines. Devant les granges, les moineaux criaient famine. Sur les cheminées et sur les toits, les corbeaux ne trouvaient rien de bon pour se poser et se régaler. Les chiens, les chats, les poules, – par la bise qu'il faisait, – se tenaient blottis près des maisons, la patte en l'air.

À six heures du matin, tout le bataillon fut réuni sur la place. Chacun se soufflait dans les doigts et ceux qui avaient des mitons les ont bien enfilés. On croyait qu'on allait partir de suite. Pas question ! Notre commandant dut attendre longtemps les ordres. Comme le temps se passait et qu'on était les pieds dans la neige, quelques-uns se sont mis à marronner. Franchement, il y avait de quoi !

Aussi une idée traverse l'esprit de notre commandant, qui se dit : « Il faut absolument trouver un moyen de réchauffer cette troupe, tout en la gardant dans la main. Si je faisais jouer une schottisch pour la faire sauter un peu ? »

Ainsi fut fait. Il donne l'ordre à la fanfare, qui joue le N° 7. On comprend de suite le mouvement, et, au bout de quelques minutes, une bonne partie du bataillon se met à danser la carmagnole sur le pavé. Oh ! c'était plaisant à voir ! Il y avait de ces cabrioles et de ces empaumées, avec des chocs de gamelles et de gros rires, et puis, – derrière leurs fenêtres, – de braves bourgeois qui nous regardaient en riant.

Eh bien, respect pour notre commandant ! Sans son idée, on risquait d'aller s'attabler dans les pintes et de se mettre à boire. Il nous a réchauffés gratis et surtout sans frais pour la Confédération !

Enfin, vers les neuf heures, arrivent, ventre à terre, deux piquettes à cheval. Ces dragons remettent un pli au commandant, qui change de figure, monte en selle, tire son sabre, tend le bras droit en l'air et commande un grand roulement, qui fait remettre toute la troupe en ligne. Après quoi, il nous fait suspendre l'arme et prendre la route des Verrières, au pas de course marqué par les tambours : *tram ! tram ! tram ! – tram ! tram ! tram !*

En passant près du village de Saint-Sulpice, des vieillards, des jeunes gens nous crient :

– Dépêchez-vous !... Dépêchez-vous !... les Français arrivent !

Il n'y avait pas de doute. Nous n'étions pas seulement à cent pas de la frontière, pour renforcer un bataillon bernois et l'artillerie, qu'on voit venir, dans le lointain, des cuirassiers français, avec leurs casques à crinière et leurs grands manteaux blancs.

– Vous les désarmerez tous ! avait dit le commandant aux officiers et ceux-ci aux soldats.

– Diantre ! c'est plus vite dit que fait, que je me pense. Comment vont-ils prendre l'affaire ?... Et s'ils se rebiffaient ?

– Eh bien, il faudra taper ! dit le capitaine.

Ça nous a rendus pensifs.

Heureusement que tout s'est bien passé.

Une armée qui a faim et qui est en déroute ne se bat pas si vite, surtout pas contre ceux qui viennent à sa rencontre avec tout ce qu'il faut pour la bien accueillir et pour la remonter. En effet, de tous côtés, quand on a vu cette invasion de la misère, c'est à qui apporterait à boire et à manger. Et Dieu sait s'il y avait des éclopés et des affamés !

Je me rappellerai longtemps un vieux sapeur à barbe noire. Quel bel homme ! Mais quelle pitié ! Il avait le bras gauche en écharpe ; il boitait de la jambe droite, ses habits étaient tout en loques ; les doigts de pieds lui sortaient des souliers. C'était tout s'il pouvait se traîner, et pourtant, il était encore beau à voir dans son malheur ; il le portait crânement.

Quand on lui a dit qu'il était en Suisse, que notre caporal lui a tendu sa gourde et qu'après, on lui a expliqué qu'il devait rendre sa hache tout ébréchée au service du pays et du régiment, – il l'a regardée longtemps, bien longtemps, sans rien dire ; puis, il nous l'a tendue, en détournant la tête ; après quoi il est allé se laisser tomber sur un tronc d'arbre, la figure dans les mains. Pendant un quart d'heure, on pouvait voir aux secousses de sa capote qu'il sanglotait. Pauvre vieux ! À quoi pensait-il ? À ses anciennes campagnes, à la gloire d'autrefois, à son arme, vaillant témoin de ses guerres, à la honte qui l'attendrait au retour...

Il n'était pas le seul, au moins ! Il y avait de ces vieux décorés, lorsque notre capitaine leur demandait leurs armes, qui protestaient un moment, renasquaient, se fâchaient ; puis, pour en finir, cassaient leurs sabres, leurs fusils, et jetaient les briques par-dessus les haies ou dans les champs.

Eh bien, pendant toute cette terrible journée, ainsi que la suivante, ce n'a été qu'un long défilé de ces misérables. Il semblait que cela ne voulait jamais finir. Les bords des deux chemins, près de l'auberge des Verrières, étaient remplis de fusils, de pistolets, de sabres et d'épées. Il y en avait des moules et des moules. Nos hommes ne faisaient que prendre, ramasser et entasser. C'est là qu'ont rendu les armes trente-huit régiments de ligne et trente-trois de marche ; c'est là qu'ont passé plus de cent voitures de guerre et deux cents pièces de canon, avec tous leurs chevaux et leur escorte.

Du côté de la Suisse, on distinguait, – entre les deux forêts qui dominant la vallée, dans les champs de neige, – nos batteries d'artillerie en position, prêtes à faire feu, en cas de trouble, et plus loin, au-dessus de Neuchâtel, un ciel bleu et serein.

Du côté de la France, c'était sombre : on voyait monter et se traîner les débris de son armée ; à droite, dans les bois, on apercevait la fumée des feux de bivouac de la veille ; au-dessus, un ciel triste et gris, et, dans le fond, une rouge lueur d'incendie. À chaque minute, on entendait encore le bruit sourd du canon. C'était le fort de Joux qui protégeait la retraite et qui, du haut de ses rochers, jetait à l'ennemi ses derniers obus.

Entre la France et la Suisse, autour des maisons frontières, dans les champs, dans les jardins, près des bois, partout, des groupes se formaient autour de quelques marmites et de quelques bons feux.

Ce qui pressait le plus, c'était de réchauffer ces gens et de les nourrir. Heureusement, que de suite, et de tous les villages où ces pauvres misérables défilaient, chacun a fait son possible.

Des maisons les plus riches, comme des plus pauvres, on voyait sortir du pain, de la soupe, du vin, etc., tout ce qu'on pouvait trouver, jusqu'aux cigares et au tabac. Tous ces braves Neuchâtois avaient laissé là leur travail, leurs ateliers, leurs cloclots et se tenaient sur leurs pas de porte, pour offrir quelque chose à boire ou à manger. Dieu sait tout le bien qu'ils ont su faire !

Je vois toujours, sous un gros sapin, des grosses brantes pleines de vin rouge ; on y puisait à pleins verres. En voyant bien des gouttes qui tombaient et se perdaient, en teignant la neige en rouge, je me disais qu'il valait certes mieux la rougir de cette manière, que comme ils le faisaient de l'autre côté de la frontière. Ici, c'est du vin de nos vignes ; là-bas, c'est du sang de nos semblables !

Et puis, quand, près de ces brantes, quelques-uns de ces pauvres éclopés venaient de boire un bon verre et de prendre un morceau de pain, nos officiers leur remettaient du cœur au ventre, avec quelques mots d'amitié qui les faisaient sourire et leur redonnaient un peu d'entrain pour continuer leur route.

– Courage, mes amis ! courage ! leur disait de temps en temps notre major ; maintenant que vous êtes en Suisse, vous êtes à l'abri, vous n'aurez plus rien à craindre. On vous traitera du mieux qu'on pourra ; vous trouverez chez nous des cœurs pour vous aimer et des soins pour vous guérir.

– Merci, major ! merci ! criaient ces pauvres voix d'affamés. Vive la Suisse !

– Bravo ! répondait la troupe.

– Mais, c'est le pays du bon Dieu, chez vous ! dit un grand tambour-major, en rendant son verre. Vous nous sauvez la vie !

– Que le ciel vous bénisse ! crie en passant un sergent de zouaves blessé, porté sur un mulet.

– Merci, mon brave ! Voici des cigares... Adieu, bon courage !

Et ce fut ainsi tout le jour. Il y a eu quelques-uns de ces villages de mille habitants qui ont logé jusqu'à trois ou quatre mille de ces malheureux. On les faisait entrer partout où il y avait un abri, un plancher, une place : dans les chambres, dans les granges, dans les corridors, dans les cuisines, et surtout dans les écoles et dans les églises. J'ai vu de ces braves horlogers ou campagnards qui ont donné leurs meilleurs lits et qui, pendant trois jours, ont couché sur la paille dans les écuries.

Dans toutes les maisons, on cuisait de la soupe. Sous toutes les chaudières des laiteries, on entendait pétiller et éclater des bûches de sapin sec, pour cuire du bouillon, du lait, du chocolat, etc. Quand la soupe était bonne chaude, toutes ces braves femmes, – qui sont lestes et pleines d'escient, – prenaient la casse ou le goume, puisaient à tour de bras dans la vapeur, remplissaient tout ce qu'elles pouvaient trouver : pots, soupières, cassotons, seillons, coquemars, etc., et les portaient crânement aux soldats ; avec un bon sourire qui faisait du bien.

Oh ! que la femme est belle quand elle fait la charité !

– Vous êtes mon bon ange ! disait à une jeune femme un cuirassier malade, couché sur le foin d'une grange ; moi qui croyais mourir, vous allez me sauver !

– Oh ! si ma mère savait où je suis, et si je pouvais vous rendre un jour tout ce que vous faites pour moi ! disait, avec une larme, un jeune artilleur à une dame qui lui lavait les pieds.

– Que la Suisse est bonne de nous recevoir ainsi ! répétaient d'autres voix... Merci ! cent fois merci !

\*\*\* \*\*

Malgré tous les efforts, il y a eu cependant beaucoup de ces malheureux qui, faute de place, n'ont pas pu se coucher à l'abri. Des milliers ont dû bivouaquer en plein air, sur la neige et dans les prés. On leur a distribué des moules de bon bois, tant qu'on a pu.

Le soir venu, on pouvait voir, dans la vallée, briller toutes ces lumières. Ces pauvres soldats se mettaient vingt ou trente autour d'un feu. Une fois le café bu, il s'agissait de dormir, si on pouvait, malgré le froid. Ils avaient les pieds du côté du brasier et se cachaient la tête et le corps sous de grandes couvertes.

Au bout d'un moment, comme le sommeil les prenait, on pouvait les voir, un à un, s'étendre sur la neige ; ils se cherchaient, se serraient les uns contre les autres. Une pierre, un tronc, le sac, l'épaule d'un camarade leur servaient d'oreiller. Puis, quand toutes ces formes noires avaient cessé de bouger, on n'entendait plus rien que le pétilllement du feu, les gémissements rauques de ceux que la toux secouait, la voix du vent dans les sapins, et un peu partout, dans le lointain, près des fermes et dans les villages, les cris des sentinelles ou les hurlements des chiens de garde. Parfois aussi on entendait encore un son plus sourd : c'était le canon prussien qui grondait toujours de l'autre côté de la frontière.

Quelle nuit ! quelle nuit !

Tandis que, là-haut, la lune et les étoiles brillaient tranquilles dans le ciel, qui sait combien mouraient abandonnés dans les bois et dans les ravins, loin des leurs et de tout secours !

Aussi, quand, à minuit, en faisant ma patrouille, j'ai passé près de ces brasiers et de ces masses sombres, qui cachaient tant de souffrances et de malheur, je me suis dit, une fois de plus, que la guerre était une horrible chose et que, devant Dieu, il y a une gloire meilleure que celle qui fait couler le sang : c'est celle qui panse les blessures, sèche les pleurs et fait le bien.



## **Le trésor conduit à Berne.**

*Février 1871.* – Dans cette histoire, on va voir comment de braves campagnards vaudois, des grenadiers, se sont trouvés un jour tenir deux millions, et comment ils n'en ont rien gardé pour eux. Tout le monde n'en peut pas dire autant.

C'était le 6 février, sur le tantôt. J'étais de nouveau de garde au poste de Fleurier, quand on voit arriver, venant de la frontière, un gros fourgon traîné par deux chevaux et escorté par une trentaine de soldats. C'étaient, je crois bien, des Lucernois ou des Bernois, en tout cas des Allemands. Ils arrivaient avec des airs du dimanche, comme s'ils voulaient dire :

– Camarades, veillez-vous ! voilà du nouveau !

Ils arrêterent un moment ce tombereau noir devant le poste, et le chef du détachement vient vers nous pour parler à notre capitaine. C'était un homme grand et gros. Je me pensais que s'il était aussi rond de caractère que de tournure, il ne devait pas être un hypocrite.

– Messieurs, qu'il nous dit comme ça, je vous amène le trésor de l'armée de Bourbaki, environ deux millions. J'ai ordre de les faire déposer chez le commandant de place. Also, ayez l'obligeance de me conduire et de faire le nécessaire.

– Deux millions ! qu'on se dit ; oh ! alors ! n'y aurait-il pas des fois moyen de s'en partager une brique et de brasser cette

monnaie un peu comme il faut ? C'est moi qui paierais une bonne régalee ! et c'est à la maison qu'il y aurait du plaisir !

Mais pas question ! De suite il a fallu mener la voiture devant l'auberge, où était le bureau du commandant de place et où il prenait sa pension.

Entre une douzaine, on s'est mis après ce fourgon pour décharger ces coffres. Il y en avait six ou sept enféaillés, scellés, bruns de couleur et longs chacun d'environ deux pieds et demi. On les a montés dans une chambre, et, pendant la nuit, deux sentinelles ont été mises de faction pour les garder.

Comme de juste, tout en montant la garde, on se mettait, pour se désennuyer, à babiller sur ces millions. On n'osait seulement pas tant s'asseoir sur ces caisses, car, – qui sait ? – elles auraient pu nous partir dans les jambes.

– Dis donc, Fritz, as-tu souvent gardé des millions à Maracon ?

– Non, et toi ?

– Moi non plus... Oh ! si j'en avais seulement gardé autant que de vaches et de génisses, je serais riche, pas vrai ?

– Alors !

– Dis donc, Fritz !

– Hein !

– Si la femme avait ces millions, qu'en ferais-tu ?

– Justement ! j'étais là à me demander ce qu'il en faudrait bien faire... Tout d'abord, je pense, qu'il faudrait commencer par secouer ses dettes ; ensuite, je me bâtirais une bonne carrée, avec des écuries numéro un ; j'irais acheter à la foire de Bulle les plus belles bêtes pour me monter un troupeau de sorte, avec des toupins et des senaillires, et puis j'amodierais une montagne.

– Eh bien, quant à moi, on me les donnerait ce soir, que je me verrais encore de l'ennui de savoir qu'en faire. C'est comme ces gaillards auxquels il tombe un jour dans le tablier un gros héritage ou un gros lot de loterie, de suite ils s'en croient, ils ne veulent plus travailler, ni embumenter la terre, ils tiennent à faire aux messieurs, que ça leur va comme des gants à un lapin ou des guêtres à une chèvre... Non ! non ! faire au monsieur, ça ne convient pas à tout le monde et, franchement, un bon foussoir, un bon molleton, un coin de terre pour vivre, ça ne vaut-il pas mieux que d'aller faire au fendant par ces capitales, que de royaumer, sans rien faire, sur les pavés des grandes villes.

– D'accord !

– Pour moi, quand j'entends dire qu'il y a dans le monde de ces grands bedans qui ne battent pas le coup, qui trouvent la terre trop basse, de ces corps de vingt à trente ans qui s'ennuient, ne font que flâner, qui ont les côtes en long, aiment l'ouvrage tout fait et vivent sans rien faire pour le monde, je me dis : « J'aimerais mieux je ne sais pas quoi... plutôt que de ressembler à ces gaillards ! »

– C'est bon ! c'est bon ! que je lui fais ; il ne faut pas trop dire non plus. Tu fais comme le renard avec les grappes, quand il ne pouvait pas les avoir. Quand tu aurais ces millions, tu serais le premier à les garder.

– Je ne dis pas tout à fait que non, mais je pense, moi, que lorsqu'on n'a pas tout ce qu'on aimerait, il faut se contenter de ce qu'on a. Et puis voilà !... Ne viens pas me chicaner.

\*\*\* \*\*

Pendant les trois jours qu'on a été occupé à garder cette monnaie, arrivent, dans cette auberge, des officiers français qui

avaient soutenu la retraite jusqu'à la dernière minute, et qui entraient à Fleurier sous garde et avec leurs épées.

– Messieurs, leur dit notre colonel, vous voudrez bien me rendre vos armes et signer l'engagement d'observer les conventions et les traités qui vous régiront durant votre séjour en Suisse.

– Monsieur le colonel, vous nous permettrez de croire que notre parole peut suffire et que notre signature n'est point nécessaire. Quant aux armes, notre honneur de soldat nous défend de nous en séparer.

– Messieurs, veuillez remarquer que les ordres donnés sont les mêmes pour tous. Je vous prie de ne pas rendre notre tâche encore plus difficile par une obstination déplacée. Veuillez vous exécuter, sinon je me verrai forcé de vous faire conduire au quartier général de Neuchâtel.

Ainsi fut fait, et, le lendemain, ces officiers, escortés par une vingtaine de grenadiers, entraient au bureau du brave général Herzog, qui n'y a pas été par quatre chemins :

– Messieurs !... Nous ne sommes pas ici pour nous amuser ni pour voir des officiers, qui devraient donner l'exemple de la discipline, compliquer notre service. Notre tâche est déjà suffisamment dure ; c'est à vous de la faciliter. Aussi prenez-y garde. Je vous donne deux heures pour vos réflexions ; si, au bout de ce temps, vos armes ne sont pas déposées à mon bureau, je vous fais ramener aux Verrières... Compris ?

Lorsque ces officiers ont entendu celle-là, ils ont bien vu que ce n'était plus le moment de gongonner, et que ces petits Suisses ne portaient pas seulement des arbalètes, mais qu'ils savaient ce qu'ils voulaient. Aussi, deux heures après, crac ! ils débouclaient leurs ceinturons.

Et pourquoi pas ?... Ce n'est pas le tout que de tant causer de son honneur et de son épée. S'ils ne veulent pas qu'on y

touche, qu'ils rentrent chez eux et qu'ils aillent les montrer aux Prussiens... Quand on est battu, on est battu. Il n'y a qu'à se soumettre.

\*\*\* \*\*

Mais revenons à nos caissons. Chacun en causait et on peut bien dire qu'ils faisaient rêver toute la compagnie. L'un disait qu'il avait vu une maison où les tapisseries étaient toutes en billets de banque. Un autre racontait qu'il s'était vu habillé en monsieur, caracolant sur la route de Montpreveyres. Notre caporal prétendait qu'il avait rêvé que sa tête était sur un traversin plein de napoléons, etc. Mon père, est-il possible, comme on peut être bête pourtant, de faire un pareil trafic pour tout ça, comme si le bonheur ne pouvait croître que sous les billets de banque ! Les billets, sans doute, peuvent bien aider à quelque chose, mais ce n'est pas l'argent tout seul qui fait le bonheur. Il faut autre chose avec.

Cela n'empêche pas que ce trésor ne pouvait pourtant pas toujours rester dans cette auberge, et que le 7 février, les ordres arrivent de le mener à Berne...

Oui, à Berne !

Je me suis dit : C'est drôle tout de même, il y a plus de septante ans, c'était celui de Berne que les Français faisaient emmener de notre pays, et aujourd'hui c'est le leur que des soldats vaudois vont aller y déposer. Ainsi va le monde ; la roue tourne ; la vague monte et descend.

Comme il s'agissait, pour escorter cette monnaie, d'hommes solides prêts à tout, le commandant fait son choix. Il nomme tout d'abord le capitaine Cheseaux, de Lavey, le lieutenant Chausson, de Rennaz, les deux sergents Morel, de Château-d'Ex, le caporal David Bauer, de Vevey, plus vingt

hommes, dont j'étais un. C'est moi qui fus content d'aller faire ce tour à Berne ! Quant à ceux qui n'avaient pas été désignés, – ça se comprend, – ils étaient jaloux comme des poules loin du baignolet.

La veille du départ pour la ville fédérale, je me suis dit : « Il faut écrire à ma petite femme pour lui raconter cette affaire : »

« Ma chère amie,

» J'ai le grand plaisir de t'annoncer que depuis ma dernière lettre nous avons reçu deux millions. On est content comme des bossus. Nous allons partir pour Berne. J'espère que tu es en bonne santé.

» Ah ! j'oubliais de te dire que ces deux millions ne sont pas pour nous, comme tu pourrais le croire. C'est bien dommage ! Mais nous devons aller les déposer à Berne, au Conseil fédéral.

» Adieu, ma chérie ; n'oublie pas de dire à monsieur le régent que j'ai bien reçu le psautier qu'il m'a envoyé. – Dieu te bénisse ! »

\*\*\* \*\*

Le même soir, je n'avais pas seulement fini ma lettre qu'on vient me convoquer pour être à huit heures, avec toute l'escorte du trésor, dans la grande salle de l'auberge. Je m'étonne bien pourquoi.

J'arrive. Des nappes étaient tendues sur de grandes tables. Sur des assiettes blanches, on voyait de gros chiquets de pain. Tout à côté, des couteaux, des fourchettes, des serviettes et une lignée de chopines, avec un vin qui n'avait pas l'air d'être du penatset. C'est un gala d'extra, que je me dis.

Quand tout le monde fut là, le caporal Bauer, de Vevey, prend la parole et dit :

– Mes amis, m'est avis qu'au service, quand on reçoit un cadeau, il faut le partager avec ses camarades. Or comme je viens de recevoir aujourd'hui cette caisse, je viens vous prier de m'aider à en faire façon.

Et voici que ce brave David tire de son paquet sept saucisses au foie, trois saucisses aux choux et même des atriaux.

– Camarades, à vos places ! Saucisses à la marmite et prenons un doigt. À votre santé !

Quand on a entendu ça, on a fait une bramée d'applaudissements ; on s'est cambillonné sur ses tabourets, et jamais plus jolie soirée !

Le sergent-major s'est levé et a bu à la prospérité de la localité qui fournissait d'aussi belles saucisses et d'aussi crânes citoyens.

Le caporal trompette a chanté la fête du 14, et, à chaque couplet, on répétait bien ensemble :

Ci qu'âmè bin sa patrie  
Sara todzo prau conteint !

Le soir, quand on s'est réduit, tous ceux qui ont de nouveau rêvé après les millions du trésor, les ont vu, cette fois, encadrés dans des guirlandes de saucisses ou nageant dans du jus d'atriaux.

\*\*\* \*\*

Le lendemain, c'était vers les huit heures quand on fut prêt à partir pour faire la conduite à ces caissons. Après qu'on les eut chargés dans un fourgon, qu'on les eut scellés et barricadés comme il faut, ces trente soldats, la baïonnette au fusil, sont partis avec pour la gare.

Quand le train a été là, il a fallu transvaser de nouveau tout le commerce. Il y avait de ces caisses qui pesaient bien un quintal ; celles qui étaient pleines de billets étaient légères, mais quant à celles qui avaient de l'or et des écus, il fallait encore s'emmoder pour les avoir.

Enfin, une fois que tout fut bien rangé dans le wagon, le capitaine dit au sergent Morel :

– Sergent, vous êtes le plus ancien, c'est à vous de rester pour la garde des caissons.

Et voilà le train qui se met en route. Il était dix heures. C'est nous qui étions heureux de faire cette partie ! Quel plaisir ! Aussi, voici les chansons qui partent :

Qu'on déroule de nos bannières,

ou bien :

Vaudois, un nouveau jour se lève,

et on répétait tous en chœur, d'un compartiment à l'autre :

Que dans ces lieux règne à jamais  
L'amour des lois, la liberté, la paix !

De temps à autre, il y en avait un qui en racontait une bonne, et on entendait de bonnes recaffées. Oh ! celui qui vou-



drait essayer de répéter toutes les raisons dites dans ce wagon ne le pourrait jamais ; c'est que tout le monde était tellement joyeux, que cela faisait du bien à voir et que c'était comme un feu de broussailles.

Tout de même, il y en avait un qui ne causait pas tant : c'était notre brave capitaine. Il avait l'air d'être assis sur des épines. C'est que voilà : comme il avait signé le reçu de ces deux millions, il en était responsable. Il devait se dire que si on nous dévalisait en route, c'était bel et bien à lui à rembourser le commerce. Or, ce ne serait pas tant agréable.

Eh bien, moi, à sa place, j'aurais dit au commandant, quand il m'aurait chargé de cette affaire :

– Mon commandant, écoutez : je veux bien vous obéir, on ira : mais il faut être aussi de bon compte, vous me cautionnez.

Gage qu'il n'aura pas osé.

Arrivés à Neuchâtel, on reçoit les ordres d'aller droit sur Bienne, d'où on prendrait un express ; puis nous voyons monter dans notre wagon des soldats allemands prisonniers. Ils étaient d'un pays qui se dit la Poméranie, au fin fond des Allemagnes. C'étaient de rudes corps, mais ils ne disaient pas un mot. On a eu beau chanter comme il faut, rien n'y a fait. Comme ils faisaient pitié, dans leurs grandes redingotes, et qu'ils avaient l'air tout tristes en regardant par les fenêtres, je dis à l'un d'entre eux comme ça :

– Dites donc, l'ami, voulez-vous un bout ?

Il ne répond pas.

– Allez-vous bien loin ?

Il ne dit rien.

– Votre commune est-elle loin d'ici ?

– Verstoh nich.

– Comment dites-vous ?... À Verstohnie ?... Où est ça ?

– Ne vois-tu pas, me fait le sergent, qu'il te dit qu'il ne comprend pas le français.

– Oh ! alors, si tu n'en veux rien, laisse-le.

À la station de Bienne on fait un arrêt. On saute en bas des wagons. À ce moment, on entend une voix qui crie depuis le fourgon des millions :

– Ah ! ça, vous vous imaginez que c'est gentil d'être tout seul perché dans ce wagon pour se faire geler, pendant qu'on vous entend chanter et rigoler là-bas... C'est bon ! j'en ai assez de ce commerce !

C'était le sergent Morel qui montrait sa figure. À peine si on pouvait le reconnaître, tant il était noir et mâchuré par la fumée de la locomotive.

– Eh bien, attends, j'irai avec toi, dit un de nos caporaux.

– Nous aussi ! crient le capitaine et le lieutenant.

C'est en règle, ils montent avec, et voilà le train qui trace tout droit sur Berne sans s'arrêter. Il fallait voir filer ces wagons ! Dans ce trajet, les uns se sont remis à chanter, les autres ont fait une pioncée ; ils ont pu donder sur leurs bancs jusqu'à l'entrée en gare de la ville fédérale, où le contrôleur les a réveillés en sursaut en criant :

– Bern ! Usstiege !

\*\*\* \*\*

De suite on a été en bas pour s'aider à transvaser de nouveau nos millions. On était là à se demander où il fallait bien les mettre, quand on a vu arriver une puissante carriole à déménagement. Jamais de ma vie je n'en avais vu une aussi grosse. Celles qu'on voit des fois par chez nous, celles qui ont pour enseigne : « Perrin, voiturier » ou bien : « Babelay » ou : « Déverin », etc., ne sont que des boîtes à bonbons à côté de celle-là. On aurait pu y mettre toute la compagnie, avec le frater et les trompettes.

Je me suis dit, quand on a vu venir cette affaire :

« Je m'étonne bien si ce serait là dedans qu'il faudra fourrer nos caissons ». Ça ne manque pas. Dès qu'on a eu chargé cette déménageuse, le capitaine fait remettre les scellés, commande : « Baïonnettes, canons ! » et nous fait ranger en ordre tout autour de la voiture.

Jamais elle ne s'en était autant vu. Il y avait un petit peloton devant, un petit peloton derrière, quelques hommes autour, un officier à droite, un à gauche.

Bon ! On fait ouvrir la grande porte de la gare aux marchandises et : « En avant, marche ! » nous voilà, au soleil de midi, portant l'arme sur l'épaule et débouchant sur la place au pas d'enterrement.

Il fallait voir ce coup d'œil : ces trente Vaudois en capotes bleues, le brassard au bras gauche, les pantalons dans les guêtres, s'avancer avec cette machine et entrer dans les grandes rues de Berne. C'était plein de monde. Aussi voici tous ces Bernois et ces Bernoises qui s'arrêtent et guignent de notre côté. Ils ne savaient pas que se dire en voyant ce trafic. Jamais ils n'avaient vu déménager dans le canton de Berne de cette manière. Comme ils voulaient avoir des explications, ils arrivent, s'approchent de nous et nous entourent. Les uns croyaient à un grand malheur, les autres n'y comprenaient rien.

– Säget ! Was ist das ?

– Wo geh'n Sie hin ?

– Von woher kommen Sie ?

Parmi les nôtres, les uns répondaient :

– Gare ! gare ! on vous dira ça demain.

Les autres :

– C'est une affaire qu'on ne doit pas savoir... Faites attention... Pas trop près... La machine pourrait sauter.

– Mais bour qui déménachez-vous ?

– Pour M. Bourbaki... Gare ! gare!

Les plus malins ajoutaient :

– Écoutez, voici l'affaire, mais n'en dites rien, gardez ça pour vous : c'est Guillaume, Bismark et de Moltke qui se sont laissé pincer dépassant la frontière dans une reconnaissance. On les a pris et amenés ici. Mais comme ils se sont recommandés qu'on ne les fasse pas voir et qu'on les mène en cachette, le Conseil fédéral les a fait chercher, pour plus de sûreté, dans cette déménageuse. Compris ?... Gare ! gare !

– Was ? bas possibel ! vraiment ! Bismark là dedans, prisonnier !... Ach ! famos ! das ist ganz famos !

Et la dame du monsieur qui gobait cette histoire se trémoussait en disant :

– Ach ! du, liebe Zeit ! das ist doch eine Sache !

Tout en causant et en jouant du coude, on défile dans les rues de la ville fédérale. Jamais je n'en avais encore vu de la sorte : partout des arcades, avec des marchandises sur les escaliers et les trottoirs. Les enseignes étaient moitié en français,

moitié en allemand. Ici : *Café und frische Kuchli* ; là : *Bratwurst und Sauerkraut*.

Enfin, après qu'on a marché pendant un assez bon moment, on se trouve devant la plus belle carrée que j'aie jamais vue de ma vie : c'était le palais fédéral.

– Halte ! commande le capitaine. Restez là, mes amis, et faites attention ! Je vais vous quitter un instant pour me présenter au Département des finances et faire mon rapport.

Au bout d'une demi-heure, arrivent des messieurs en vert foncé qui avaient de petits écussons d'argent sur l'estomac et des parements d'or à la casquette. C'étaient les huissiers.

Ensuite est venu un autre monsieur en noir, qui avait une moustache brune et portait des lunettes. On a dit que c'était un conseiller, le chef du Département, et qu'il était de Vevey. Ça se pourrait bien, car il a eu l'air rudement content de nous voir. Il nous a serré la main à deux ou trois d'entre nous. Il s'est mis à coterger avec celui-ci et celui-là. Cela nous a fait plaisir.

Pendant que le conseiller fédéral était là, on a transvasé pour la dernière fois tout le commerce.

Eh bien, franchement ! on a eu là un mauvais moment. Ça m'a fait chagrin de quitter ces caissons. On a beau dire : dans ce monde, quand on a été longtemps avec quelque chose ou avec quelqu'un, qu'on y a beaucoup pensé, qu'on a voyagé ensemble, on s'attache, on devient ami, pour tout dire. C'est tout à fait curieux !

Quand tout a été réduit, le capitaine a tiré son reçu. En vérité, il a changé de figure et a failli faire une cabriole, tant il était content de se trouver quitte.

– Cette fois nous sommes de Berne, qu'il nous a dit. De plus, je vous annonce que, pour vous remercier de vos peines, il

y aura demain un verre à boire à la gare au compte de la Confédération.

– Bravo ! qu'on crie tous.

Et nous voilà partis du côté de la caserne pour nous loger.

\*\*\* \*\*

Quand on a reconnu sa chambre et son lit, vite on s'est dit :

– Il faut profiter et aller faire un tour dans cette ville de Berne.

Les autres sont allés prendre un verre en face ; les autres ont été voir des amis, des parents ; chacun a fait ses petites affaires.

Avec le sergent, on s'est dit :

– Il nous faut aller voir les ours.

Et qu'on en a vu des tout véritables.

Rien de drôle comme de regarder ces bêtes féroces s'amuser, sauter, ganganer, se roumater, guigner en haut avec leurs petits yeux noirs et attraper des navettes.

Après cela, on s'est pensé qu'il fallait rapporter quelque chose à la maison et on s'est décidé à aller se faire tirer en portrait.

On est entré chez un photographe et, en moins de rien, il nous a mis en joue derrière sa boîte aiguillée sur un trabetset. Ça a parfaitement réussi. Moi, j'ai la main gauche sur ma baïonnette et l'autre sur l'épaule du sergent. – Lui tient son cigare,... on y voit la fumée. – Après cela, on est entré dans un beau magasin, près du pont, où, pendant que le sergent marchandait un

grand biscôme qui représentait un ours blanc, moi j'ai acheté pour 30 centimes de tablettes à la bise et pour 40 centimes de réglisse. – Ensuite de cela, on a été boire quartette au *Robinet d'Or*, où l'on a revu des camarades, et puis on a été se réduire. On était fatigué.

En se fourrant sous la couverture, on se disait, en allongeant les jambes :

« Toujours est-il qu'on a été de Berne aujourd'hui et qu'on y a déposé deux millions. Chacun n'en peut pas dire autant, à Froideville. »

Le lendemain, à la gare, on buvait l'Yvorne de la Confédération. Le bon a été riflé en une demi-heure. C'était une fine goutte. Malheureusement, elle est descendue seulement trop vite. Pour des vins comme ça, il faudrait avoir des coups de girafe, non pas que pour d'autres on l'a seulement trop long.

Après cette collation, à dix heures, on était en wagon et le soir on revoyait les maisons de Fleurier, pour, de là, rentrer bientôt dans le canton.

Oh ! pour une jolie partie, on peut dire que c'était une jolie partie et, plus j'y pense, moins je peux me ravoir de me dire que, pendant trois ou quatre jours, j'ai manié deux millions.

## **La rentrée au foyer.**

Quelques jours après l'entrée des Français par Ballaigues et Vallorbe, les soldats du 70<sup>e</sup> bataillon ont été rappelés de leurs avant-postes. Les diverses compagnies se sont repliées sur Orbe, et, le 8 février au matin, nous avons été licenciés au cri de : « Vive la Suisse ! »

Après tout ce qu'on avait vu, après toutes les misères qui nous avaient passé sous les yeux, chacun fut content, on peut le croire, de regagner son village, d'aller reprendre le foussoir ou le chemin de sa maison.

Pour moi, quand, à la tombée de la nuit, arrivé au dernier contour, près des grands mélèzes, j'ai aperçu de nouveau le clocher de notre vieille église, lorsque j'ai revu les carreaux de nos fenêtres briller au soleil couchant, quand j'ai vu tout bien en ordre comme au départ et la fumée des cheminées monter tranquillement en bandes bleues vers le ciel : « Dieu soit loué ! il y a du bonheur chez nous ; nous avons la paix et du travail. »

Arrivé près du bassin de la fontaine, voici mon petit Daniel qui me vient à la rencontre :

– Eh ! adieu, papa ! bonjour, papa !

Il m'embrasse sur les deux joues, puis essaie de me porter mon fusil. Ma main serrant sa petite main, je monte l'escalier. J'ouvre tout doucement ; mais la porte de la cuisine n'avait pas seulement fini de chanter sur ses gonds, que voilà ma brave Ju-



lie, avec son tablier, blanc et son joli bonnet blanc à grande dentelle, qui se jette à mon cou. Oh ! qu'il m'a fait plaisir de la revoir ! Pendant qu'elle me regardait bien profond avec de petites larmes dans les yeux et qu'en la voyant si jolie je me sentais le cœur éclater en mille morceaux, mon Oscar me tire par ma capote, fouille mes poches, et ma bonne vieille mère, assise près du feu, se frappe les genoux, en s'écriant :

– Eh ! mon Jean-Louis ! mon Jean ! enfin te revoilà ! Qu'on s'est ennuyé de toi !

En vérité, lorsque j'ai revu ses cheveux blancs, que j'ai entendu de nouveau toutes ces voix que j'aime, j'ai eu un bon moment.

Dieu soit loué, ils étaient tous en bonne santé. Comme cela se comprend, il ne m'a pas fallu longtemps pour déboucler mon sac, ôter mon ceinturon, prendre mon fusil, réduire mon fournement et pour venir vite m'asseoir à la table, prendre un verre et une bonne goutte de soupe. Celle de la maison, on dira ce qu'on voudra, vaut encore mieux que toutes les autres. En tout cas, il fait toujours bon de la retrouver.

Pendant la soirée, une fois près du feu, voici les amis, les voisins qui arrivent pour me serrer la main et avoir des nouvelles :

– Salut ! Salut ! Jean-Louis ! ça va-t-il ?

– Ah ! te voilà, et puis !

– Dis donc ! Tu en as vu de rudes !

– As-tu bien vu du pays ?

Ainsi de suite : tout en fumant, on cause, on babille, on raconte. Les vieux reviennent sur la campagne de 1847 et sur leurs souvenirs du Sonderbund, avec le brave général Dufour. Moi j'ai dû, comme de juste, leur parler de Bourbaki et des Français.

Quand est venu le moment de se quitter et de se souhaiter le bonsoir, chacun était content.

L'oncle Moïse, tout en tapant sa pipe, a dit :

– Croyez-moi, la Suisse a eu un rude bonheur de ne pas se voir écrasée dans cette guerre entre les deux pays.

Monsieur le régent a ajouté :

– Dieu veuille nous préserver de revoir des hivers comme celui-là !

– Oh ! oui... d'accord ! En tous cas : « Guerre à la guerre ! et vive la paix !... Bonsoir ! »

# Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

**en décembre 2013.**

## **– Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

## **– Sources :**

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : Alfred Cérésole, *Le Journal de Jean-Louis*, Lausanne, Payot, 1908. D'autres éditions ont été consultées en vue de l'établissement du présent texte, notamment, pour la nouvelle « Rodoillet... », l'édition Payot (Le Sillon Romand n° 5), [1910]. La reproduction dont un extrait est utilisée en première page, tirée Wikimedia, est celle d'un tableau de Édouard Castres en 1881, *Armée de Bourbaki en Suisse en 1871*. L'œuvre se trouve au Musée de Lucerne.

## **– Dispositions :**

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais vous ne pouvez en utiliser la partie d'édition spéci-

fique (travail d'établissement du texte, mise en page, notes de la BNR, présentation éditeur, maquettes, etc.) à des fins commerciales et professionnelles sans l'autorisation des Bourlapapey. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://wwwebooksgratuits.com>,  
<http://beq.ebooksgratuits.com>,  
<http://efele.net>,  
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,  
<http://livres.gloubik.info/>,  
<http://www.rousseauonline.ch/>,  
[Mobile Read Roger 64](#),  
<http://fr.wikisource.org>  
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,  
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,  
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>  
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>, et  
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.